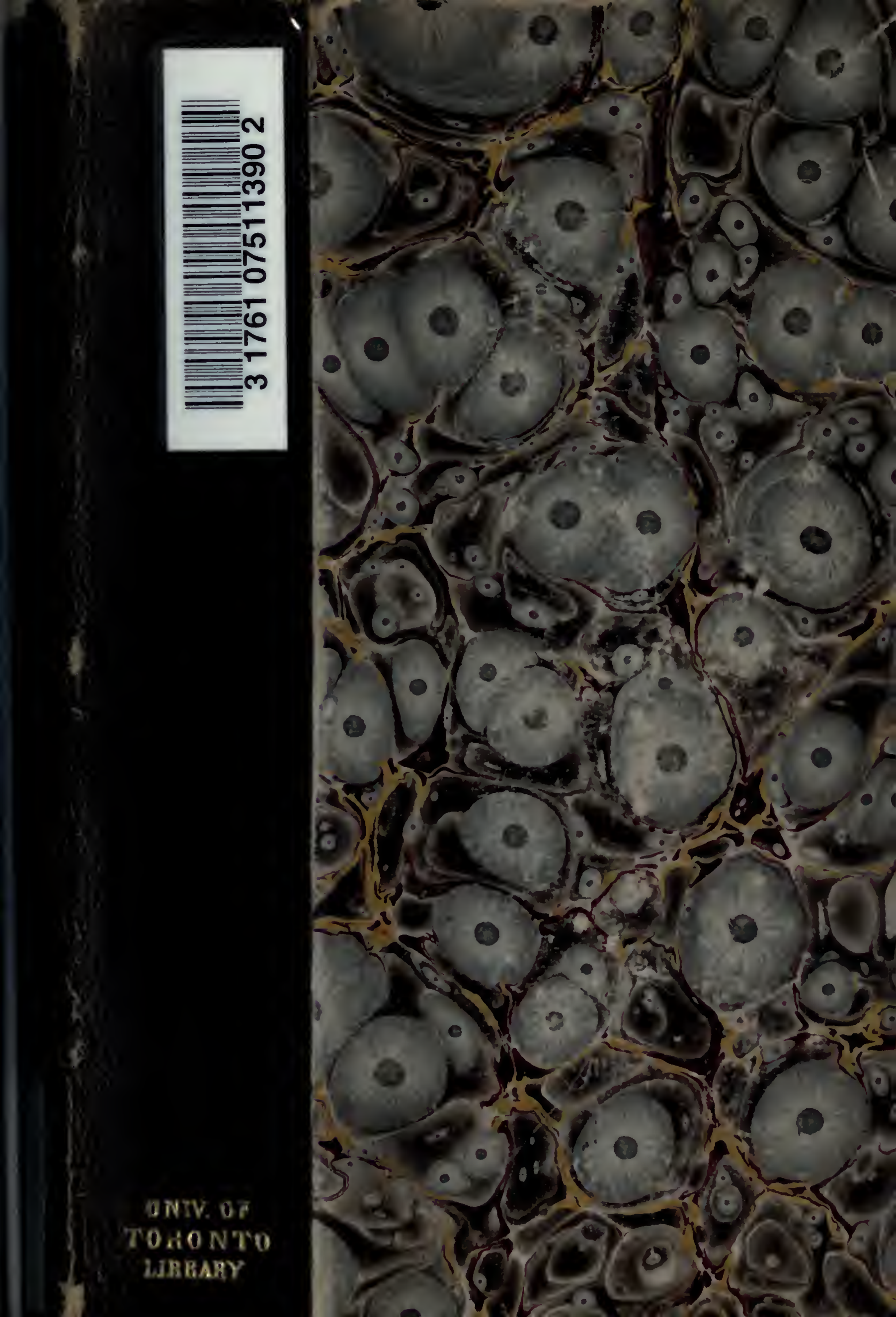
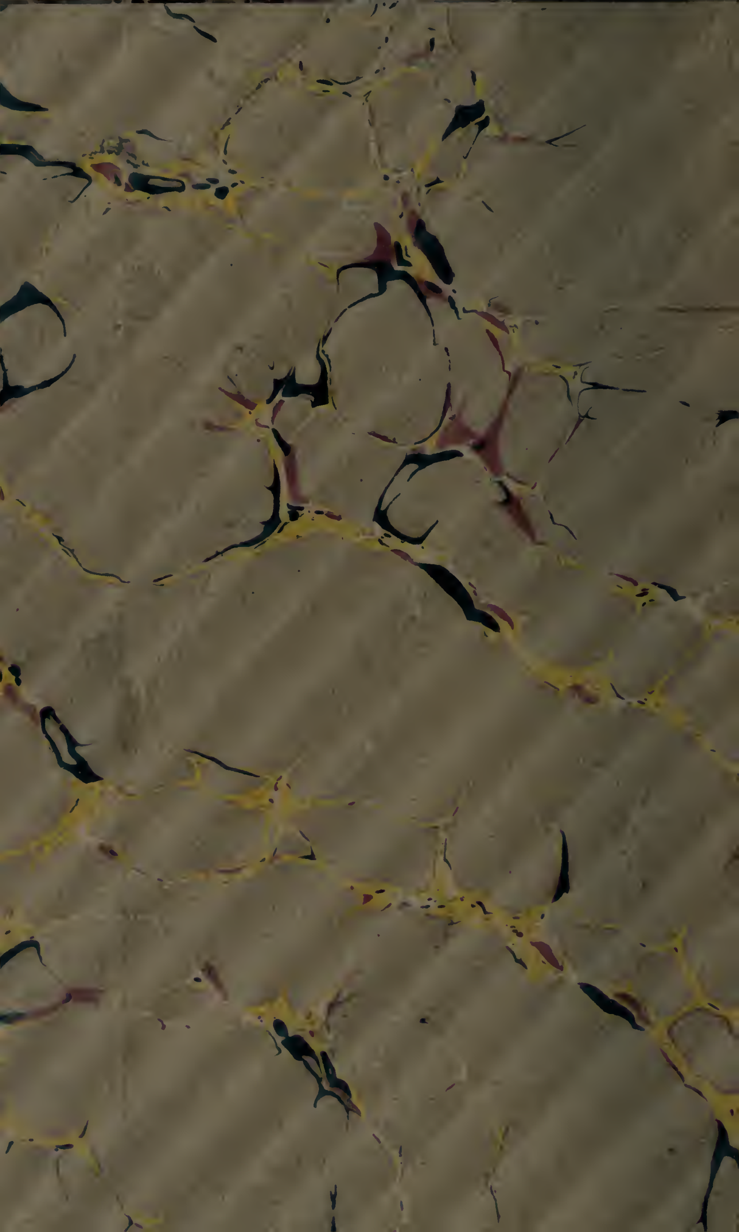
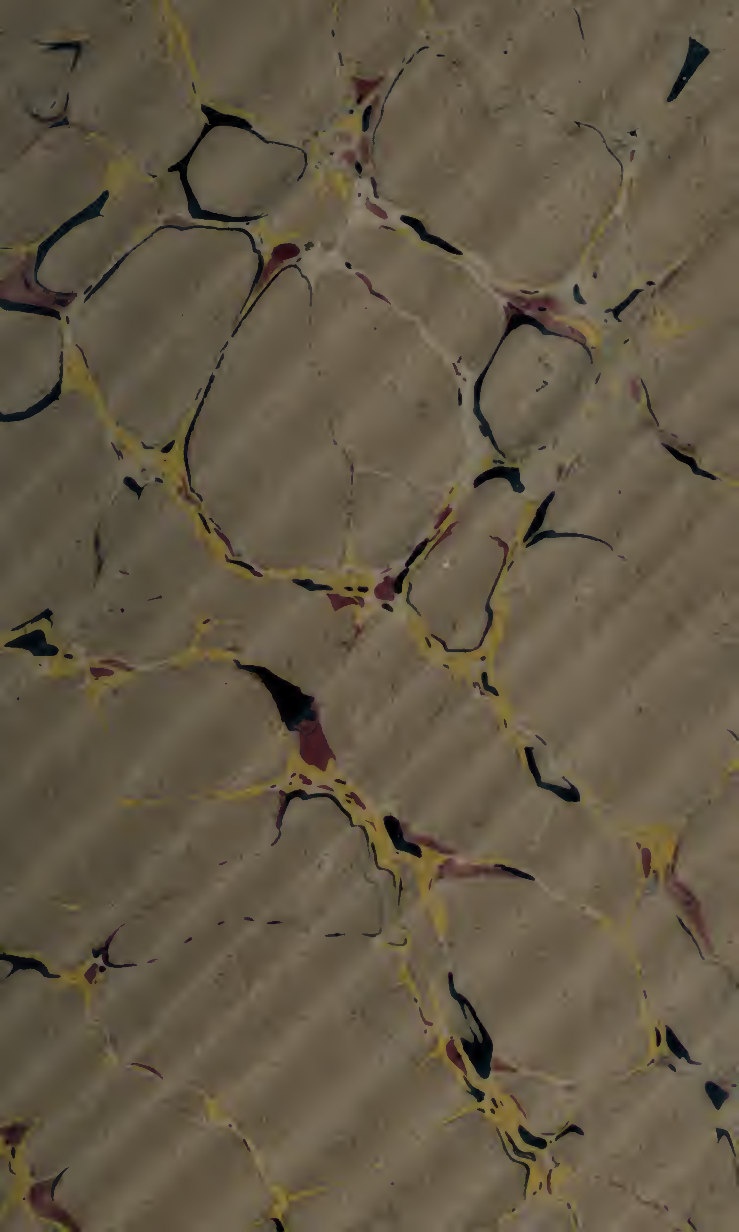


3 1761 07511390 2
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY







ŒUVRES COMPLÈTES

DE

XAVIER DE MAISTRE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET DES NOTES

PAR PAUL LOUISY

Voyage autour de ma chambre. — Expédition nocturne.
Le Lépreux de la Cité d'Aoste.
Les Prisonniers du Caucase. — La jeune Sibérienne.
Premiers essais. — Poésies.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1880

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

XAVIER DE MAISTRE

I.

La famille de Maistre était au nombre des plus honorables, sinon des plus riches, de la Savoie. Française d'origine, elle était venue s'y établir du Languedoc, sa patrie, à une époque déjà ancienne [1]. Outre une modeste résidence à Chambéry, elle avait aux portes de la ville, un domaine patrimonial, dont Lamartine a laissé une description poétique. « C'était, dit-il, une de ces maisons carrées ou basses, que rien ne distingue trop des maisons de la petite bourgeoisie qu'une ou deux tourelles, qui flanquent les angles et qui ressemblent plus à des colombiers qu'à des bastions. On l'appelait Bissy. Elle est située sur le flanc septentrional de la vallée qui court, à travers des prairies et des bocages, de Cham-

[1] Quelques-uns de ses membres avaient mis leur épée au service de la France. Il y en eut deux qui, au dernier siècle, obtinrent la croix de Saint-Louis : l'un, en 1760, comme capitaine d'infanterie dans le régiment suisse d'Eptingen; l'autre, en 1790, comme lieutenant aux Gardes-Françaises.

béry au lac du Bourget. Un petit bois de châtaigniers sauvages, toujours jeunes parce qu'on les coupe toujours pour le chauffage de la métairie, la domine et la protège du vent du nord; une petite cour pavée de cailloux de deux couleurs roulés par l'Aïsse, est arrosée d'une fontaine qui y coule, à petits filets, d'un tronc d'arbre creusé et verdi de mousse. Un corridor, une cuisine, une salle à manger, quelques chambres basses pour les provisions, la lingerie, les domestiques, composent le rez-de-chaussée. On monte par un escalier de pierres grises au premier étage, où l'on trouve un petit salon et cinq ou six chambres de maîtres ou d'hôtes. »

C'est dans ce nid champêtre que vivait à la fin du dix-huitième siècle la famille de Maistre. Elle était nombreuse et formait une sorte de tribu, rangée sous l'autorité patriarcale de son chef, le comte François-Xavier. D'abord avocat fiscal près le sénat de Savoie, puis président de ce corps, ce magistrat avait eu dix enfants, cinq fils et cinq filles, du mariage qu'il avait contracté, le 7 avril 1750, avec Christine de Motz. *Joseph,* le chrétien gentilhomme, l'écrivain absolutiste, en qui semble revivre le sombre génie des grands papes du moyen âge, fut l'aîné des fils; *André,* le second, entra dans les ordres et mourut évêque d'Aoste; les trois autres, *Nicolas, Xavier* et *Victor,* embrassèrent la carrière des armes. Disons, en passant, que Nicolas, colonel du régiment de Savoie, se lia dans la suite d'une vive amitié avec Lamartine.

S'il fallait s'en rapporter au témoignage de Xavier, il serait né le 8 octobre 1760, à Chambéry; mais, en deux endroits de sa correspondance, il se contredit lui-même et donne raison à ceux de ses biographes qui ont

placé sa naissance en 1763. Il entra assez tard au service puisqu'en 1784 il n'était attaché au régiment de la Marine qu'en qualité de volontaire. Sa jeunesse s'écoula dans les différentes garnisons du Piémont, et après l'occupation de ce pays par les Français, il s'engagea dans l'armée russe qui venait d'entrer en Italie sous les ordres de Souvarof. Il prit part à la campagne de 1799, la première qu'il eût encore faite, campagne qui débuta par une suite de triomphes et qui s'acheva dans les désastres. Frappé d'une disgrâce imméritée, Souvorof fut rappelé en Russie; Xavier l'y suivit, plus soucieux de l'attachement qu'il avait voué à son général que du soin de sa propre fortune, et ne le quitta qu'après lui avoir fermé les yeux. Quelques mois auparavant, il avait obtenu la faveur d'être inscrit sur les cadres de l'armée russe avec le grade de capitaine (5 janvier 1800). Faveur illusoire qui ne lui octroyait que les droits d'un officier à la suite !

De Moscou Xavier vint alors s'établir à Saint-Pétersbourg. Il touchait à la quarantaine, et bien qu'il fût l'auteur applaudi du *Voyage autour de ma chambre*, il songea plutôt à vivre de ses pinceaux que de sa plume. Il ouvrit un atelier de peinture; les maigres profits qu'il en retira lui arrachèrent plus tard ce cri mélancolique : « Heureux qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre! » Si les relations qu'il avait formées dans la haute société ne l'aidèrent point à sortir des embarras d'argent, elles lui servirent du moins à le faire monter en titre et en grade : ainsi il fut nommé en 1802 major d'infanterie (hors cadre), et en 1805 membre honoraire de l'amirauté, puis directeur du musée de ce département. Il dut ce dernier poste,

qui lui assura une situation à peu près convenable, à l'amitié de l'amiral Tchitchagof.

L'arrivée de son frère Joseph à la cour du tsar comme envoyé extraordinaire du roi de Sardaigne ne contribua pas peu à ce changement de fortune ; car, toute sa vie, Xavier se laissa aller au courant, sans trop d'efforts pour le combattre s'il lui était contraire, accoutumé dès l'enfance à vivre, ainsi qu'il le disait, « comme un oiseau sur la branche. » Jusqu'à sa mort arrivée en 1823, Joseph exerça sur son cadet l'ascendant d'un caractère énergique, clairvoyant et bien trempé, et le cadet n'eut pas à s'en plaindre.

Dès lors il avança rapidement : lieutenant colonel en 1807, colonel en 1809, il passa enfin, l'année suivante, dans le service actif. Envoyé en Géorgie, il s'y distingua dans l'expédition qui eut lieu contre les peuplades insoumises du Kouban, et reçut au siège du fort d'Akhaltzich, un coup de feu qui lui perça le bras droit de part en part. Au printemps de 1812, il épousa à Pétersbourg Sophie Zagriatsky, demoiselle d'honneur de l'impératrice [1], et cette alliance qu'il contractait aux ap-

[1] Dans ce mariage d'inclination, l'adroite prévoyance du frère aîné sut ménager de beaux avantages à l'insouciant Xavier ; voici, du reste, comme il en parle à son souverain : « Mon frère a joué de bonheur dans cette affaire d'une manière bien singulière. Le mariage, excellent sous tous les autres rapports, était un peu faible sous celui de la fortune ; mais, le jour même où il a quitté sa femme pour se rendre au quartier général de l'empereur, le chambellan Zagriatsky, frère unique de la demoiselle, a jugé à propos de mourir d'un coup d'apoplexie dans sa terre de Tambof. C'était un fort mauvais sujet, dissipateur de premier ordre ; cependant, la terre seule vaut 1,200,000 roubles au moins, et ce n'était pas sa seule propriété. D'ailleurs, l'oncle d'ici, grand échanson, a 40,000 roubles de rente ; et cette hoirie tombera encore à ces dames. Toute soustraction faite, il ne peut pas rester à mon frère ou à sa femme moins de 2,000 paysans, c'est-à-dire plus de 50,000 livres de Piémont de

proches de la cinquantaine, devait le faire riche de 2,000 paysans, c'est-à-dire de plus de 50,000 francs de rente.

Rappelé à l'armée, il ne la quitta plus qu'après Waterloo. Il assista à la déroute des Français, « dont les cadavres obstruaient le chemin, qui, depuis Moscou jusqu'à la frontière, avait l'air d'un champ de bataille continu [1]. » Il assista également au siège de Dantzig en 1813 (il venait d'être promu au grade de général major), et fut attaché à l'un des corps dirigés sur la France en 1815.

La paix faite, il ne tarda pas à se lasser de l'état militaire, donna sa démission et se retira dans la capitale. Pendant dix années, il y vécut au sein d'une paix profonde. La mort de deux enfants le détermina à passer en Italie dans l'espoir d'y sauver les deux autres (1825). Après les avoir vus mourir, il céda au désir de sa femme, et revint en 1838 à Saint-Pétersbourg. C'est dans cette ville qu'il mourut le 12 juin 1852, à l'âge extrême de quatre-vingt-neuf ans, ayant survécu à ses frères et sœurs, à ses enfants, à sa femme morte l'année précédente.

Telle est la vie publique de Xavier de Maistre. Officier de fortune au service d'un pays qu'il n'aimait guère, il apporta dans la pratique de ses devoirs l'honnêteté sans souplesse et la simplicité de mœurs de ses montagnes. Aussi n'y joua-t-il qu'un rôle presque effacé, qui convenait du reste à son caractère réservé et d'une fierté susceptible, à ses qualités moyennes à demi voilées par un fond exagéré peut-être de modestie. Dès qu'il lui fut possible de quitter le harnais militaire, et surtout de

rente. L'air de Russie, comme V. M. voit, nous convient assez. » Lettre du 12 mars 1813.

[1] Lettre à Joseph, 21 décembre 1812.

le quitter sans reproche, il le fit, encore plein de force et de jours, car ce qu'il parut rechercher, après la paix de l'existence, ce fut l'unité, et l'on peut dire qu'il l'eut dans la sienne. La publication récente de sa correspondance en est une preuve surabondante.

II.

S'il est un écrivain qui semblait devoir échapper à cette curiosité rétrospective, c'est assurément Xavier de Maistre. Et pourtant telle est l'ingénuité de l'homme que la lecture d'une longue série de lettres [1], intimes la plupart, est toujours attachante, non sans exciter parfois le sourire au passage d'une anecdote un peu légère, ou d'une boutade naïve, ou bien d'une opinion marquée au coin de l'ancien régime. Mais, comme dans ses œuvres, la larme y est voisine du sourire, et à des confidences familières se mêle souvent un sérieux attendri.

Empruntons-lui, pour commencer, quelques citations dans la note gaie.

« Nous avons revu avec plaisir la délicieuse Pauline. Sa joue veloutée a touché les rides de la mienne, et l'effet que cela a produit sur moi a été tel que je me suis cru jeune jusqu'au lendemain, où la nécessité de me faire la barbe m'a fait regarder dans un miroir [2]. »

« Je ne vous écris point de coq à l'âne aujourd'hui,

[1] Il y en a cent quinze, adressées presque toutes à M. et à Mme de Marcellus et au général Oudinot ; elles vont de 1828 à 1852. (*Œuvres inédites de Xavier de Maistre. Fragments et Correspondance*, avec une étude et des notes de M. Eugène Réaume ; Paris, 1877, 2 vol. in-16.)

[2] Rome, 6 mai 1829.

parce que je travaille à mes Pâques; je veux même ne plus en dire, c'est cependant bien dommage [1] ! »

Et, à quelques semaines de là, il retombe dans les habitudes du vieil homme à propos d'un logement :

« Si nous ne trouvons pas de gîte dans ce paradis terrestre, nous en sortirons comme Adam et Ève, en pleurant, mais avec des habits plus amples [2]. »

On s'explique cette pente naturelle de son esprit à s'abandonner aux jouissances de l'heure présente, en lisant cet aveu sincère :

« Toutes les fois qu'une pensée agréable, gaie et même un peu folle se présente, je lui ouvre à deux battants toutes les portes de mon imagination, et au lieu de qualifier cette faculté précieuse comme votre patronne, sainte Thérèse, qui l'appelait *la folle de la maison*, je me jette à corps perdu dans ses bras, et je m'en trouve bien. N'est-ce pas elle en effet, qui fait disparaître le temps et la distance, qui réalise le passé et l'avenir pour cacher le présent, ce présent qui nous obsède sans cesse comme un mauvais coucheur [3]? »

Les années que Xavier passa en Italie sont parmi les plus sereines de sa vie, et sauf les continuels déplacements que lui imposait l'humeur changeante de sa femme [4], il s'y sentit heureux. A Rome et à Naples, le peintre trouva de nombreux sujets d'étude et de distraction : jamais ses pinceaux ne le tinrent plus affairé, et il ne se lassait pas de vouloir fixer sur la toile les paysages qui

1 Rome, 25 mars 1831.

2 Rome, 3 mai 1831.

3 Saint-Pétersbourg, 25 décembre 1840.

4 « Je voudrais cesser cette vie ambulante qui me devient tous les jours plus à charge, mais ces désirs de repos, de jouissances paisibles sont de véritables chimères. » Rome, 6 avril 1830.

ravissaient ses yeux. Il s'entretenait fréquemment avec des artistes, tels que Granet, Schnetz, Calame, Horace Vernet, Brüloff. Mais ses compositions en ce genre, conçues dans un style de convention, n'empruntent de valeur que du nom de l'écrivain. Xavier, si vrai, si simple, si naïf, la plume à la main, n'a laissé que des peintures fausses, apprêtées, froides [1]. C'était un goût malheureux. En Italie, il fut en relations suivies avec l'élite de la société française, où s'étaient conservées les traditions de la vieille aristocratie. « Je me sens là du pays des ramoneurs, » disait-il en faisant allusion à sa bonhomie provinciale et à son léger accent de Savoie.

Une chose l'attriste pourtant, la vieillesse, qui, à son âge déjà avancé, se fait de jour en jour plus sombre et plus pesante.

« Si vous saviez ce que c'est que l'apathie insurmontable des vieux, qui ne savent se décider à rien, qui renvoient tout à demain, comme s'ils avaient beaucoup de demains à dépenser [2]! »

1 La peinture, peut-être au préjudice des lettres, l'occupa jusqu'à son dernier jour. « Comme je m'ennuie prodigieusement, j'ai recommencé un peu de chimie. Je suis au milieu des petits pots et des creusets; c'est toujours une certaine couleur faite avec de l'or, dont vous m'avez vu occupé à Naples. Je l'ai perfectionnée et j'ai fait des découvertes *sublimes*... Dès que le printemps se montrera, je reprendrai la palette pour faire des paysages froids comme à l'ordinaire. » 25 décembre 1840.

Il avait même écrit, sous la Restauration, un traité de la physique des couleurs et du mécanisme de la peinture, et l'avait envoyé à Paris. « Les libraires m'ont fait dire de leur envoyer des romans ou des *Lépreux*, mais qu'ils ne savent que faire d'un ouvrage sur la peinture... Il ne reste plus qu'à rappeler dans le sein paternel cet enfant fourvoyé, jusqu'à ce que mes moyens me permettent de l'établir à mes frais. » Pise, 1828.

2 3 décembre 1835.

Pour excuser l'inexactitude de sa correspondance, voici le douloureux tableau qu'il trace de lui-même :

« C'est en vain que je voudrais vous le cacher et me le dissimuler à moi-même, je me sens devenir apathique et léthargique, malgré tous les efforts que je fais souvent pour me tenir éveillé. Dès que je suis seul, au lieu de penser à mes amis absents, je pense à ceux qui ne sont plus; mon pauvre esprit, qui me racontait jadis mille balivernes dont j'aimais à vous faire part, ne me dit que de tristes souvenirs. Je me vois resté seul d'une nombreuse famille; tous mes contemporains ont disparu; je les ai vus sombrer l'un après l'autre dans cette mer sur laquelle ma barque fracassée surnage encore. Lorsque je repasse dans ma mémoire les événements passés, je cherche à me rappeler tant de visages bienveillants, ces sourires de sœurs, ces jours d'arrivée, ces chimères d'espérances pour un avenir qui n'existe plus que dans ma mémoire, alors je cherche autour de moi et je ne trouve plus personne à qui je puisse dire : *Te souviens-tu?* Tous les échos de ma jeunesse sont muets, et je n'entends plus que le bruit imperceptible de ma vie, dont le reste tombe goutte à goutte dans l'éternité [1]. »

De retour en Russie après une longue absence, Xavier est perdu comme en un désert : tout est changé, c'est une nouvelle génération, un nouvel ordre de choses. Il ne se sent plus ni le temps ni le courage de recommencer, « vieil arbre à demi desséché, qui pousse encore quelques feuilles pâles, sans fleurs ni fruits, au milieu de la forêt verdoyante qui lui succède ». Perclus d'une partie de ses membres, réduit à « n'être qu'un estomac », il ne sort

[1] Naples, 1837.

plus de la maison depuis qu'il y a une chapelle, et ses accès de mélancolie redoublent.

« Lorsqu'on avance en s'appuyant sur des tombeaux dans cette caverne obscure de la vie, la solitude et la nuit augmentent à chaque pas, on n'entend plus qu'à peine et de loin le bruit du monde. Déjà je tâtonne avec le pied pour savoir s'il reste encore de l'espace devant moi[1]. »

Est-on curieux de savoir quels furent en politique les sentiments de Xavier de Maistre, sa correspondance donnera dès les premières lignes ample satisfaction. On n'aura pas lieu d'être surpris d'y retrouver, semblable à lui-même, l'écrivain qui dans un passage du *Voyage autour de ma chambre* laissait dès 1793 un libre cours à son indignation sur « le roi arraché de son trône et Dieu de son sanctuaire. » Il resta l'homme du passé, royaliste convaincu et fervent catholique, avec plus d'ardeur ~~qu'on~~ qu'on n'en aurait attendu de sa nature insouciante et un peu molle.

A Paris, la chambre des députés lui rappelait involontairement le Vésuve. Effrayé du bruit qui s'y faisait, il redoutait l'explosion prochaine; et ce bruit, « il en comprenait peu l'utilité, fait observer Sainte-Beuve, au sortir du silence des villas et du calme des monarchies absolues. » Déjà hostile aux tendances libérales de la Restauration, il vit la chute des Bourbons sous les plus sombres perspectives.

« Je suis persuadé, écrit-il alors de Naples, que toute cette baraque qu'on élève aujourd'hui, sans Dieu et contre Dieu, s'écroulera sur ses architectes. »

Le rétablissement du Panthéon le « fait frissonner. »

1 Saint-Pétersbourg, 4 février 1841.

L'intervention armée des Autrichiens en Italie, il la qualifie de « grand bonheur », et la seule excuse qu'il trouve au soulèvement des Polonais, c'est qu'ils « se défendent bien. » Hommage involontaire de l'homme d'épée ! « Leur folie est embellie par le courage, mais elle n'en est que plus grande. Ils auront la triste consolation d'être écrasés honorablement. » Des griefs et des souffrances des peuples, des questions de race et de nationalité, il n'a nul souci parce qu'il ne voit là que des prétextes révolutionnaires.

A cet égard ses lettres à M. Huber-Saladin contiennent une profession de foi complète [1]; il se montre bien le premier disciple de son frère en écrivant ces lignes :

« Ces grands mots d'*émancipation de l'espèce humaine* n'ont à mon avis aucun sens. Existe-t-il de nation plus émancipée que la française depuis plus de quarante ans ? Qu'a-t-elle gagné jusqu'ici ?... J'aime la liberté toute faite parce qu'elle vient de Dieu, et je déteste cordialement la liberté que les hommes veulent faire, parce qu'ils n'en ont ni le droit ni les moyens. »

Un peu plus loin, il complète sa pensée par cette tirade sur le dénouement de la *farce* constitutionnelle qu'on joue en France :

« Si l'on peut prévoir quelque chose en général, c'est qu'il ne peut résulter rien de bon de l'immoralité et de l'irréligion, c'est que le gouvernement représentatif est impossible sans la liberté de la presse, et qu'aucun gouvernement ne peut exister avec cette liberté dans une nation corrompue, enfin qu'une catastrophe sanglante est inévitable, à la suite de laquelle une main de fer, comme celle

[1] Rome, 5 décembre 1831 et 8 mars 1832.

de Napoléon, peut seule rétablir un ordre quelconque momentané pour recommencer ensuite de plus belle. »

Il ne faudrait pas attacher à cette espèce de prophétie plus d'importance que notre auteur ne faisait lui-même; en effet, il s'empresse d'ajouter, avec l'indifférence un peu égoïste de l'homme qui, se sachant à l'abri, assiste de loin à une catastrophe : « Du reste, je ne tiens pas plus à cette opinion qu'à celle qui lui est contraire, n'espérant qu'en Dieu qui peut seul tout arranger. »

Il ne voyait la France qu'à travers les rancunes et les regrets de ses correspondants, et lorsqu'il n'avait pas l'esprit troublé par les fantômes du passé ni par une vague terreur du libéralisme, il lui arrivait de juger sainement. Ainsi le passage suivant, relatif à l'Autriche, n'a encore rien perdu de sa saveur de vérité[1] : « La chose va, parce que c'est une machine bien montée, et elle ira longtemps; mais s'il arrive quelque secousse qui exige de la force et de la résolution, le vieux échafaudage pourrait fort bien s'écrouler, faute d'ensemble. »

En religion pourtant, il se montre plus orthodoxe qu'en politique, et réprouve nettement la tolérance, « système qui ouvre la barrière à tous les écarts de l'esprit humain. »

Touchant les grands problèmes du temps, politiques et religieux, Xavier ne sut ou ne voulut, on le voit, s'affranchir des idées générales de son frère Joseph, le champion déclaré de l'absolutisme. Sans trop le chicaner sur des sentiments ou des préjugés qui, après tout, étaient ceux de la vieille noblesse et de son entourage, voyons comment, lui, écrivain accepté du public, a compris et jugé

1 Vienne, 3 juin 1839.

les écrivains éminents qui furent ses contemporains. Du mouvement littéraire qui passionna les premières générations de ce siècle, il ne dit rien; des poètes, tels que Chénier, Musset, Hugo, rien non plus; des romanciers, comme Balzac, Georges Sand, Mérimée, Dumas, encore rien. Les connaissait-il? C'est douteux. Suivant la remarque de Sainte-Beuve, « il a peu lu nos auteurs modernes, il ne les connaissait guère que de nom, même le très petit nombre qui mériteraient de lui agréer. » Dans ses lettres, il est question plusieurs fois de Lamartine; mais c'est seulement de l'ami de la famille qu'il parle ou de l'homme politique, l'un pour assurer qu'il l'aime « quand même, » l'autre pour signaler son génie orgueilleux, l'inanité de son œuvre, et « où l'a conduit en 1848 le mépris de la religion. »

Reste un écrivain genevois, Tœpffer, dont le hasard fit tomber entre ses mains les premiers opuscules. C'est le seul avec lequel il se déclare en conformité d'idées, qu'il est heureux de recommander à ses amis, le seul dont il désire faire la connaissance. « Sa manière de penser, dit-il, est tout à fait analogue à la mienne. Si cet homme avait reçu une éducation plus distinguée et plus soignée, ses ouvrages auraient doublé de prix. » Observation singulière, venant surtout de celui des deux qui avait le moins travaillé! Cette impression ne s'effaça point de son esprit, et plus tard il disait aux libraires parisiens qui demandaient à sa plume de nouveaux récits : « Prenez du Tœpffer. » En cela, il se montra juste et généreux tout ensemble.

On n'en peut dire autant de la manière dont il traita Sainte-Beuve, qui lui avait accordé dans sa galerie de portraits contemporains une place des plus flatteuses. Le cri-

tique l'avait blessé vivement en insistant, avec trop de légèreté peut-être, sur les visites que Xavier avait faites au lépreux d'Aoste en compagnie d'une jeune et jolie veuve. « L'impudent ! s'écrie-t-il. Que le diable emporte les littérateurs et la littérature ! » Cette *impudence* le tourmenta à un tel point qu'il y revint quatre ou cinq fois en s'adressant à ses correspondants ; son ombrageuse susceptibilité l'emporta même, ce qui est rare chez lui, au delà de toute mesure. Désormais Sainte-Beuve devint sa bête noire ; il ne vit plus en lui qu'un « écrivassier, » un « misérable, » « un folliculaire déhonté, » coupable d'avoir produit « de mauvais vers et de détestable prose[1]. » Et pourtant il avouait avoir lu avec plaisir son histoire de *Port-Royal*.

III.

Les œuvres complètes de Xavier de Maistre furent réunies pour la première fois par les soins de M. Valery et publiées à Paris, en 1825, 3 vol. in-32. Un critique du temps écrivait au sujet de la seconde édition, qui parut en 1828 : « Si M. Xavier de Maistre est un des auteurs dont les œuvres complètes tiennent le moins de place dans une bibliothèque, il est aussi du petit nombre de ceux qui ont l'heureux privilège de voir le public rechercher avidement leurs ouvrages[2]. » Il en est encore aujourd'hui de même, et plus de vingt éditions des œuvres complètes n'ont pas encore lassé les préférences du public.

L'édition que nous donnons contient le *Voyage autour*

[1] *Voy.* ses lettres des 18 juillet et 18 août 1839, de 1841, et des 7 et 10 juillet 1842.

[2] *Revue encyclopédique*, t. XXXVIII, p. 768.

de ma chambre, l'*Expédition nocturne*, *le Lépreux*, *les Prisonniers du Caucase* et *la Jeune Sibérienne*[1]. Ce sont là les œuvres anciennes, que tous nos devanciers ont reproduites; nous les avons fait suivre des deux premiers écrits de l'auteur, imprimés en 1784 et relatifs à son ascension en ballon, ainsi que de quelques poésies légères. Aux notes trop rares de l'auteur nous avons ajouté celles qui nous ont paru nécessaires pour aider à l'intelligence du texte.

Quoique né en Savoie, c'est-à-dire sur une terre qui n'était pas alors française, Xavier de Maistre ne saurait être regardé comme un étranger. Par la communauté d'origine et de langue, il appartient à la France et relève de son domaine intellectuel, au même titre que J.-J. Rousseau (de Genève) et Benjamin Constant (de Lausanne). La Savoie est un des pays-frontière où le français s'est

1 Voici, pour les curieux de bibliographie, quelles sont les dates précises de la publication de ces opuscules :

Voyage autour de ma chambre, par le chev. X.; Turin [Lausanne], 1794, in-8°.

Réimp. en 1796 à Hambourg, pet. in-12; en 1796 et en 1797, à Paris, in-18.

Le Lépreux de la cité d'Aoste (sans nom d'auteur), avec une préface de Joseph de Maistre; Saint-Pétersbourg, 1812, in-12.

Les Prisonniers du Caucase. La Jeune Sibérienne (sans nom d'auteur); Paris, 1815, in-18.

Expédition nocturne autour de ma chambre; Paris, 1825, in-8°.

Nous ne parlons pas d'une demi-douzaine de mémoires, insérés, de 1818 à 1841, dans le recueil de l'Académie royale de Turin et dans la *Bibliothèque de Genève*, et qui ont pour objet des recherches scientifiques. Un *Traité de la Peinture*, que notre auteur avait en manuscrit dès 1828, nous toucherait davantage s'il ne fallait le considérer comme perdu. — Quant aux reliques purement littéraires, elles consistent en quatre fragments de nouvelles, dont les plus longs ont pour titres : *Histoire d'un prisonnier français* et *Catherine Freminsky*. Ils ont été imprimés avec la Correspondance de X. de Maistre.

conservé à travers les âges avec le plus de clarté et de naturel. Le petit peuple qui l'habite est pauvre, mais industrieux et patient; il a des mœurs douces et sociables, un caractère égal et gai, fin jusqu'à la subtilité, plein de mansuétude pourtant. A défaut d'une littérature nationale, il possède un certain génie littéraire, empreint de grâce et d'enjouement, de bonhomie et de sensibilité, qui s'accuse à des degrés différents chez saint François de Sales et chez Xavier de Maistre.

Lorsqu'à vingt-sept ans, dans un moment d'ennui, infligé par les arrêts qu'il devait garder à la suite d'un duel, Xavier conçut l'idée de raconter le *Voyage autour de ma chambre,* il n'y apporta aucune préméditation littéraire, aucune recherche de la gloire. Tout entier à la vie de garnison, il ne songeait pas à écrire et lisait assez rarement, et, il l'avoue lui-même, « sans cette circonstance » il est probable qu'on n'eût jamais entendu parler de lui. Son frère Joseph le loua de la nouvelle occupation qu'il s'était donnée, et, tout en traitant l'œuvre de *bluette,* il consentit à s'en faire l'éditeur.

Cette bluette, où il s'égale d'emblée au voyageur sentimental qu'il avait choisi pour modèle, suffit à recommander le nom de l'auteur à la postérité. Ce qui en fait le charme, c'est qu'à travers un sujet du plus léger tissu, des digressions continuelles, des apostrophes, des boutades, des anecdotes, tout cela exprimé dans un désordre naïf et d'un style clair et sans apprêt, avec une sorte de grâce souriante et sensible, on y sent partout l'homme même, ou si l'on veut, quelque chose de vrai, de naturel, d'humain. Il semble que le voyage n'ait fourni à l'auteur qu'une occasion d'écrire les mémoires de son esprit, une confession plutôt, telle que pouvait

la faire un jeune officier, qui était à la fois gentilhomme, rêveur et amoureux.

Se laissant aller à l'imagination, l'âme ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments, il évoque plus d'une fantaisie charmante; celle de *l'âme et la bête,* qui a fait fortune dans le monde, lui est un prétexte de fines saillies et de réflexions dont le ton s'élève parfois jusqu'à une douce éloquence. L'amour tient une large place dans le voyage : une lettre, un portrait, une fleur fanée, autant de souvenirs qui font revivre à nos yeux la femme aimante ou coquette. En deux ou trois endroits, un trait à la Sterne mouille le récit; mais il y a chez Xavier plus de fantaisie que d'*humour,* plus de malice que de mélancolie, et s'il laisse entrevoir une larme sous un sourire, il lui arrive plus souvent, en vrai disciple d'Horace, d'interrompre ses dissertations par une pointe de badinage.

En recevant un exemplaire imprimé du *Voyage,* Xavier eut « la surprise qu'éprouverait un père en revoyant adulte un enfant qu'il aurait laissé en nourrice ». Il en fut très satisfait, et commença aussitôt l'*Expédition nocturne;* son frère, qui augurait mal des secondes parties, le détourna de ce dessein. Xavier n'y pensa plus; mais, après le succès du *Lépreux,* il le reprit et l'acheva en Russie; soit par défiance de lui-même, soit par respect pour l'opinion de Joseph, il ne le mit au jour qu'après la mort de ce dernier. La réputation de notre auteur comme humouriste n'y a rien gagné. Ce nouveau voyage est traité de la même façon que le premier, et bien que l'inspiration en soit différente, on y retrouve le même genre de mérite, avec une sensibilité plus réfléchie et une verve moins primesautière.

Quel contraste entre ces bagatelles d'une plume légère et l'étude du *Lépreux*, si élevée et si touchante! Les souffrances de cet infortuné, réduit à mener, parmi les hommes qu'il aime et qui le repoussent avec horreur, l'existence d'un condamné à mort, ses déceptions cruelles, ses sentiments sans cesse froissés, ses luttes terribles, sont retracés avec une vérité si peu déclamatoire et si poignante que cette production exquise nous semble être le chef-d'œuvre de l'auteur. On relit *le Lépreux*, a-t-on dit avec justesse, on ne l'analyse pas.

Les derniers récits, tirés également de faits véritables, resteront comme des modèles de narration. Si *les Prisonniers du Caucase* offrent un tableau vigoureux et coloré, on trouve dans *la Jeune Sibérienne* un pathétique sobre et profond. Le talent de conter est un don chez Xavier de Maistre; il sait l'appliquer diversement, suivant un plan simple et uni, et ne recherche ni les artifices de style ni les inventions romanesques. Il peint d'après nature, au vrai comme on disait jadis, se bornant à accuser çà et là le relief par un trait de fine raillerie ou d'observation délicate. Sous le titre d'*Élisabeth, ou les Exilés en Sibérie*, Mme Cottin avait déjà raconté l'histoire de la pieuse et vaillante Prascovie; mais avec quelle sentimentalité vulgaire! et combien le lecteur est plus touché de la réalité, empreinte d'une émotion pénétrante et exprimée avec un art délicieux, qui peut-être s'ignorait lui-même!

Qu'aurait-il ajouté à ces esquisses, viatique de sa légère et pure renommée? La fécondité, il l'avoue, lui avait été refusée. Puis, lorsqu'on sollicita une suite à ses œuvres déjà complètes, le temps pesait sur lui, et il se regardait, non sans quelque raison, comme un étranger dans la

France nouvelle. « Je trouve, disait-il, une si grande différence entre les idées que je me suis faites dans ma jeunesse sur la littérature, et celles que je vois adoptées maintenant par les au teurs jouissant de la faveur publique, que j'en suis déconcerté. Je les admire souvent, souvent aussi je ne les comprends pas. Je vois des mots, des expressions nouvelles qui me semblent bizarres, et dont je ne puis pas saisir le sens. Que s'est-il donc passé pendant le long séjour que j'ai fait dans Nord? me faudra-t-il apprendre une nouvelle langue dans mes vieux jours? Je n'en ai pas le courage[1]. »

La postérité traita de son vivant Xavier de Maistre comme un ancêtre, en lui assignant une place modeste à la suite des grands écrivains de nos derniers siècles littéraires. Cette place, il la mérite, et par des qualités de style, telles que la grâce et la clarté, de jour en jour plus rares, et par cette expansion de sentiments vrais, qui ne laisse après elle rien d'impur et de malsain.

P. Louisy.

[1] Lettre à M. Charpentier, 18 février 1839.

VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE

VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière, et de paraître tout à coup dans le monde savant, un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincelle dans l'espace !

Non, je ne tiendrai plus mon livre *in petto;* le voilà, messieurs, lisez. J'ai entrepris et exécuté un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continuel que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisaient désirer de le rendre public; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource

assurée contre l'ennui, et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes ; il est indépendant de la fortune.

Est-il, en effet, d'être assez malheureux, assez abandonné, pour n'avoir pas un réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde ? Voilà tous les apprêts du voyage.

Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système, de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament : qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zone torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi ; enfin, dans l'immense famille des hommes qui fourmille sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul, — non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.

CHAPITRE II.

Je pourrais commencer l'éloge de mon voyage par dire qu'il ne m'a rien coûté ; cet article mérite attention. Le voilà d'abord prôné, fêté par les gens d'une fortune médiocre ; il est une autre classe d'hommes auprès de laquelle il est encore plus sûr d'un heureux succès, par cette même raison qu'il ne coûte rien. — Auprès de qui donc? Eh quoi! vous le demandez? C'est auprès des gens riches. D'ailleurs, de quelle ressource cette manière de voyager n'est-elle pas pour les malades! ils n'auront point à craindre l'intempérie de l'air et des saisons. Pour les poltrons, ils seront à l'abri des voleurs ; ils ne rencontreront ni précipices ni fondrières. Des milliers de personnes qui avant moi n'avaient point osé, d'autres qui n'avaient pu, d'autres enfin qui n'avaient pas songé à voyager, vont s'y résoudre à mon exemple. L'être le plus indolent hésiterait-il à se mettre en route avec moi pour se procurer un plaisir qui ne lui coûtera ni peine ni argent?

Courage donc, partons. Suivez-moi, vous tous qu'une mortification de l'amour, une négligence de l'amitié, retiennent dans votre appartement,

loin de la petitesse et de la perfidie des hommes. Que tous les malheureux, les malades et les ennuyés de l'univers me suivent! — Que tous les paresseux se lèvent en *masse!* Et vous qui roulez dans votre esprit des projets sinistres de réforme ou de retraite pour quelque infidélité; vous qui, dans un boudoir, renoncez au monde pour la vie; aimables anachorètes d'une soirée, venez aussi : quittez, croyez-moi, ces noires idées; vous perdez un instant pour le plaisir sans en gagner un pour la sagesse. Daignez m'accompagner dans mon voyage; nous marcherons à petites journées, en riant, le long du chemin, de voyageurs qui ont vu Rome et Paris; — aucun obstacle ne pourra nous arrêter; et, nous livrant gaiement à notre imagination, nous la suivrons partout où il lui plaira de nous conduire.

CHAPITRE III.

Il y a tant de personnes curieuses dans le monde! — Je suis persuadé qu'on voudrait savoir pourquoi mon voyage autour de ma cham-

bre a duré quarante-deux jours au lieu de quarante-trois ou de tout autre espace de temps ; mais comment l'apprendrais-je au lecteur, puisque je l'ignore moi-même ? Tout ce que je puis assurer, c'est que, si l'ouvrage est trop long à son gré, il n'a pas dépendu de moi de le rendre plus court ; toute vanité de voyageur à part, je me serais contenté d'un chapitre. J'étais, il est vrai, dans ma chambre, avec tout le plaisir et l'agrément possible ; mais, hélas ! je n'étais pas le maître d'en sortir à ma volonté ; je crois même que, sans l'entremise de certaines personnes puissantes qui s'intéressaient à moi, et pour lesquelles ma reconnaissance n'est pas éteinte, j'aurais eu tout le temps de mettre un *in-folio* au jour tant les protecteurs qui me faisaient voyager dans ma chambre étaient disposés en ma faveur !

Et cependant, lecteur raisonnable, voyez combien ces hommes avaient tort, et saisissez bien, si vous le pouvez, la logique que je vais vous exposer.

Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause, ou bien enfin qui a eu le malheur de plaire à votre maîtresse ?

On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le Bourgeois gentilhomme, on essaye de tirer quarte lorsqu'il pare tierce; et, pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente sa poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui. — On voit que rien n'est plus conséquent, et toutefois on trouve des gens qui désapprouvent cette louable coutume! Mais ce qui est aussi conséquent que tout le reste, c'est que ces mêmes personnes qui la désapprouvent, et qui veulent qu'on la regarde comme une faute grave, traiteraient encore plus mal celui qui refuserait de la commettre. Plus d'un malheureux, pour se conformer à leur avis, a perdu sa réputation et son emploi; en sorte que, lorsqu'on a le malheur d'avoir ce qu'on appelle *une affaire,* on ne ferait pas mal de tirer au sort pour savoir si on doit la finir suivant les lois ou suivant l'usage, et comme les lois et l'usage sont contradictoires, les juges pourraient aussi jouer leur sentence aux dés. — Et probablement aussi c'est à une décision de ce genre qu'il faut recourir pour expliquer pourquoi et comment mon voyage a duré pendant quarante-deux jours juste.

CHAPITRE IV.

Ma chambre est située sous le quarante-cinquième degré de latitude, selon les mesures du Père Beccaria[1] : sa direction est du levant au couchant ; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra cependant davantage ; car je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. — Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent : « Aujourd'hui je ferai trois visites, je ferai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé. »

Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments ; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente !... — Et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui

[1] Le P. Beccaria (mort en 1781), qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre économiste du même nom, son contemporain, professa la physique à l'université de Turin. Il fut chargé par le roi de relever la mesure d'un degré du méridien en Piémont.

sont éparses sur le chemin difficile de la vie? Elles sont si rares, si clair-semées, qu'il faudrait être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayante, selon moi, que de suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route. Aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite : je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin ; de là je pars obliquement pour aller à la porte ; mais, quoique en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façon, et je m'y arrange tout de suite. — C'est un excellent meuble qu'un fauteuil ; il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. — Un bon feu, des livres, des plumes, que de ressources contre l'ennui! Et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation, ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis! Les heures glissent

sur vous, et tombent en silence dans l'éternité, sans vous faire sentir leur triste passage.

CHAPITRE V.

Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective. Il est situé de la manière la plus heureuse : les premiers rayons du soleil viennent se jouer dans mes rideaux. — Je les vois, dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche, à mesure que le soleil s'élève : les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières, et les font balancer sur mon lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tous côtés une teinte charmante par leur réflexion. — J'entends le gazouillement confus des hirondelles qui se sont emparées du toit de la maison, et des autres oiseaux qui habitent les ormes : alors mille idées riantes occupent mon esprit ; et, dans l'univers entier, personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien.

J'avoue que j'aime à jouir de ces doux ins-

tants, et que je prolonge toujours, autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit. — Est-il un théâtre qui prête plus à l'imagination, qui réveille de plus tendres idées, que le meuble où je m'oublie quelquefois ? — Lecteur modeste, ne vous effrayez point ; — mais ne pourrais-je donc parler du bonheur d'un amant qui serre pour la première fois dans ses bras une épouse vertueuse? plaisir ineffable, que mon mauvais destin me condamne à ne jamais goûter! N'est-ce pas dans un lit qu'une mère, ivre de joie à la naissance d'un fils, oublie ses douleurs? C'est là que les plaisirs fantastiques, fruits de l'imagination et de l'espérance, viennent nous agiter. — Enfin, c'est dans ce meuble délicieux que nous oublions, pendant une moitié de la vie, les chagrins de l'autre moitié. Mais quelle foule de pensées agréables et tristes se pressent à la fois dans mon cerveau! Mélange étonnant de situations terribles et délicieuses!

Un lit nous voit naître et nous voit mourir; c'est le théâtre variable où le genre humain joue tour à tour des drames intéressants, des farces risibles et des tragédies épouvantables. — C'est un berceau garni de fleurs; — c'est le trône de l'amour; — c'est un sépulcre.

CHAPITRE VI.

Ce chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme : c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance animale des rayons purs de l'intelligence.

Il me serait impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage, sans expliquer, dans le plus grand détail, au lecteur, mon système *de l'âme et de la bête.* — Cette découverte métaphysique influe d'ailleurs tellement sur mes idées et sur mes actions, qu'il serait très-difficile de comprendre ce livre, si je n'en donnais la clef au commencement.

Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus

loin qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière *l'autre.* C'est fort bien ; mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est *l'autre,* et qui nous lutine d'une manière si étrange. On s'aperçoit bien en gros que l'homme est double ; mais, c'est, dit-on, parce qu'il est composé d'une âme et d'un corps ; et l'on accuse ce corps de je ne sais combien de choses, mais bien mal à propos assurément, puisqu'il est aussi incapable de sentir que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, à cet être sensible, parfaitement distinct de l'âme, véritable *individu,* qui a son existence séparée, ses goûts, ses inclinations, sa volonté, et qui n'est au-dessus des autres animaux que parce qu'il est mieux élevé et pourvu d'organes plus parfaits.

Messieurs et mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira ; mais défiez-vous beaucoup de *l'autre,* surtout quand vous êtes ensemble !

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige très-souvent l'âme

d'agir contre son gré. Dans les règles, l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif; mais ces deux pouvoirs se contrarient souvent. — Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes; vous achevez la page sans la comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lu. — Cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire; en sorte que *l'autre* continuait la lecture que votre âme n'écoutait plus.

CHAPITRE VII.

Cela ne vous paraît-il pas clair? Voici un autre exemple :

Un jour de l'été passé, je m'acheminai pour aller à la cour. J'avais peint toute la matinée, et mon âme, se plaisant à méditer sur la peinture, laissa le soin à la bête de me transporter au palais du roi.

« Que la peinture est un art sublime! pensait mon âme; heureux celui que le spectacle de la nature a touché, qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre, qui ne peint pas uniquement par passe-temps, mais qui, frappé de la majesté d'une belle physionomie et des jeux admirables de la lumière qui se fond en mille teintes sur le visage humain, tâche d'approcher dans ses ouvrages des effets sublimes de la nature! Heureux encore le peintre que l'amour du paysage entraîne dans des promenades solitaires, qui sait exprimer sur la toile le sentiment de tristesse que lui inspire un bois sombre ou une campagne déserte! Ses productions imitent et reproduisent la nature; il crée des mers nouvelles et de noires cavernes inconnues au soleil : à son ordre, de verts bocages sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux; il connaît l'art de troubler les airs et de faire mugir les tempêtes. D'autres fois il offre à l'œil du spectateur enchanté les campagnes délicieuses de l'antique Sicile : on voit des nymphes éperdues fuyant, à travers les roseaux,

la poursuite d'un satyre ; des temples d'une architecture majestueuse élèvent leur front superbe par-dessus la forêt sacrée qui les entoure : l'imagination se perd dans les routes silencieuses de ce pays idéal ; des lointains bleuâtres se confondent avec le ciel, et le paysage entier, se répétant dans les eaux d'un fleuve tranquille, forment un spectacle qu'aucune langue ne peut décrire. »

Pendant que mon âme faisait ces réflexions, *l'autre* allait son train, et Dieu sait où elle allait! — Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avait reçu l'ordre, elle dériva tellement sur la gauche, qu'au moment où mon âme la rattrapa, elle était à la porte de madame de Hautcastel, à un demi-mille du palais royal.

Je laisse à penser au lecteur ce qui serait arrivé si elle était entrée toute seule chez une aussi belle dame.

CHAPITRE VIII.

S'il est utile et agréable d'avoir une âme dégagée de la matière au point de la faire voyager toute seule lorsqu'on le juge à propos, cette fa-

culté a aussi ses inconvénients. C'est à elle, par exemple, que je dois la brûlure dont j'ai parlé dans un chapitre précédent. Je donne ordinairement à ma bête le soin des apprêts de mon déjeuner; c'est elle qui fait griller mon pain et le coupe en tranches. Elle fait à merveille le café, et le prend même très-souvent sans que mon âme s'en mêle, à moins que celle-ci ne s'amuse à la voir travailler; mais cela est rare et très-difficile à exécuter : car il est aisé, lorsqu'on fait quelque opération mécanique, de penser à toute autre chose; mais il est extrêmement difficile de se regarder agir, pour ainsi dire; — ou, pour m'expliquer suivant mon système, d'employer son âme à examiner la marche de sa bête, et de la voir travailler sans y prendre part. — Voilà le plus étonnant tour de force métaphysique que l'homme puisse exécuter.

J'avais couché mes pincettes sur la braise pour faire griller mon pain; et, quelque temps après, tandis que mon âme voyageait, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer : — ma pauvre bête porta la main aux pincettes, et je me brûlai les doigts.

CHAPITRE IX.

J'espère avoir suffisamment développé mes idées dans les chapitres précédents pour donner à penser au lecteur, et pour le mettre à même de faire des découvertes dans cette brillante carrière : il ne pourra qu'être satisfait de lui, s'il parvient un jour à savoir faire voyager son âme toute seule ; les plaisirs que cette faculté lui procurera balanceront de reste les *quiproquo* qui pourront en résulter. Est-il une jouissance plus flatteuse que celle d'étendre ainsi son existence, d'occuper à la fois la terre et les cieux, et de doubler, pour ainsi dire, son être ? — Le désir éternel et jamais satisfait de l'homme n'est-il pas d'augmenter sa puissance et ses facultés, de vouloir être où il n'est pas, de rappeler le passé et de vivre dans l'avenir ? — Il veut commander les armées, présider aux académies ; il veut être adoré des belles ; et, s'il possède tout cela, il regrette alors les champs et la tranquillité, et porte envie à la cabane des bergers : ses projets, ses espérances échouent sans cesse contre les malheurs réels attachés à la nature humaine ; il ne saurait trouver

le bonheur. Un quart d'heure de voyage avec moi lui en montrera le chemin.

Eh ! que ne laisse-t-il à *l'autre* ces misérables soins, cette ambition qui le tourmente ? — Viens, pauvre malheureux ! fais un effort pour rompre ta prison, et, du haut du ciel où je vais te conduire, du milieu des orbes célestes et de l'empyrée, — regarde ta bête, lancée dans le monde, courir toute seule la carrière de la fortune et des honneurs ; vois avec quelle gravité elle marche parmi les hommes : la foule s'écarte avec respect, et, crois-moi, personne ne s'apercevra qu'elle est toute seule; c'est le moindre souci de la cohue au milieu de laquelle elle se promène, de savoir si elle a une âme ou non, si elle pense ou non. — Mille femmes sentimentales l'aimeront à la fureur sans s'en apercevoir; elle peut même s'élever, sans le secours de ton âme, à la plus haute faveur et à la plus grande fortune. — Enfin, je ne m'étonnerais nullement si, à notre retour de l'empyrée, ton âme, en rentrant chez elle, se trouvait dans la bête d'un grand seigneur.

CHAPITRE X.

Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire. On se tromperait fort, car mon voyage continue réellement; et pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, — j'étais dans mon fauteuil, sur lequel je m'étais renversé, de manière que ses deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de terre; et, tout en me balançant à droite et à gauche, et gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille. — C'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas pressé. -- Là, ma main s'était emparée machinalement du portrait de madame de Hautcastel, et *l'autre* s'amusait à ôter la poussière qui le couvrait. — Cette occupation lui donnait un plaisir tranquille, et ce plaisir se faisait sentir à mon âme, quoiqu'elle fût perdue dans les vastes plaines du ciel; car il est bon d'observer que, lorsque l'esprit voyage ainsi dans l'espace, il tient toujours

aux sens par je ne sais quel lien secret ; en sorte que, sans se déranger de ses occupations, il peut prendre part aux jouissances paisibles de *l'autre;* mais si ce plaisir augmente à un certain point, ou si elle est frappée par quelque spectacle inattendu, l'âme aussitôt reprend sa place avec la vitesse de l'éclair.

C'est ce qui m'arriva tandis que je nettoyais le portrait.

A mesure que le linge enlevait la poussière et faisait paraître des boucles de cheveux blonds, et la guirlande de roses dont ils sont couronnés, mon âme, depuis le soleil où elle s'était transportée, sentit un léger frémissement de plaisir et partagea sympathiquement la jouissance de mon cœur. Cette jouissance devint moins confuse et plus vive lorsque le linge, d'un seul coup, découvrit le front éclatant de cette charmante physionomie ; mon âme fut sur le point de quitter les cieux pour jouir du spectacle. Mais se fût-elle trouvée dans les Champs Élysées, eût-elle assisté à un concert de chérubins, elle n'y serait pas demeurée une demi-seconde, lorsque sa compagne, prenant toujours plus d'intérêt à son ouvrage, s'avisa de saisir une éponge mouillée qu'on lui présentait et de la passer tout à coup sur les sourcils et les yeux, — sur le nez, — sur

les joues, — sur cette bouche ; — ah ! Dieu ! le cœur me bat ! — sur le menton, sur le sein : ce fut l'affaire d'un moment ; toute la figure parut renaître et sortir du néant. — Mon âme se précipita du ciel comme une étoile tombante ; elle trouva *l'autre* dans une extase ravissante, et parvint à l'augmenter en la partageant. Cette situation singulière et imprévue fit disparaître le temps et l'espace pour moi. — J'existai pour un instant dans le passé, et je rajeunis contre l'ordre de la nature. — Oui, la voilà, cette femme adorée, c'est elle-même, je la vois qui sourit ; elle va parler pour dire qu'elle m'aime. — Quel regard ! viens, que je te serre contre mon cœur, âme de ma vie, ma seconde existence ! Viens partager mon ivresse et mon bonheur !

Ce moment fut court, mais il fut ravissant : la froide raison reprit bientôt son empire, et, dans l'espace d'un clin d'œil, je vieillis d'une année entière ; — mon cœur devint froid, glacé, et je me trouvai de niveau avec la foule des indifférents qui pèsent sur le globe.

CHAPITRE XI.

Il ne faut pas anticiper sur les événements : l'empressement de communiquer au lecteur mon système de l'âme et de la bête m'a fait abandonner la description de mon lit plus tôt que je ne devais ; lorsque je l'aurai terminée, je reprendrai mon voyage à l'endroit où je l'ai interrompu dans le chapitre précédent. — Je vous prie seulement de vous ressouvenir que nous avons laissé *la moitié de moi-même* tenant le portrait de madame de Hautcastel tout près de la muraille, à quatre pas de mon bureau. J'avais oublié, en parlant de mon lit, de conseiller à tout homme qui le pourra d'avoir un lit de couleur rose et blanc : il est certain que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister suivant leurs nuances. — Le rose et le blanc sont deux couleurs consacrées au plaisir et à la félicité. — La nature, en les donnant à la rose, lui a donné la couronne de l'empire de Flore ; et lorsque le ciel veut annoncer une belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil.

Un jour, nous montions avec peine le long d'un sentier rapide. L'aimable Rosalie était en avant; son agilité lui donnait des ailes : nous ne pouvions la suivre. — Tout à coup, arrivée au sommet d'un tertre, elle se tourna vers nous pour reprendre haleine, et sourit à notre lenteur. — Jamais peut-être les deux couleurs dont je fais l'éloge n'avaient ainsi triomphé. — Ses joues enflammées, ses lèvres de corail, ses dents brillantes, son cou d'albâtre, sur un fond de verdure, frappèrent tous les regards. Il fallut nous arrêter pour la contempler. Je ne dis rien de ses yeux bleus, ni du regard qu'elle jeta sur nous, parce que je sortirais de mon sujet, et que d'ailleurs je n'y pense jamais que le moins qu'il m'est possible. Il me suffit d'avoir donné le plus bel exemple imaginable de la supériorité de ces deux couleurs sur toutes les autres, et de leur influence sur le bonheur des hommes.

Je n'irai pas plus avant aujourd'hui. Quel sujet pourrais-je traiter qui ne fût insipide? Quelle idée n'est pas effacée par cette idée? — Je ne sais même quand je pourrai me remettre à l'ouvrage. — Si je le continue, et que le lecteur désire voir la fin, qu'il s'adresse à l'ange distributeur des pensées, et qu'il le prie de ne plus mêler l'image de ce tertre parmi la foule

de pensées décousues qu'il me jette à tout instant.

Sans cette précaution, c'en est fait de mon voyage.

CHAPITRE XII.

. . . .
. . . .
. . . . le tertre . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

CHAPITRE XIII.

Les efforts sont vains ; il faut remettre la partie et séjourner ici malgré moi : c'est une étape militaire.

CHAPITRE XIV.

J'ai dit que j'aimais singulièrement à méditer dans la douce chaleur de mon lit, et que sa couleur agréable contribue beaucoup au plaisir que j'y trouve.

Pour me procurer ce plaisir, mon domestique a reçu l'ordre d'entrer dans ma chambre une demi-heure avant celle où j'ai résolu de me lever. Je l'entends marcher légèrement et *tripoter* dans ma chambre avec discrétion, et ce bruit me donne l'agrément de me sentir sommeiller : plaisir délicat et inconnu de bien des gens.

On est assez éveillé pour s'apercevoir qu'on ne l'est pas tout à fait et pour calculer confusément que l'heure des affaires et des ennuis est encore dans le sablier du temps. Insensiblement mon homme devient plus bruyant ; il est si difficile de se contraindre! d'ailleurs il sait que l'heure fatale s'approche. — Il regarde à ma montre, et fait sonner les breloques pour m'avertir ; mais je fais la sourde oreille ; et, pour allonger encore cette heure charmante, il n'est sorte de chicane que je ne fasse à ce pauvre malheureux. J'ai cent ordres préliminaires à lui

donner pour gagner du temps. Il sait fort bien que ces ordres, que je lui donne d'assez mauvaise humeur, ne sont que des prétextes pour rester au lit sans paraître le désirer. Il ne fait pas semblant de s'en apercevoir, et je lui en suis vraiment reconnaissant.

Enfin, lorsque j'ai épuisé toutes mes ressources, il s'avance au milieu de ma chambre, et se plante là, les bras croisés, dans la plus parfaite immobilité.

On m'avouera qu'il n'est pas possible de désapprouver ma pensée avec plus d'esprit et de discrétion : aussi je ne résiste jamais à cette invitation tacite ; j'étends les bras pour lui témoigner que j'ai compris, et me voilà assis.

Si le lecteur réfléchit sur la conduite de mon domestique, il pourra se convaincre que, dans certaines affaires délicates, du genre de celle-ci, la simplicité et le bon sens valent infiniment mieux que l'esprit le plus adroit. J'ose assurer que le discours le plus étudié sur les inconvénients de la paresse ne me déciderait pas à sortir aussi promptement de mon lit que le reproche muet de M. Joannetti.

C'est un parfait honnête homme que M. Joannetti, et en même temps celui de tous les hommes qui convenait le plus à un voyageur comme moi.

Il est accoutumé aux fréquents voyages de mon âme, et ne rit jamais des inconséquences de *l'autre;* il la dirige même quelquefois lorsqu'elle est seule; en sorte qu'on pourrait dire alors qu'elle est conduite par deux âmes. Lorsqu'elle s'habille, par exemple, il m'avertit par un signe qu'elle est sur le point de mettre ses bas à l'envers, ou son habit avant sa veste. — Mon âme s'est souvent amusée à voir le pauvre Joannetti courir après la folle sous les berceaux de la citadelle, pour l'avertir qu'elle avait oublié son chapeau; — une autre fois son mouchoir.

Un jour (l'avouerai-je?) sans ce fidèle domestique qui la rattrapa au bas de l'escalier, l'étourdie s'acheminait vers la cour sans épée, aussi hardiment que le grand maître des cérémonies portant l'auguste baguette.

CHAPITRE XV.

« Tiens, Joannetti, lui dis-je, raccroche ce « portrait. »

Il m'avait aidé à le nettoyer, et ne se doutait

non plus de tout ce qui a produit le chapitre du portrait que de ce qui se passe dans la lune. C'était lui qui de son propre mouvement m'avait présenté l'éponge mouillée, et qui, par cette démarche, en apparence indifférente, avait fait parcourir à mon âme cent millions de lieues en un instant. Au lieu de le remettre à sa place, il le tenait pour l'essuyer à son tour. — Une difficulté, un problème à résoudre, lui donnait un air de curiosité que je remarquai.

« Voyons, lui dis-je, que trouves-tu à redire « dans ce portrait ?

« — Oh ! rien, monsieur.

« — Mais encore ? »

Il le posa debout sur une des tablettes de mon bureau ; puis, s'éloignant de quelques pas : « Je « voudrais, dit-il, que monsieur m'expliquât pour« quoi ce portrait me regarde toujours, quel que « soit l'endroit de la chambre où je me trouve. « Le matin, lorsque je fais le lit, sa figure se « tourne vers moi, et si je vais à la fenêtre, elle « me regarde encore et me suit des yeux en « chemin.

« — En sorte, Joannetti, lui dis-je, que, « si la chambre était pleine de monde, cette « belle dame lorgnerait de tous côtés et tout le « monde à la fois ?

« — Oh ! oui, monsieur.

« — Elle sourirait aux allants et aux venants « tout comme à moi ? »

Joannetti ne répondit rien. — Je m'étendis dans mon fauteuil, et, baissant la tête, je me livrai aux méditations les plus sérieuses. — Quel trait de lumière ! Pauvre amant ! tandis que tu te morfonds loin de ta maîtresse, auprès de laquelle tu es peut-être déjà remplacé ; tandis que tu fixes avidement tes yeux sur son portrait et que tu t'imagines (au moins en peinture) être le seul regardé, la perfide effigie, aussi infidèle que l'original, porte ses regards sur tout ce qui l'entoure et sourit à tout le monde.

Voilà une ressemblance morale entre certains portraits et leur modèle, qu'aucun philosophe, aucun peintre, aucun observateur n'avait encore aperçue.

Je marche de découvertes en découvertes.

CHAPITRE XVI.

Joannetti était toujours dans la même attitude en attendant l'explication qu'il m'avait de-

mandée. Je sortis la tête des plis de mon *habit de voyage,* où je l'avais enfoncée pour méditer à mon aise et pour me remettre des tristes réflexions que je venais de faire. — « Ne vois-tu pas, Joan-« netti, lui dis-je après un moment de silence, et « tournant mon fauteuil de son côté, ne vois-tu « pas qu'un tableau étant une surface plane, « les rayons de lumière qui partent de chaque « point de cette surface...? » Joannetti, à cette explication, ouvrit tellement les yeux, qu'il en laissait voir la prunelle tout entière; il avait en outre la bouche entr'ouverte : ces deux mouvements dans la figure humaine annoncent, selon le fameux Le Brun, le dernier période de l'étonnement. C'était ma bête, sans doute, qui avait entrepris une semblable dissertation; mon âme savait de reste que Joannetti ignore complétement ce que c'est qu'une surface plane, et encore plus ce que sont des rayons de lumière. La prodigieuse dilatation de ses paupières m'ayant fait rentrer en moi-même, je me remis la tête dans le collet de mon habit de voyage et je l'y enfonçai tellement, que je parvins à la cacher presque tout entière.

Je résolus de dîner en cet endroit. La matinée était fort avancée : un pas de plus dans ma chambre aurait porté mon dîner à la nuit.

Je me glissai jusqu'au bord de mon fauteuil, et, mettant les deux pieds sur la cheminée, j'attendis patiemment le repas. — C'est une attitude délicieuse que celle-là : il serait, je crois, bien difficile d'en trouver une autre qui réunît autant d'avantages, et qui fût aussi commode pour les séjours inévitables dans un long voyage.

Rosine, ma chienne fidèle, ne manque jamais de venir alors tirailler les basques de mon habit de voyage, pour que je la prenne sur moi; elle y trouve un lit tout arrangé et fort commode, au sommet de l'angle que forment les deux parties de mon corps : un V consonne[1] représente à merveille ma situation. Rosine s'élance sur moi, si je ne la prends pas assez tôt à son gré. Je la trouve souvent là sans savoir comment elle y est venue. Mes mains s'arrangent d'elles-mêmes de la manière la plus favorable à son bien-être, soit qu'il y ait une sympathie entre cette aimable bête et la mienne, soit que le hasard seul en décide. — Mais je ne crois point au hasard, à ce triste système, — à ce mot qui ne signifie rien. — Je croirais plutôt au magnétisme[2]; — je croirais plutôt

[1] Ancien nom du V, qui avait autrefois la même forme que l'*u*, appelé V voyelle.

[2] Il s'agit ici du magnétisme de Mesmer.

au martinisme[1]. — Non, je n'y croirai jamais. Il y a une telle réalité dans les rapports qui existent entre ces deux animaux, que, lorsque je mets les deux pieds sur la cheminée, par pure distraction ; lorsque l'heure du dîner est encore éloignée, et que je ne pense nullement à prendre l'*étape,* toutefois Rosine, présente à ce mouvement, trahit le plaisir qu'elle éprouve en remuant légèrement la queue ; la discrétion la retient à sa place, et *l'autre,* qui s'en aperçoit, lui en sait gré. Quoique incapables de raisonner sur la cause qui le produit, il s'établit ainsi entre elles un dialogue muet, un rapport de sensation très-agréable, et qui ne saurait absolument être attribué au hasard.

CHAPITRE XVII.

Qu'on ne me reproche pas d'être prolixe dans les détails, c'est la manière des voyageurs. Lorsqu'on part pour monter sur le mont

[1] Théorie mystique, ainsi nommée de son fondateur, Martinez Pasqualis, juif portugais, mort en 1778.

Blanc, lorsqu'on va visiter la large ouverture du tombeau d'Empédocle, on ne manque jamais de décrire exactement les moindres circonstances : le nombre des personnes, celui des mulets, la qualité des provisions, l'excellent appétit des voyageurs, tout enfin, jusqu'aux faux pas des montures, est soigneusement enregistré dans le journal, pour l'instruction de l'univers sédentaire. Sur ce principe, j'ai résolu de parler de ma chère Rosine, aimable animal que j'aime d'une véritable affection, et de lui consacrer un chapitre tout entier.

Depuis six ans que nous vivons ensemble, il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous ; ou, s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté, et que Rosine a toujours fait les premiers pas vers la réconciliation.

Le soir, lorsqu'elle a été grondée, elle se retire tristement et sans murmurer. Le lendemain, à la pointe du jour, elle est auprès de mon lit, dans une attitude respectueuse ; et, au moindre mouvement de son maître, au moindre signe de réveil, elle annonce sa présence par les battements précipités de sa queue sur ma table de nuit.

Et pourquoi refuserais-je mon affection à cet être caressant qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble? Ma mémoire ne suffirait pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi et qui m'ont oublié. J'ai eu quelques amis, plusieurs maîtresses, une foule de liaisons, encore plus de connaissances; — et maintenant je ne suis plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

Que de protestations, que d'offres de services! Je pouvais compter sur leur fortune, sur une amitié éternelle et sans réserve!

Ma chère Rosine, qui ne m'a point offert de services, me rend le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité : elle m'aimait jadis, et m'aime encore aujourd'hui. Aussi, je ne crains point de le dire, je l'aime avec une portion du même sentiment que j'accorde à mes amis.

Qu'on en dise ce qu'on voudra.

CHAPITRE XVIII.

Nous avons laissé Joannetti dans l'attitude de l'étonnement, immobile devant moi, attendant la fin de la sublime explication que j'avais commencée.

Lorsqu'il me vit enfoncer tout à coup la tête dans ma robe de chambre, et finir ainsi mon explication, il ne douta pas un instant que je ne fusse resté court faute de bonnes raisons, et de m'avoir, par conséquent, terrassé par la difficulté qu'il m'avait proposée.

Malgré la supériorité qu'il en acquérait sur moi, il ne sentit pas le moindre mouvement d'orgueil, et ne chercha point à profiter de son avantage. — Après un petit moment de silence, il prit le portrait, le remit à sa place, et se retira légèrement sur la pointe du pied. — Il sentait bien que sa présence était une espèce d'humiliation pour moi, et sa délicatesse lui suggéra de se retirer sans m'en laisser apercevoir. — Sa conduite, dans cette occasion, m'intéressa vivement et le plaça toujours plus avant dans mon cœur. Il aura sans doute une place dans celui du lecteur; et s'il en est quelqu'un as-

sez insensible pour la lui refuser après avoir lu le chapitre suivant, le ciel lui a sans doute donné un cœur de marbre.

CHAPITRE XIX.

« Morbleu! lui dis-je un jour, c'est pour la « troisième fois que je vous ordonne de m'ache- « ter une brosse! Quelle tête! quel animal! »

Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. « *Il est si exact!* » disais-je. Je n'y concevais rien.

« Allez chercher un linge pour nettoyer mes « souliers, » lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher mes bas : j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — « Quoi! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent? » Ce mot d'*argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer.

Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique.

« Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, « avez-vous de l'argent ? »

Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — « Non, mon-« sieur ; il y a huit jours que je n'ai pas un « sou ; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait « pour vos petites emplettes.

« — Et la brosse ? C'est sans doute pour cela ? »

Il sourit encore. — Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, un *animal,* comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 livres 10 sous 4 deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. » — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse ! Philosophes, chrétiens, avez-vous lu ?

« Tiens, Joannetti, lui dis-je, tiens, cours ache-« ter la brosse.

« — Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi « avec un soulier blanc et l'autre noir ?

« — Va, te dis-je, acheter la brosse ; laisse, « laisse cette poussière sur mon soulier. »

Il sortit ; je pris le linge et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

CHAPITRE XX.

Les murs de ma chambre sont garnis d'estampes et de tableaux qui l'embellissent singulièrement. Je voudrais de tout mon cœur les faire examiner au lecteur les uns après les autres, pour l'amuser et le distraire le long du chemin que nous devons encore parcourir pour arriver à mon bureau ; mais il est aussi impossible d'expliquer clairement un tableau que de faire un portrait ressemblant d'après une description.

Quelle émotion n'éprouverait-il pas, par exemple, en contemplant la première estampe qui se présente aux regards ! — Il y verrait la malheureuse Charlotte, essuyant lentement et d'une main tremblante les pistolets d'Albert[1]. — De noirs pressentiments et toutes les angoisses de l'amour sans espoir et sans consolation sont em-

[1] Sujet emprunté au roman de *Werther*, par Gœthe.

preints sur sa physionomie ; tandis que le froid Albert, entouré de sacs de procès et de vieux papiers de toute espèce, se tourne froidement pour souhaiter un bon voyage à son ami. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de briser la glace qui couvre cette estampe, pour arracher cet Albert de sa table, pour le mettre en pièces, le fouler aux pieds ! Mais il restera toujours trop d'Alberts en ce monde. Quel est l'homme sensible qui n'a pas le sien, avec lequel il est obligé de vivre, et contre lequel les épanchements de l'âme, les douces émotions du cœur et les élans de l'imagination vont se briser comme les flots sur les rochers ? Heureux celui qui trouve un ami dont le cœur et l'esprit lui conviennent ; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentiments et de connaissances ; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt ; — qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour !

Heureux celui qui possède un ami !

CHAPITRE XXI.

J'en avais un : la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. — Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile, et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. — La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre : elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis : — je l'aurais moins regretté. — Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver ! le voir expirer dans mes bras au moment

où il paraissait regorger de santé, au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité! — Ah! je ne m'en consolerai jamais!

Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché sous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. — La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature.

L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs...

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. — Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

CHAPITRE XXII.

Depuis longtemps le chapitre que je viens d'écrire se présentait à ma plume, et je l'avais toujours rejeté. Je m'étais promis de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon âme; mais ce projet m'a échappé comme tant d'autres. J'espère que le lecteur sensible me pardonnera de lui avoir demandé quelques larmes; et si quelqu'un trouve qu'*à la vérité*[1] j'aurais pu retrancher ce triste chapitre, il peut le déchirer dans son exemplaire, ou même jeter le livre au feu.

Il me suffit que tu le trouves selon ton cœur, ma chère Jenny, toi, la meilleure et la plus aimée des femmes : — toi, la meilleure et la plus aimée des sœurs; c'est à toi que je dédie mon ouvrage; s'il a ton approbation, il aura celle de tous les cœurs sensibles et délicats; et si tu pardonnes aux folies qui m'échappent quelquefois malgré moi, je brave tous les censeurs de l'univers.

[1] Voyez le roman de *Werther*, lettre XXVIII, 12 août. (*N. de l'A.*)

CHAPITRE XXIII.

Je ne dirai qu'un mot de l'estampe suivante.

C'est la famille du malheureux Ugolin expirant de faim : autour de lui, un de ses fils est étendu sans mouvement à ses pieds ; les autres lui tendent leurs bras affaiblis et lui demandent du pain, tandis que le malheureux père, appuyé contre une colonne de la prison, l'œil fixe et hagard, le visage immobile, — dans l'horrible tranquillité que donne le dernier période du désespoir, — meurt à la fois de sa propre mort et de celle de tous ses enfants, et souffre tout ce que la nature humaine peut souffrir.

Brave chevalier d'Assas, te voilà expirant sous cent baïonnettes, par un effort de courage, par un héroïsme qu'on ne connaît plus de nos jours!

Et toi qui pleures sous ces palmiers, malheureuse négresse! toi qu'un barbare, qui sans doute n'était pas Anglais, a trahie et délaissée ; — que dis-je? toi qu'il a eu la cruauté de vendre comme une vile esclave malgré ton amour et tes services, malgré le fruit de sa tendresse que tu portes dans ton sein, — je ne passerai point devant ton image sans te rendre l'hom-

mage qui est dû à ta sensibilité et à tes malheurs !

Arrêtons-nous un instant devant cet autre tableau : c'est une jeune bergère qui garde toute seule son troupeau sur le sommet des Alpes : elle est assise sur un vieux tronc de sapin renversé et blanchi par les hivers ; ses pieds sont recouverts par les larges feuilles d'une touffe de *cacalia,* dont la fleur lilas s'élève au-dessus de sa tête. La lavande, le thym, l'anémone, la centaurée, des fleurs de toute espèce, qu'on cultive avec peine dans nos serres et nos jardins, et qui naissent sur les Alpes dans toute leur beauté primitive, forment le tapis brillant sur lequel errent ces brebis. — Aimable bergère, dis-moi où se trouve l'heureux coin de la terre que tu habites ? de quelle bergerie éloignée es-tu partie ce matin au lever de l'aurore? — Ne pourrais-je y aller vivre avec toi? — Mais, hélas! la douce tranquillité dont tu jouis ne tardera pas à s'évanouir : le démon de la guerre, non content de désoler les cités, va bientôt porter le trouble et l'épouvante jusque dans ta retraite solitaire. Déjà les soldats s'avancent ; je les vois gravir de montagnes en montagnes, et s'approcher des nues. — Le bruit du canon se fait entendre dans le séjour élevé du tonnerre. — Fuis, ber-

gère, presse ton troupeau, cache-toi dans les antres les plus reculés et les plus sauvages : il n'est plus de repos sur cette triste terre.

CHAPITRE XXIV.

Je ne sais comment cela m'arrive : depuis quelque temps mes chapitres finissent toujours sur un ton sinistre. En vain je fixe en les commençant mes regards sur quelque objet agréable, — en vain je m'embarque par le calme, j'essuie bientôt une bourrasque qui me fait dériver. — Pour mettre fin à cette agitation, qui ne me laisse pas le maître de mes idées, et pour apaiser les battements de mon cœur, que taut d'images attendrissantes ont trop agité, je ne vois d'autre remède qu'une dissertation. — Oui, je veux mettre ce morceau de glace sur mon cœur.

Et cette dissertation sera sur la peinture; car, de disserter sur tout autre objet, il n'y a point moyen. Je ne puis descendre tout à fait du point où j'étais monté tout à l'heure : d'ailleurs, c'est le *dada* de mon oncle Tobie [1].

[1] Personnage de *Tristram Shandy*, roman de Sterne.

Je voudrais dire, en passant, quelques mots sur la question de la prééminence entre l'art charmant de la peinture et celui de la musique : oui, je veux mettre quelque chose dans la balance, ne fût-ce qu'un grain de sable, un atome.

On dit en faveur du peintre qu'il laisse quelque chose après lui ; ses tableaux lui survivent et éternisent sa mémoire.

On répond que les compositeurs en musique laissent aussi des opéras et des concerts ; — mais la musique est sujette à la mode, et la peinture ne l'est pas.

Les morceaux de musique qui attendrissaient nos aïeux sont ridicules pour les amateurs de nos jours, et on les place dans les opéras bouffons, pour faire rire les neveux de ceux qu'ils faisaient pleurer autrefois.

Les tableaux de Raphaël enchanteront notre postérité comme ils ont ravi nos ancêtres.

Voilà mon grain de sable.

CHAPITRE XXV.

« Mais que m'importe à moi, » me dit un jour madame de Hautcastel, « que la musique de « Cherubini ou de Cimarosa diffère de celle de « leurs prédécesseurs? Que m'importe que l'an- « cienne musique me fasse rire, pourvu que « la nouvelle m'attendrisse délicieusement? — « Est-il donc nécessaire à mon bonheur que « mes plaisirs ressemblent à ceux de ma tri- « saïeule? Que me parlez-vous de peinture? d'un « art qui n'est goûté que par une classe très- « peu nombreuse de personnes, tandis que la « musique enchante tout ce qui respire? »

Je ne sais pas trop, dans ce moment, ce qu'on pourrait répondre à cette observation, à laquelle je ne m'attendais pas en commençant ce chapitre.

Si je l'avais prévue, peut-être je n'aurais pas entrepris cette dissertation. Et qu'on ne prenne point ceci pour un tour de musicien. — Je ne le suis point, sur mon honneur; — non, je ne suis pas musicien; j'en atteste le ciel et tous ceux qui m'ont entendu jouer du violon.

Mais, en supposant le mérite de l'art égal de

part et d'autre, il ne faudrait pas se presser de conclure du mérite de l'art au mérite de l'artiste. — On voit des enfants toucher du clavecin en grands maîtres ; on n'a jamais vu un bon peintre de douze ans. La peinture, outre le goût et le sentiment, exige une tête pensante, dont les musiciens peuvent se passer. On voit tous les jours des hommes sans tête et sans cœur tirer d'un violon, d'une harpe, des sons ravissants.

On peut élever la bête humaine à toucher du clavecin ; et, lorsqu'elle est élevée par un bon maître, l'âme peut voyager tout à son aise, tandis que les doigts vont machinalement tirer des sons dont elle ne se mêle nullement. — On ne saurait, au contraire, peindre la chose du monde la plus simple sans que l'âme y emploie toutes ses facultés.

Si, cependant, quelqu'un s'avisait de distinguer entre la musique de composition et celle d'exécution, j'avoue qu'il m'embarrasserait un peu. Hélas ! si tous les faiseurs de dissertations étaient de bonne foi, c'est ainsi qu'elles finiraient toutes. — En commençant l'examen d'une question, on prend ordinairement le ton dogmatique, parce qu'on est décidé en secret, comme je l'étais réellement pour la peinture, malgré

mon hypocrite impartialité; mais la discussion réveille l'objection, — et tout finit par le doute.

CHAPITRE XXVI.

Maintenant que je suis plus tranquille, je vais tâcher de parler sans émotion des deux portraits qui suivent le tableau de *la Bergère des Alpes*.

Raphaël! ton portrait ne pouvait être peint que par toi-même. Quel autre eût osé l'entreprendre? — Ta figure ouverte, sensible, spirituelle, annonce ton caractère et ton génie.

Pour complaire à ton ombre, j'ai placé auprès de toi le portrait de ta maîtresse, à qui tous les hommes de tous les siècles demanderont éter nellement compte des ouvrages sublimes dont ta mort prématurée a privé les arts.

Lorsque j'examine le portrait de Raphaël, je me sens pénétré d'un respect presque religieux pour ce grand homme, qui, à la fleur de l'âge, avait surpassé toute l'antiquité, dont les tableaux font l'admiration et le désespoir des artistes modernes. — Mon âme, en l'admirant, éprouve un

mouvement d'indignation contre cette Italienne, qui préféra son amour à son amant, et qui éteignit dans son sein ce flambeau céleste, ce génie divin.

Malheureuse! ne savais-tu donc pas que Raphaël avait annoncé un tableau supérieur à celui de *la Transfiguration?* — Ignorais-tu que tu serrais dans tes bras le favori de la nature, le père de l'enthousiasme, un génie sublime, un dieu?

Tandis que mon âme fait ces observations sa *compagne,* en fixant un œil attentif sur la figure ravissante de cette funeste beauté, se sent toute prête à lui pardonner la mort de Raphaël.

En vain mon âme lui reproche son extravagante faiblesse, elle n'est point écoutée. — Il s'établit entre ces deux dames, dans ces sortes d'occasions, un dialogue singulier, qui finit trop souvent à l'avantage du *mauvais principe,* et dont je réserve un échantillon pour un autre chapitre.

CHAPITRE XXVII.

Les estampes et les tableaux dont je viens de parler pâlissent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau suivant : les ouvrages immortels de Raphaël, du Corrége et de toute l'école d'Italie ne soutiendraient pas le parallèle. Aussi, je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelques curieux le plaisir de voyager avec moi ; et je puis assurer que, depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorants, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes et aux enfants, aux animaux mêmes, j'ai toujours vu les spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement : tant la nature y est admirablement rendue !

Eh ! quel tableau pourrait-on vous présenter, messieurs ; quel spectacle pourrait-on mettre sous vos yeux, mesdames, plus sûr de votre suffrage que la fidèle représentation de vous-mêmes ? Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer ; il est, pour tous ceux qui le regardent,

un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire.

On conviendra sans doute qu'il doit être compté pour une des merveilles de la contrée où je me promène.

Je passerai sous silence le plaisir qu'éprouve le physicien méditant sur les étranges phénomènes de la lumière qui représente tous les objets de la nature sur cette surface polie. Le miroir présente au voyageur sédentaire mille réflexions intéressantes, mille observations qui le rendent un objet utile et précieux.

Vous que l'Amour a tenus ou tient encore sous son empire, apprenez que c'est devant un miroir qu'il aiguise ses traits et médite ses cruautés; c'est là qu'il répète ses manœuvres, qu'il étudie ses mouvements, qu'il se prépare d'avance à la guerre qu'il veut déclarer; c'est là qu'il s'exerce aux doux regards, aux petites mines, aux bouderies savantes, comme un acteur s'exerce en face de lui-même avant de se présenter en public. Toujours impartial et vrai, un miroir renvoie aux yeux du spectateur les roses de la jeunesse et les rides de l'âge, sans calomnier et sans flatter personne. — Seul entre tous les conseillers des grands, il leur dit constamment la vérité.

Cet avantage m'avait fait désirer l'invention d'un miroir moral, où tous les hommes pourraient se voir avec leurs vices et leurs vertus. Je songeais même à proposer un prix à quelque académie pour cette découverte, lorsque de mûres réflexions m'en ont prouvé l'inutilité.

Hélas ! il est si rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir ! En vain les glaces se multiplient autour de nous, et réfléchissent avec une exactitude géométrique la lumière et la vérité : au moment où les rayons vont pénétrer dans notre œil et nous peindre tels que nous sommes, l'amour-propre glisse son prisme trompeur entre nous et notre image, et nous présente une divinité.

Et de tous les prismes qui ont existé, depuis le premier qui sortit des mains de l'immortel Newton, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.

Or, puisque les miroirs communs annoncent en vain la vérité, et que chacun est content de sa figure ; puisqu'ils ne peuvent faire connaître aux hommes leurs imperfections physiques, à quoi servirait mon miroir moral ? Peu de monde y

jetterait les yeux, et personne ne s'y reconnaîtrait, excepté les philosophes. — J'en doute même un peu.

En prenant le miroir pour ce qu'il est, j'espère que personne ne me blâmera de l'avoir placé au-dessus de tous les tableaux de l'école d'Italie. Les dames, dont le goût ne saurait être faux, et dont la décision doit tout régler, jettent ordinairement leur premier coup d'œil sur ce tableau lorsqu'elles entrent dans un appartement.

J'ai vu mille fois des dames, et même des damoiseaux, oublier au bal leurs amants ou leurs maîtresses, la danse et tous les plaisirs de la fête, pour contempler avec une complaisance marquée ce tableau enchanteur, — et l'honorer même de temps à autre d'un coup d'œil, au milieu de la contredanse la plus animée.

Qui pourrait donc lui disputer le rang que je lui accorde parmi les chefs-d'œuvre de l'art d'Apelles ?

CHAPITRE XXVIII.

J'étais enfin arrivé tout près de mon bureau; déjà même, en allongeant le bras, j'aurais pu en toucher l'angle le plus voisin de moi, lorsque je me vis au moment de voir détruire le fruit de tous mes travaux et de perdre la vie. — Je devrais passer sous silence l'accident qui m'arriva, pour ne pas décourager les voyageurs; mais il est si difficile de verser dans la chaise de poste dont je me sers, qu'on sera forcé de convenir qu'il faut être malheureux au dernier point, — aussi malheureux que je le suis, pour courir un semblable danger. Je me trouvais étendu par terre, complétement versé et renversé; et cela si vite, si inopinément, que j'aurais été tenté de révoquer en doute mon malheur, si un tintement dans la tête et une violente douleur à l'épaule gauche ne m'en avaient trop évidemment prouvé l'authenticité.

Ce fut encore un mauvais tour de *ma moitié*. — Effrayée par la voix d'un pauvre qui demanda tout à coup l'aumône à ma porte, et par les aboiements de Rosine, elle fit tourner brus-

quement mon fauteuil avant que mon âme eût le temps de l'avertir qu'il manquait une brique derrière; l'impulsion fut si violente, que ma chaise de poste se trouva absolument hors de son centre de gravité et se renversa sur moi.

Voici, je l'avoue, une des occasions où j'ai eu le plus à me plaindre de mon âme; car, au lieu d'être fâchée de l'absence qu'elle venait de faire, et de tancer sa compagne sur sa précipitation, elle s'oublia au point de partager le ressentiment le plus *animal*, et de maltraiter de paroles ce pauvre innocent.

« Fainéant, allez travailler ! » lui dit-elle (apos-
« trophe exécrable, inventée par l'avare et cruelle
« richesse !).

— Monsieur, dit-il alors pour m'attendrir,
« je suis de Chambéry...

« — Tant pis pour vous.

« — Je suis Jacques; c'est moi que vous avez
« vu à la campagne; c'est moi qui menais les mou-
« tons aux champs...

« — Que venez-vous faire ici? »

Mon âme commençait à se repentir de la brutalité de mes premières paroles. — Je crois même qu'elle s'en était repentie un instant avant de les laisser échapper. C'est ainsi que, lorsqu'on rencontre inopinément dans sa course un fossé ou un

bourbier, on le voit, mais on n'a plus le temps de l'éviter.

Rosine acheva de me ramener au bon sens et au repentir : elle avait reconnu Jacques, qui avait souvent partagé son pain avec elle, et lui témoignait, par ses caresses, son souvenir et sa reconnaissance.

Pendant ce temps, Joannetti, ayant rassemblé les restes de mon dîner, qui étaient destinés pour le sien, les donna sans hésiter à Jacques.

Pauvre Joannetti !

C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien.

CHAPITRE XXIX.

Avant d'aller plus loin, je veux détruire un doute qui pourrait s'être introduit dans l'esprit de mes lecteurs.

Je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'on me soupçonnât d'avoir entrepris ce voyage uniquement pour ne savoir que faire, et forcé,

en quelque manière, par les circonstances : j'avoue ici, et jure par tout ce qui m'est cher, que j'avais le dessein de l'entreprendre longtemps avant l'événement[1] qui m'a fait perdre ma liberté pendant quarante-deux jours. Cette retraite forcée ne fut qu'une occasion de me mettre en route plus tôt.

Je sais que la protestation gratuite que je fais ici paraîtra suspecte à certaines personnes; — mais je sais aussi que les gens soupçonneux ne liront pas ce livre : — ils ont assez d'occupation chez eux et chez leurs amis; ils ont bien d'autres affaires : — et les bonnes gens me croiront.

Je conviens, cependant, que j'aurais préféré m'occuper de ce voyage dans un autre temps, et que j'aurais choisi, pour l'exécuter, le carême plutôt que le carnaval : toutefois, des réflexions philosophiques, qui me sont venues du ciel, m'ont beaucoup aidé à supporter la privation des plaisirs que Turin présente en foule dans ces moments de bruit et d'agitation. — Il est très-sûr, me disais-je, que les murs de ma chambre ne sont pas aussi magnifiquement décorés que ceux d'une salle de bal : le silence de ma *cabine* ne

[1] Ce fut un duel qu'eut l'auteur, alors en garnison à Alexandrie.

vaut pas l'agréable bruit de la musique et de la danse; mais, parmi les brillants personnages qu'on rencontre dans ces fêtes, il en est certainement de plus ennuyés que moi.

Et pourquoi m'attacherais-je à considérer ceux qui sont dans une situation plus agréable, tandis que le monde fourmille de gens plus malheureux que je ne le suis dans la mienne? — Au lieu de me transporter par l'imagination dans ce superbe *casin*[1], où tant de beautés sont éclipsées par la jeune Eugénie, pour me trouver heureux je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui y conduisent. — Un tas d'infortunés, couchés à demi nus sous les portiques de ces appartements somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. — Quel spectacle! Je voudrais que cette page de mon livre fût connue de tout l'univers; je voudrais qu'on sût que, dans cette ville, où tout respire l'opulence, pendant les nuits les plus froides de l'hiver, une foule de malheureux dorment à découvert, la tête appuyée sur une borne ou sur le seuil d'un palais.

Ici, c'est un groupe d'enfants serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid.

[1] Lieu de réunion, en italien *casino.*

— Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. — Les passants vont et viennent, sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. — Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons ravissants de la musique, se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux et forment une horrible dissonnance.

CHAPITRE XXX.

Celui qui se presserait de juger une ville d'après le chapitre précédent se tromperait fort. J'ai parlé des pauvres qu'on y trouve, de leurs cris pitoyables, et de l'indifférence de certaines personnes à leur égard; mais je n'ai rien dit de la foule d'hommes charitables qui dorment pendant que les autres s'amusent, qui se lèvent à la pointe du jour, et vont secourir l'infortune sans témoin et sans ostentation. — Non, je ne passerai pas cela sous silence : — je veux l'écrire sur le revers de la page *que tout l'univers doit lire.*

Après avoir ainsi partagé leur fortune avec

leurs frères, après avoir versé le baume dans ces cœurs froissés par la douleur, ils vont dans les églises, tandis que le vice fatigué dort sur l'édredon, offrir à Dieu leurs prières et le remercier de ses bienfaits : la lumière de la lampe solitaire combat encore dans le temple celle du jour naissant, et déjà ils sont prosternés au pied des autels ; — et l'Éternel, irrité de la dureté et de l'avarice des hommes, retient sa foudre prête à frapper !

CHAPITRE XXXI.

J'ai voulu dire quelque chose de ces malheureux dans mon voyage, parce que l'idée de leur misère est souvent venue me distraire en chemin. Quelquefois, frappé de la différence de leur situation et de la mienne, j'arrêtais tout à coup ma berline, et ma chambre me paraissait prodigieusement embellie. Quel luxe inutile! Six chaises! deux tables! un bureau! un miroir! Quelle ostentation! Mon lit surtout, mon lit couleur de rose et blanc, et mes deux matelas, me semblaient défier la magnificence et la

mollesse des monarques de l'Asie. — Ces réflexions me rendaient indifférents les plaisirs qu'on m'avait défendus : et, de réflexions en réflexions, mon accès de philosophie devenait tel, que j'aurais vu un bal dans la chambre voisine, que j'aurais entendu le son des violons et des clarinettes, sans remuer de ma place ; — j'aurais entendu de mes deux oreilles la voix mélodieuse de Marchesini[1], cette voix qui m'a souvent mis hors de moi-même, — oui, je l'aurais entendue sans m'ébranler : — bien plus, j'aurais regardé sans la moindre émotion la plus belle femme de Turin, Eugénie elle-même, parée de la tête aux pieds par les mains de mademoiselle Rapous[2]. — Cela n'est cependant pas bien sûr.

[1] Ce chanteur, dont le talent se produisit avec éclat sur les grandes scènes de l'Europe, était un castrat, qui, en réalité, se nommait Louis Marchesi. Né en 1755, il quitta le théâtre en 1806, avec une belle fortune dont il sut faire le meilleur usage, et mourut à la fin de 1829, à Milan.

[2] Fameuse marchande de modes à l'époque du *Voyage autour de ma chambre*. (*Note de l'Auteur*.)

CHAPITRE XXXII.

Mais, permettez-moi de vous le demander, messieurs, vous amusez-vous autant qu'autrefois au bal et à la comédie? — Pour moi, je vous l'avoue, depuis quelque temps toutes les assemblées nombreuses m'inspirent une certaine terreur. — J'y suis assailli par un songe sinistre. — En vain je fais mes efforts pour le chasser, il revient toujours, comme celui d'*Athalie*. — C'est peut-être parce que l'âme, inondée aujourd'hui d'idées noires et de tableaux déchirants, trouve partout des sujets de tristesse, comme un estomac vicié convertit en poisons les aliments les plus sains. — Quoi qu'il en soit, voici mon songe : — Lorsque dans une de ces fêtes, au milieu de cette foule d'hommes aimables et caressants qui dansent, qui chantent, — qui pleurent aux tragédies, qui n'expriment que la joie, la franchise et la cordialité, je me dis : — Si, dans cette assemblée polie, il entrait tout à coup un ours blanc, un philosophe, un tigre, ou quelque autre animal de cette espèce, et que, montant à l'orchestre, il s'écriât d'une voix forcenée :

« — Malheureux humains! écoutez la vérité « qui vous parle par ma bouche : vous êtes « opprimés, tyrannisés; vous êtes malheureux; « vous vous ennuyez. — Sortez de cette léthar- « gie!

« Vous, musiciens, commencez par briser ces « instruments sur vos têtes; que chacun s'arme « d'un poignard : ne pensez plus désormais aux « délassements et aux fêtes; montez aux lo- « ges, égorgez tout le monde; que les femmes « trempent aussi leurs mains timides dans le « sang!

« Sortez, vous êtes *libres;* arrachez votre roi de « son trône, et votre Dieu de son sanctuaire! »

Eh bien, ce que le tigre a dit, combien de ces hommes *charmants* l'exécuteront? — Combien peut-être y pensaient avant qu'il entrât? Qui le sait? — Est-ce qu'on ne dansait pas à Paris il y a cinq ans[1]?

« Joannetti, fermez les portes et les fenêtres. « — Je ne veux plus voir la lumière; qu'aucun « homme n'entre dans ma chambre; mettez mon « sabre à la portée de ma main, sortez vous- « même, et ne reparaissez plus devant moi! »

[1] On voit que ce chapitre fut écrit en 1794; il est aisé de s'apercevoir en lisant cet ouvrage qu'il fut laissé et repris. *(Note de l'Auteur.)*

CHAPITRE XXXIII.

« Non, non, reste, Joannetti ; reste, pauvre « garçon; et toi aussi, ma Rosine, toi qui devines « mes peines et qui les adoucis par tes caresses; « viens, ma Rosine, viens. — V consonne et « séjour. »

CHAPITRE XXXIV.

La chute de ma chaise de poste a rendu le service au lecteur de raccourcir mon voyage d'une bonne douzaine de chapitres, parce qu'en me relevant je me trouvai vis-à-vis et tout près de mon bureau, et que je ne fus plus à temps de faire des réflexions sur le nombre d'estampes et de tableaux que j'avais encore à parcourir, et qui auraient pu allonger mes excursions sur la peinture.

En laissant donc sur la droite les portraits de Raphaël et de sa maîtresse, le chevalier d'Assas

et *la Bergère des Alpes,* et longeant sur la gauche du côté de la fenêtre, on découvre mon bureau : c'est le premier objet et le plus apparent qui se présente aux regards du voyageur, en suivant la route que je viens d'indiquer.

Il est surmonté de quelques tablettes servant de bibliothèque ; — le tout est couronné par un buste qui termine la pyramide, et c'est l'objet qui contribue le plus à l'embellissement du pays.

En tirant le premier tiroir à droite, on trouve une écritoire, du papier de toute espèce, des plumes toutes taillées, de la cire à cacheter. — Tout cela donnerait l'envie d'écrire à l'être le plus indolent. — Je suis sûr, ma chère Jenny, que si tu venais à ouvrir ce tiroir par hasard, tu répondrais à la lettre que je t'écrivis l'an passé. — Dans le tiroir correspondant gisent, confusément entassés, les matériaux de l'histoire attendrissante de *la Prisonnière de Pignerol,* que vous lirez bientôt, mes chers amis[1].

Entre ces deux tiroirs est un enfoncement où je jette les lettres à mesure que je les reçois : on trouve là toutes celles que j'ai reçues depuis

[1] L'auteur n'a pas tenu parole; et si quelque chose a paru sous ce titre, l'auteur du *Voyage autour de ma chambre* déclare qu'il n'y entre pour rien. (*Note de l'Auteur.*)

dix ans; les plus anciennes sont rangées, selon leurs dates, en plusieurs paquets : les nouvelles sont pêle-mêle; il m'en reste plusieurs qui datent de ma première jeunesse.

Quel plaisir de revoir dans ces lettres les situations intéressantes de nos jeunes années, d'être transportés de nouveau dans ces temps heureux que nous ne reverrons plus !

Ah ! mon cœur est plein ! comme il jouit tristement lorsque mes yeux parcourent les lignes tracées par un être qui n'existe plus ! Voilà ses caractères, c'est son cœur qui conduisait sa main, c'est à moi qu'il écrivait cette lettre, et cette lettre est tout ce qui me reste de lui !

Lorsque je porte la main dans ce réduit, il est rare que je m'en tire de toute la journée. C'est ainsi que le voyageur traverse rapidement quelques provinces d'Italie, en faisant à la hâte quelques observations superficielles, pour se fixer à Rome pendant des mois entiers. — C'est la veine la plus riche de la mine que j'exploite. Quel changement dans mes idées et dans mes sentiments ! quelle différence dans mes amis ! Lorsque je les examine alors et aujourd'hui, je les vois mortellement agités pour des projets qui ne les touchent plus maintenant. Nous regardions comme un grand malheur un événement; mais la fin

de la lettre manque, et l'événement est complétement oublié : je ne puis savoir de quoi il était question. — Mille préjugés nous assiégeaient ; le monde et les hommes nous étaient totalement inconnus; mais aussi quelle chaleur dans notre commerce ! quelle liaison intime ! quelle confiance sans bornes !

Nous étions heureux par nos erreurs. — Et maintenant.... — Ah ! ce n'est plus cela ; il nous a fallu lire, comme les autres, dans le cœur humain ; et la vérité, tombant au milieu de nous comme une bombe, a détruit pour toujours le palais enchanté de l'illusion.

CHAPITRE XXXV.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine : c'est une fleur du carnaval de l'année dernière. J'allai moi-même la cueillir dans les serres du Valentin[1], et le soir, une heure avant le

[1] Château royal, situé hors de Turin, en amont du pont suspendu, sur la rive gauche du Pô, et qui a été converti en une fabrique de tabac.

bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à madame de Hautcastel. Elle la prit, — la posa sur sa toilette, sans la regarder et sans me regarder moi-même. — Mais comment aurait-elle fait attention à moi ? elle était occupée à se regarder elle-même. Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure : elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce amoncelés devant elle, que je n'obtins pas même un regard, un signe. — Je me résignai : je tenais humblement des épingles toutes prêtes, arrangées dans ma main ; mais son carreau[1] se trouvant plus à sa portée, elle les prenait à son carreau, — et si j'avançais la main, elle les prenait de ma main — indifféremment ; — et pour les prendre elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue.

Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure ; et sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. En-

[1] Petit nécessaire, dont le couvercle était surmonté d'une pelote à épingles.

fin, l'avouerai-je ? nous faisions, ma rose et moi, une fort triste figure.

Je finis par perdre patience, et, ne pouvant plus résister au dépit qui me dévorait, je posai le miroir que je tenais à ma main, et je sortis d'un air de colère, et sans prendre congé.

« Vous en allez-vous? » me dit-elle en se tournant de ce côté pour voir sa taille de profil.

Je ne répondis rien; mais j'écoutai quelque temps à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie.

« Ne voyez-vous pas, disait-elle à sa femme
« de chambre, après un instant de silence, ne
« voyez-vous pas que ce *caraco* est beaucoup trop
« large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il
« y faut faire une *baste*[1] avec des épingles? »

Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

Remarquez bien, mesdames, que je ne fais aucune réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je ne dis point que madame de Hautcastel ait

[1] Terme national, employé en badinant pour *rempli*. (*Note de l'Auteur.*)

bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Je me garde encore avec plus de soin d'en tirer des conséquences générales sur la réalité, la force et la durée de l'affection des dames pour leurs amis. — Je me contente de jeter ce chapitre (puisque c'en est un), de le jeter, dis-je, dans le monde, avec le reste du voyage, sans l'adresser à personne, et sans le recommander à personne.

Je n'ajouterai qu'un conseil pour vous, messieurs : c'est de vous mettre bien dans l'esprit qu'un jour de bal votre maîtresse n'est plus à vous.

Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant.

Tout le monde sait de reste ce que gagne un mari à vouloir se faire aimer par force : prenez donc votre mal en patience et en riant.

Et ne vous faites pas illusion, monsieur : si l'on vous voit avec plaisir au bal, ce n'est point en votre qualité d'amant, car vous êtes un mari ; c'est parce que vous faites partie du bal, et que vous êtes, par conséquent, une fraction de sa nouvelle conquête ; vous êtes une *décimale* d'amant : ou bien, peut-être, c'est parce que

vous dansez bien, et que vous la ferez briller; enfin, ce qu'il peut y avoir de plus flatteur pour vous dans le bon accueil qu'elle vous fait, c'est qu'elle espère qu'en déclarant pour son amant un homme de mérite comme vous, elle excitera la jalousie de ses compagnes; sans cette considération, elle ne vous regarderait seulement pas.

Voilà donc qui est entendu; il faudra vous résigner et attendre que votre rôle de mari soit passé. — J'en connais plus d'un qui voudrait en être quitte à si bon marché.

CHAPITRE XXXVI.

J'ai promis un dialogue entre mon âme et *l'autre;* mais il est certains chapitres qui m'échappent, ou plutôt il en est d'autres qui coulent de ma plume comme malgré moi, et qui déroutent mes projets : de ce nombre est celui de ma bibliothèque, que je ferai le plus court possible. Les quarante-deux jours vont finir, et un espace de temps égal ne suffirait pas pour achever la description du riche pays où je voyage si agréablement.

Ma bibliothèque donc est composée de romans, puisqu'il faut vous le dire, — oui, de romans, et de quelques poëtes choisis.

Comme si je n'avais pas assez de mes maux, je partage encore volontairement ceux de mille personnages imaginaires, et je les sens aussi vivement que les miens : que de larmes n'ai-je pas versées pour cette malheureuse Clarisse[1] et pour l'amant de Charlotte[2]!

Mais si je cherche ainsi de feintes afflictions, je trouve, en revanche, dans ce monde imaginaire, la vertu, la bonté, le désintéressement, que je n'ai pas encore trouvés réunis dans le monde réel où j'existe. — J'y trouve une femme comme je la désire, sans humeur, sans légèreté, sans détour. Je ne dis rien de la beauté ; on peut s'en fier à mon imagination : je la fais si belle, qu'il n'y a rien à redire. Ensuite, fermant le livre qui ne répond plus à mes idées, je la prends par la main, et nous parcourons ensemble un pays mille fois plus délicieux que celui d'Éden. Quel peintre pourrait représenter le paysage enchanté où j'ai placé la divinité de mon cœur ? et quel poëte pourra jamais décrire les

[1] *Clarisse Harlowe*, roman de Richardson.

[2] *Werther*, roman de Gœthe.

sensations vives et variées que j'éprouve dans ces régions enchantées!

Combien de fois n'ai-je pas maudit ce *Cleveland*[1], qui s'embarque à tout instant dans de nouveaux malheurs qu'il pourrait éviter! — Je ne puis souffrir ce livre et cet enchaînement de calamités; mais, si je l'ouvre par distraction, il faut que je le dévore jusqu'à la fin.

Comment laisser ce pauvre homme chez les Abaquis? que deviendrait-il avec ces sauvages? J'ose encore moins l'abandonner dans l'excursion qu'il fait pour sortir de sa captivité.

Enfin, j'entre tellement dans ses peines, je m'intéresse si fort à lui et à sa famille infortunée, que l'apparition inattendue des féroces Ruintons me fait dresser les cheveux : une sueur froide me couvre lorsque je lis ce passage, et ma frayeur est aussi vive, aussi réelle que si je devais être rôti et moi-même mangé par cette canaille.

Lorsque j'ai assez pleuré et fait l'amour, je cherche quelque poëte, et je pars de nouveau pour un autre monde.

[1] Roman de l'abbé Prévost.

CHAPITRE XXXVII.

Depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à l'assemblée des Notables, depuis le fin fond des enfers jusqu'à la dernière étoile fixe au delà de la voie lactée, jusqu'aux confins de l'univers, jusqu'aux portes du chaos, voilà le vaste champ où je me promène en long et en large, et tout à loisir ; car le temps ne me manque pas plus que l'espace. C'est là que je transporte mon existence, à la suite d'Homère, de Milton, de Virgile, d'Ossian, etc.

Tous les événements qui ont eu lieu entre ces deux époques, tous les pays, tous les mondes et tous les êtres qui ont existé entre ces deux termes, tout cela est à moi, tout cela m'appartient aussi bien, aussi légitimement que les vaisseaux qui entraient dans le Pirée appartenaient à un certain Athénien[1].

J'aime surtout les poëtes qui me transportent dans la plus haute antiquité : la mort de l'ambitieux Agamemnon, les fureurs d'Oreste et toute

[1] Il se nommait Thrasylle, et, guéri plus tard de sa folie, il regretta, dit-on, les douces émotions qu'elle lui avait procurées. (*Voy.* Élien, *Hist.*, liv. IV, § 25.)

l'histoire tragique de la famille des Atrées, persécutée par le ciel, m'inspirent une terreur que les événements modernes ne sauraient faire naître en moi.

Voilà l'urne fatale qui contient les cendres d'Oreste. Qui ne frémirait à cet aspect? Électre, malheureuse sœur! apaise-toi : c'est Oreste lui-même qui apporte l'urne, et ces cendres sont celles de ses ennemis.

On ne retrouve plus maintenant de rivages semblables à ceux du Xanthe ou du Scamandre ; — on ne voit plus de plaines comme celles de l'Hespérie ou de l'Arcadie. Où sont aujourd'hui les îles de Lemnos ou de Crète? Où est le fameux labyrinthe? Où est le rocher qu'Ariane délaissée arrosait de ses larmes? — On ne voit plus de Thésées, encore moins d'Hercules; les hommes et même les héros d'aujourd'hui sont des pygmées.

Lorsque je veux me donner ensuite une scène d'enthousiasme, et jouir de toutes les forces de mon imagination, je m'attache hardiment aux plis de la robe flottante du sublime aveugle d'Albion[1], au moment où il s'élance dans le ciel, et qu'il ose approcher du trône de l'Éternel. —

[1] Milton, auteur du *Paradis perdu.*

Quelle muse a pu le soutenir à cette hauteur, où nul homme avant lui n'avait osé porter ses regards? — De l'éblouissant parvis céleste que l'avare Mammon regardait avec des yeux d'envie, je passe avec horreur dans les vastes cavernes du séjour de Satan; — j'assiste au conseil infernal, je me mêle à la foule des esprits rebelles, et j'écoute leurs discours.

Mais il faut que j'avoue ici une faiblesse que je me suis souvent reprochée.

Je ne puis m'empêcher de prendre un certain intérêt à ce pauvre Satan (je parle du Satan de Milton) depuis qu'il est ainsi précipité du ciel. Tout en blâmant l'opiniâtreté de l'esprit rebelle, j'avoue que la fermeté qu'il montre dans l'excès du malheur et la grandeur de son courage me forcent à l'admiration malgré moi. — Quoique je n'ignore pas les malheurs dérivés de la funeste entreprise qui le conduisit à forcer les portes des enfers pour venir troubler le ménage de nos premiers parents, je ne puis, quoi que je fasse, souhaiter un moment de le voir périr en chemin dans la confusion du chaos. Je crois même que je l'aiderais volontiers, sans la honte qui me retient. Je suis tous ses mouvements, et je trouve autant de plaisir à voyager avec lui que si j'étais en bonne compagnie. J'ai beau réfléchir

qu'après tout c'est un diable, qu'il est en chemin pour perdre le genre humain, que c'est un vrai démocrate, non de ceux d'Athènes, mais de Paris, tout cela ne peut me guérir de ma prévention.

Quel vaste projet! et quelle hardiesse dans l'exécution!

Lorsque les spacieuses et triples portes des enfers s'ouvrirent tout à coup devant lui à deux battants, et que la profonde fosse du néant et de la nuit parut à ses pieds dans toute son horreur, — il parcourut d'un œil intrépide le sombre empire du chaos; et, sans hésiter, ouvrant ses vastes ailes, qui auraient pu couvrir une armée entière, il se précipita dans l'abîme.

Je le donne en quatre au plus hardi. — Et c'est, selon moi, un des beaux efforts de l'imagination, comme un des plus beaux voyages qui aient jamais été faits, — après le voyage autour de ma chambre.

CHAPITRE XXXVIII.

Je ne finirais pas si je voulais décrire la millième partie des événements singuliers qui m'ar-

rivent lorsque je voyage près de ma bibliothèque ; les voyages de Cook et les observations de ses compagnons de voyage, les docteurs Banks et Solander, ne sont rien en comparaison de mes aventures dans ce seul district. Aussi je crois que j'y passerais ma vie dans une espèce de ravissement, sans le buste dont j'ai parlé, sur lequel mes yeux et mes pensées finissent toujours par se fixer quelle que soit la situation de mon âme ; et lorsqu'elle est trop violemment agitée, ou qu'elle s'abandonne au découragement, je n'ai qu'à regarder ce buste pour la remettre dans son assiette naturelle : c'est le *diapason* avec lequel j'accorde l'assemblage variable et discord de sensations et de perceptions qui forme mon existence.

Comme il est ressemblant ! — Voilà bien les traits que la nature avait donnés au plus vertueux des hommes. Ah ! si le sculpteur avait pu rendre visibles son âme excellente, son génie et son caractère ! — Mais qu'ai-je entrepris? Est-ce donc ici le lieu de faire son éloge ? Est-ce aux hommes qui m'entourent que je l'adresse? Eh ! que leur importe?

Je me contente de me prosterner devant ton image chérie, ô le meilleur des pères ! Hélas! cette image est tout ce qui me reste de toi et de

ma patrie : tu as quitté la terre au moment où le crime allait l'envahir ; et tels sont les maux dont il nous accable, que ta famille elle-même est contrainte de regarder aujourd'hui ta perte comme un bienfait. Que de maux t'eût fait éprouver une plus longue vie ! O mon père ! le sort de ta nombreuse famille est-il connu de toi dans le séjour du bonheur ? Sais-tu que tes enfants sont exilés de cette patrie que tu as servie, pendant soixante ans, avec tant de zèle et d'intégrité ? Sais-tu qu'il leur est défendu de visiter ta tombe? — Mais la tyrannie n'a pu leur enlever la partie la plus précieuse de ton héritage, le souvenir de tes vertus et la force de tes exemples : au milieu du torrent criminel qui entraînait leur patrie et leur fortune dans le gouffre, ils sont demeurés inaltérablement unis sur la ligne que tu leur avais tracée ; et lorsqu'ils pourront encore se prosterner sur ta cendre vénérée, elle les reconnaîtra toujours.

CHAPITRE XXXIX.

J'ai promis un dialogue, je tiens parole.

C'était un matin à l'aube du jour : les rayons du soleil doraient à la fois le sommet du mont Viso et celui des montagnes les plus élevées de l'île qui est à nos antipodes ; et déjà *elle* était éveillée, soit que son réveil prématuré fût l'effet des visions nocturnes qui la mettent souvent dans une agitation aussi fatigante qu'inutile, soit que le carnaval, qui tirait alors vers sa fin, fût la cause occulte de son réveil, ce temps de plaisir et de folie ayant une influence sur la machine humaine comme les phases de la lune et la conjonction de certaines planètes. — Enfin, *elle* était éveillée et très-éveillée, lorsque mon âme se débarrassa des liens du sommeil.

Depuis longtemps celle-ci partageait confusément les sensations de *l'autre;* mais elle était encore embarrassée dans les crêpes de la nuit et du sommeil ; et ces crêpes lui semblaient transformés en gazes, en linons, en toile des Indes. — Ma pauvre âme était donc comme empaquetée dans tout cet attirail ; et le dieu du sommeil, pour la retenir plus fortement dans son empire,

ajoutait à ses liens des tresses de cheveux blonds en désordre, des nœuds de rubans, des colliers de perles : c'était une pitié pour qui l'aurait vue se débattre dans ces filets.

L'agitation de la plus noble partie de moi-même se communiquait à *l'autre,* et celle-ci à son tour agissait puissamment sur mon âme. — J'étais parvenu tout entier à un état difficile à décrire, lorsque enfin mon âme, soit par sagacité, soit par hasard, trouva la manière de se délivrer des gazes qui la suffoquaient. Je ne sais si elle rencontra une ouverture, ou si elle s'avisa tout simplement de les relever, ce qui est plus naturel ; le fait est qu'elle trouva l'issue du labyrinthe. Les tresses de cheveux en désordre étaient toujours là ; mais ce n'était plus un *obstacle*, c'était plutôt un *moyen :* mon âme le saisit, comme un homme qui se noie s'accroche aux herbes du rivage ; mais le collier de perles se rompit dans l'action, et les perles se défilant roulèrent sur le sofa et de là sur le parquet de madame de Hautcastel ; car mon âme, par une bizarrerie dont il serait difficile de rendre raison, s'imaginait être chez cette dame : un gros bouquet de violettes tomba par terre, et mon âme, s'éveillant alors, rentra chez elle, amenant à sa suite la raison et la réalité. Comme

on l'imagine, elle désapprouva fortement tout ce qui s'était passé en son absence, et c'est ici que commence le dialogue qui fait le sujet de ce chapitre.

Jamais mon âme n'avait été si mal reçue. Les reproches qu'elle s'avisa de faire dans ce moment critique achevèrent de brouiller le ménage : ce fut une révolte, une insurrection formelle.

« Quoi donc ! dit mon âme, c'est ainsi que « pendant mon absence, au lieu de réparer vos « forces par un sommeil paisible, et vous ren- « dre par là plus propre à exécuter mes ordres, « vous vous avisez *insolemment* (le terme était « un peu fort) de vous livrer à des transports « que ma volonté n'a pas sanctionnés ? »

Peu accoutumée à ce ton de hauteur, *l'autre* lui repartit en colère :

« Il vous sied bien, MADAME (pour éloigner « de la discussion toute idée de familiarité), il « vous sied bien de vous donner des airs de « décence et de vertu ! Eh ! n'est-ce pas aux « écarts de votre imagination et à vos extrava- « gantes idées que je dois tout ce qui vous dé- « plaît en moi ? Pourquoi n'étiez-vous pas là ? « — Pourquoi auriez-vous le droit de jouir sans « moi, dans les fréquents voyages que vous « faites toute seule ? — Ai-je jamais désap-

« prouvé vos séances dans l'empyrée ou dans « les champs Élysées, vos conversations avec « les intelligences, vos spéculations profondes « (un peu de raillerie, comme on voit), vos « châteaux en Espagne, vos systèmes sublimes? « Et je n'aurais pas le droit, lorsque vous « m'abandonnez ainsi, de jouir des bienfaits « que m'accorde la nature et des plaisirs qu'elle « me présente? »

Mon âme, surprise de tant de vivacité et d'éloquence, ne savait que répondre. — Pour arranger l'affaire, elle entreprit de couvrir du voile de la bienveillance les reproches qu'*elle* venait de se permettre; et, afin de ne pas avoir l'air de faire les premiers pas vers la réconciliation, elle imagina de prendre aussi le ton de cérémonie.

— « Madame, » dit-elle à son tour avec une cordialité affectée... — (Si le lecteur a trouvé ce mot déplacé lorsqu'il s'adressait à mon âme, que dira-t-il maintenant, pour peu qu'il veuille se rappeler le sujet de la dispute? — Mon âme ne sentit point l'extrême ridicule de cette façon de parler, tant la passion obscurcit l'intelligence!) — « Madame, dit-elle donc, je vous « assure que rien ne me ferait autant de plaisir « que de vous voir jouir de tous les plaisirs « dont votre nature est susceptible, quand même

« je ne les partagerais pas, si ces plaisirs ne « vous étaient pas nuisibles et s'ils n'altéraient « pas l'harmonie qui... »

Ici mon âme fut interrompue vivement : — « Non, non, je ne suis point la dupe de votre « bienveillance supposée : — le séjour forcé que « nous faisons ensemble dans cette chambre « où nous voyageons ; la blessure que j'ai reçue, « qui a failli me détruire et qui saigne en-« core ; tout cela n'est-il pas le fruit de votre « orgueil extravagant et de vos préjugés bar-« bares ? Mon bien-être et mon existence même « sont comptés pour rien lorsque vos passions « vous entraînent, — et vous prétendez vous « intéresser à moi, et vos reproches viennent « de votre amitié ? »

Mon âme vit bien qu'elle ne jouait pas le meilleur rôle dans cette occasion ; — elle commençait d'ailleurs à s'apercevoir que la chaleur de la dispute en avait supprimé la cause, et profitant de la circonstance pour faire une diversion : « *Faites du café,* » dit-elle à Joannetti, qui entrait dans la chambre. — Le bruit des tasses attirant toute l'attention de l'*insurgente*[1],

[1] On appela *insurgents*, vers la fin du dernier siècle, les Américains qui se soulevèrent pour la cause de l'indépendance dans les colonies anglaises.

dans l'instant elle oublia tout le reste. C'est ainsi qu'en montrant un hochet aux enfants, on leur fait oublier les fruits malsains qu'ils demandent en trépignant.

Je m'assoupis insensiblement pendant que l'eau chauffait. — Je jouissais de ce plaisir charmant dont j'ai entretenu mes lecteurs, et qu'on éprouve lorsqu'on se sent dormir. Le bruit agréable que faisait Joannetti en frappant de la cafetière sur le chenet retentissait sur mon cerveau, et faisait vibrer toutes mes fibres sensibles, comme l'ébranlement d'une corde de harpe fait résonner les octaves. — Enfin, je vis comme une ombre devant moi; j'ouvris les yeux, c'était Joannetti. Ah! quel parfum! quelle agréable surprise! du café, de la crème, une pyramide de pain grillé!

Bon lecteur, déjeune avec moi.

CHAPITRE XL.

Quel riche trésor de jouissances la bonne nature a livré aux hommes dont le cœur sait jouir! et quelle variété dans ces jouissances! Qui pourra

compter leurs nuances innombrables dans les divers individus et dans les différents âges de la vie? Le souvenir confus de celles de mon enfance me fait encore tressaillir. Essayerai-je de peindre celles qu'éprouve le jeune homme dont le cœur commence à brûler de tous les feux du sentiment? Dans cet âge heureux où l'on ignore encore jusqu'au nom de l'intérêt, de l'ambition, de la haine et de toutes les passions honteuses qui dégradent et tourmentent l'humanité; durant cet âge, hélas! trop court, le soleil brille d'un éclat qu'on ne lui retrouve plus dans le reste de la vie. L'air est plus pur; — les fontaines sont plus limpides et plus fraîches; la nature a des aspects, les bocages ont des sentiers qu'on ne retrouve plus dans l'âge mûr. Dieu! quels parfums envoient ces fleurs! que ces fruits sont délicieux! de quelles couleurs se pare l'aurore! — Toutes les femmes sont aimables et fidèles; tous les hommes sont bons, généreux et sensibles : partout on rencontre la cordialité, la franchise et le désintéressement; il n'existe dans la nature que des fleurs, des vertus et des plaisirs.

Le trouble de l'amour, l'espoir du bonheur n'inondent-ils pas notre cœur de sensations aussi vives que variées?

Le spectacle de la nature et sa contemplation

dans l'ensemble et les détails ouvrent devant la raison une immense carrière de jouissances. Bientôt l'imagination, planant sur cet océan de plaisirs, en augmente le nombre et l'intensité ; les sensations diverses s'unissent et se combinent pour en former de nouvelles ; les rêves de la gloire se mêlent aux palpitations de l'amour ; la bienfaisance marche à côté de l'amour-propre qui lui tend la main ; la mélancolie vient de temps en temps jeter sur nous son crêpe solennel et changer nos larmes en plaisir. — Enfin, les perceptions de l'esprit, les sensations du cœur, les souvenirs mêmes des sens, sont pour l'homme des sources inépuisables de plaisir et de bonheur.

Qu'on ne s'étonne donc point que le bruit que faisait Joannetti en frappant de la cafetière sur le chenet, et l'aspect imprévu d'une tasse de crème, aient fait sur moi une impression si vive et si agréable.

CHAPITRE XLI.

Je mis aussitôt mon *habit de voyage*, après l'avoir examiné avec un œil de complaisance ;

et ce fut alors que je résolus de faire un chapitre *ad hoc,* pour le faire connaître au lecteur. La forme et l'utilité de ces habits étant assez généralement connues, je traiterai plus particulièrement de leur influence sur l'esprit des voyageurs. — Mon habit de voyage pour l'hiver est fait de l'étoffe la plus chaude et la plus moelleuse qu'il m'ait été possible de trouver ; il m'enveloppe entièrement de la tête aux pieds ; et lorsque je suis dans mon fauteuil, les mains dans mes poches et ma tête enfoncée dans le collet de l'habit, je ressemble à la statue de Visnou sans pieds et sans mains, qu'on voit dans les pagodes des Indes.

On taxera, si l'on veut, de préjugé l'influence que j'attribue aux habits de voyage sur les voyageurs ; ce que je puis dire de certain à cet égard, c'est qu'il me paraîtrait aussi ridicule d'avancer d'un seul pas mon voyage autour de ma chambre, revêtu de mon uniforme et l'épée au côté, que de sortir et d'aller dans le monde en robe de chambre. — Lorsque je me vois ainsi habillé suivant toutes les rigueurs de la pragmatique, non-seulement je ne serais pas à même de continuer mon voyage, mais je crois que je ne serais pas même en état de lire ce que j'en ai écrit jusqu'à présent, et moins encore de le comprendre.

Mais cela vous étonne-t-il? Ne voit-on pas tous les jours des personnes qui se croient malades parce qu'elles ont la barbe longue, ou parce que quelqu'un s'avise de leur trouver l'air malade et de le dire? Les vêtements ont tant d'influence sur l'esprit des hommes, qu'il est des valétudinaires qui se trouvent beaucoup mieux lorsqu'ils se voient en habit neuf et en perruque poudrée : on en voit qui trompent ainsi le public et eux-mêmes par une parure soutenue ; — ils meurent un beau matin tout coiffés, et leur mort frappe tout le monde.

On oubliait quelquefois de faire avertir plusieurs jours d'avance le comte de.... qu'il devait monter la garde. — Un caporal allait l'éveiller de grand matin le jour même où il devait la monter, et lui annoncer cette triste nouvelle ; mais l'idée de se lever, de mettre ses guêtres, et de sortir ainsi sans y avoir pensé la veille, le troublait tellement, qu'il aimait mieux faire dire qu'il était malade et ne pas sortir de chez lui. Il mettait donc sa robe de chambre et renvoyait le perruquier ; cela lui donnait un air pâle, malade, qui alarmait sa femme et toute sa famille. — Il se trouvait réellement lui-même *un peu défait* ce jour-là.

Il le disait à tout le monde, un peu pour son-

tenir gageure, un peu aussi parce qu'il croyait l'être tout de bon. — Insensiblement l'influence de la robe de chambre opérait : les bouillons qu'il avait pris, bon gré, mal gré, lui causaient des nausées ; bientôt les parents et les amis envoyaient demander des nouvelles ; il n'en fallait pas tant pour le mettre décidément au lit.

Le soir, le docteur Ranson[1] lui trouvait le pouls *concentré,* et ordonnait la saignée pour le lendemain. Si le service avait duré un mois de plus, c'en était fait du malade.

Qui pourrait douter de l'influence des habits de voyage sur les voyageurs, lorsqu'on réfléchira que le pauvre comte de.... pensa plus d'une fois faire le voyage de l'autre monde pour avoir mis mal à propos sa robe de chambre dans celui-ci?

CHAPITRE XLII.

J'étais assis près de mon feu, après dîner, plié dans mon *habit de voyage* et livré volontairement à toute son influence, en attendant l'heure

[1] Médecin fort connu à Turin lorsque ce chapitre fut écrit. (*Note de l'Auteur.*)

du départ, lorsque les vapeurs de la digestion, se portant à mon cerveau, obstruèrent tellement les passages par lesquels les idées s'y rendent en venant des sens, que toute communication se trouva interceptée ; et, de même que mes sens ne transmettaient plus aucune idée à mon cerveau, celui-ci, à son tour, ne pouvait plus envoyer le fluide électrique qui les anime et avec lequel l'ingénieux docteur Valli[1] ressuscite des grenouilles mortes.

On concevra facilement, après avoir lu ce préambule, pourquoi ma tête tomba sur ma poitrine, et comment les muscles du pouce et de l'index de ma main droite, n'étant plus irrités par ce fluide, se relâchèrent au point qu'un volume des œuvres du marquis de Caraccioli[2], que je tenais serré entre ces deux doigts, m'échappa

[1] Ne faut-il pas lire ici *Galvani*, dont les expériences sur les grenouilles remontent à l'année 1791 ? Il y eut, en effet, un médecin lucquois du nom de Valli, recommandable par quelques travaux de médecine expérimentale; mais à l'époque où écrivait l'auteur (1794), il était parti pour Constantinople, et l'on ne voit pas d'ailleurs qu'il se soit jamais occupé d'électricité ni même de physique. Galvani, né en 1737, est mort en 1798.

[2] C'est sans doute avec une pointe d'ironie que Xavier de Maistre parle des œuvres de cet ami des philosophes : car tout ce qu'il a publié se borne à une brochure sur la circulation des grains en Sicile (Palerme, 1785, in-8°). Le marquis de Caraccioli, successivement ambassadeur du roi de Naples, vice-roi de la Sicile et ministre des affaires étrangères, mourut en 1789.

sans que je m'en aperçusse, et tomba sur le foyer.

Je venais de recevoir des visites, et ma conversation avec les personnes qui étaient sorties avait roulé sur la mort du fameux médecin Cigna[1], qui venait de mourir, et qui était universellement regretté : il était savant, laborieux, bon physicien et fameux botaniste. — Le mérite de cet homme habile occupait ma pensée; et cependant, me disais-je, s'il m'était permis d'évoquer les âmes de tous ceux qu'il peut avoir fait passer dans l'autre monde, qui sait si sa réputation ne souffrirait pas quelque échec ?

Je m'acheminais insensiblement à une dissertation sur la médecine et sur les progrès qu'elle a faits depuis Hippocrate. — Je me demandais si les personnages fameux de l'antiquité qui sont morts dans leur lit, comme Périclès, Platon, la célèbre Aspasie et Hippocrate lui-même, étaient morts comme des gens ordinaires, d'une fièvre putride, inflammatoire ou vermineuse; si on les avait saignés et bourrés de remèdes.

Dire pourquoi je songeai à ces quatre personnages plutôt qu'à d'autres, c'est ce qui ne me serait pas possible. — Qui peut rendre rai-

[1] Jean-François Cigna était mort en 1790, à Turin, où il professait l'anatomie.

son d'un songe ? — Tout ce que je puis dire, c'est que ce fut mon âme qui évoqua le docteur. de Cos, celui de Turin et le fameux homme d'État qui fit de si belles choses et de si grandes fautes.

Mais, pour son élégante amie, j'avoue humblement que ce fut *l'autre* qui lui fit signe. — Cependant, quand j'y pense, je serais tenté d'éprouver un petit mouvement d'orgueil ; car il est clair que dans ce songe la balance en faveur de la raison était de quatre contre un. — C'est beaucoup pour un militaire de mon âge.

Quoi qu'il en soit, pendant que je me livrais à ces réflexions, mes yeux achevèrent de se fermer, et je m'endormis profondément ; mais, en fermant les yeux, l'image des personnages auxquels j'avais pensé demeura peinte sur cette toile fine qu'on appelle *mémoire*, et ces images se mêlant dans mon cerveau avec l'idée de l'évocation des morts, je vis bientôt arriver à la file Hippocrate, Platon, Périclès, Aspasie et le docteur Cigna avec sa perruque.

Je les vis tous s'asseoir sur les siéges encore rangés autour du feu ; Périclès seul resta debout pour lire les gazettes.

« Si les découvertes dont vous me parlez
« étaient vraies, disait Hippocrate au docteur,

« et si elles avaient été aussi utiles à la mé-
« decine que vous le prétendez, j'aurais vu di-
« minuer le nombre des hommes qui descen-
« dent chaque jour dans le royaume sombre,
« et dont la liste commune, d'après les registres
« de Minos, que j'ai vérifiés moi-même, est cons-
« tamment la même qu'autrefois. »

Le docteur Cigna se tourna vers moi : « Vous
« avez sans doute ouï parler de ces découver-
« tes? me dit-il; vous connaissez celle d'Harvey
« sur la circulation du sang; celle de l'immor-
« tel Spallanzani sur la digestion, dont nous
« connaissons maintenant tout le mécanisme? »
— Et il fit un long détail de toutes les décou-
vertes qui ont trait à la médecine, et de la foule
de remèdes qu'on doit à la chimie; il fit enfin
un discours académique en faveur de la méde-
cine moderne.

« Croirai-je, lui répondis-je alors, que ces
« grands hommes ignorent tout ce que vous ve-
« nez de leur dire, et que leur âme, dégagée
« des entraves de la matière, trouve quelque
« chose d'obscur dans toute la nature?

« — Ah! quelle est votre erreur! s'écria le
« *proto-médecin*[1] du Péloponèse; les mystères de

[1] Titre fort connu dans la législation du roi de Sardaigne, ce qui forme ici une plaisanterie purement locale. (*Note de l'Auteur.*)

« la nature sont cachés aux morts comme aux « vivants; celui qui a créé et qui dirige tout « sait, lui seul, le grand secret auquel les « hommes s'efforcent en vain d'atteindre : voilà « ce que nous apprenons de certain sur les « bords du Styx. Et, croyez-moi, ajouta-t-il en « adressant la parole au docteur, dépouillez-vous « de ce reste d'esprit de corps que vous avez « apporté du séjour des mortels; et puisque les « travaux de mille générations et toutes les dé- « couvertes des hommes n'ont pu allonger d'un « seul instant leur existence, puisque Caron « passe chaque jour dans sa barque une égale « quantité d'ombres, ne nous fatiguons plus à « défendre un art qui, chez les morts où nous « sommes, ne serait pas même utile aux mé- « decins. »

Ainsi parla le fameux Hippocrate, à mon grand étonnement.

Le docteur Cigna sourit; et, comme les esprits ne sauraient se refuser à l'évidence ni taire la vérité, non-seulement il fut de l'avis d'Hippocrate, mais il avoua même, en rougissant à la manière des intelligences, qu'il s'en était toujours douté.

Périclès, qui s'était approché de la fenêtre, fit un grand soupir, dont je devinai la cause. Il

lisait un numéro du *Moniteur,* qui annonçait la décadence des arts et des sciences ; il voyait des savants illustres quitter leurs sublimes spéculations pour inventer de nouveaux crimes ; et il frémissait d'entendre une horde de cannibales se comparer aux héros de la généreuse Grèce, en faisant périr sur l'échafaud, sans honte et sans remords, des vieillards vénérables, des femmes, des enfants, et commettant de sang-froid les crimes les plus atroces et les plus inutiles.

Platon, qui avait écouté sans rien dire notre conversation, la voyant tout à coup terminée d'une manière inattendue, prit la parole à son tour. — « Je conçois, nous dit-il, comment les « découvertes qu'ont faites vos grands hommes « dans toutes les branches de la physique sont « inutiles à la médecine, qui ne pourra jamais « changer le cours de la nature qu'aux dépens « de la vie des hommes ; mais il n'en sera pas « de même, sans doute, des recherches qu'on « a faites sur la politique. Les découvertes de « Locke sur la nature de l'esprit humain, l'in« vention de l'imprimerie, les observations ac« cumulées tirées de l'histoire, tant de livres pro« fonds qui ont répandu la science jusque parmi « le peuple ; — tant de merveilles enfin auront « sans doute contribué à rendre les hommes

« meilleurs, et cette république heureuse et « sage que j'avais imaginée, et que le siècle « dans lequel je vivais m'avait fait regarder « comme un songe impraticable, existe sans doute « aujourd'hui dans le monde ? »

A cette demande, l'honnête docteur baissa les yeux, et ne répondit que par ses larmes ; puis, comme il les essuyait avec son mouchoir, il fit involontairement tourner sa perruque, de manière qu'une partie de son visage en fut cachée.

« Dieux immortels, dit Aspasie en poussant « un cri perçant, quelle étrange figure ! Est-« ce donc une découverte de vos grands hommes « qui vous a fait imaginer de vous coiffer ainsi « avec le crâne d'un autre ? »

Aspasie, que les dissertations des philosophes faisaient bâiller, s'était emparée d'un journal des modes qui était sur la cheminée, et qu'elle feuilletait depuis quelque temps, lorsque la perruque du médecin lui fit faire cette exclamation ; et comme le siége étroit et chancelant sur lequel elle était assise était fort incommode pour elle, elle avait placé sans façon ses deux jambes nues, ornées de bandelettes, sur la chaise de paille qui se trouvait entre elle et moi, et s'appuyait du coude sur une des larges épaules de Platon.

« Ce n'est point un crâne, lui répondit le
« docteur en prenant sa perruque et la jetant
« au feu ; c'est une perruque, mademoiselle,
« et je ne sais pourquoi je n'ai pas jeté cet or-
« nement ridicule dans les flammes du Tartare
« lorsque j'arrivai parmi vous ; mais les ridicu-
« les et les préjugés sont si fort inhérents à notre
« misérable nature, qu'ils nous suivent encore
« quelque temps au delà du tombeau. »

Je prenais un plaisir singulier à voir le docteur abjurer ainsi tout à la fois sa médecine et sa perruque.

« Je vous assure, lui dit Aspasie, que la plu-
« part des coiffures qui sont représentées dans
« le cahier que je feuillette mériteraient le même
« sort que la vôtre, tant elles sont extrava-
« gantes ! »

La belle Athénienne s'amusait extrêmement à parcourir ces estampes, et s'étonnait avec raison de la variété et de la bizarrerie des ajustements modernes. Une figure entre autres la frappa : c'était celle d'une jeune dame représentée avec une coiffure des plus élégantes, et qu'Aspasie trouva seulement un peu trop haute ; mais la pièce de gaze qui couvrait la gorge était d'une ampleur si extraordinaire, qu'à peine apercevait-on la moitié du visage. Aspasie, ne sa-

chant pas que ces formes prodigieuses n'étaient que l'ouvrage de l'amidon, ne put s'empêcher de témoigner un étonnement qui aurait redoublé en sens inverse si la gaze eût été transparente.

« Mais apprenez-nous, dit-elle, pourquoi les « femmes d'aujourd'hui semblent plutôt avoir des « habillements pour se cacher que pour se vêtir : « à peine laissent-elles apercevoir leur visage, « auquel seul on peut reconnaître leur sexe, tant « les formes de leur corps sont défigurées par « les plis bizarres des étoffes ! De toutes les fi- « gures qui sont représentées dans ces feuilles, « aucune ne laisse à découvert la gorge, les bras « et les jambes : comment vos jeunes guerriers « n'ont-ils pas tenté de détruire une semblable cou- « tume? Apparemment, ajouta-t-elle, la vertu des « femmes d'aujourd'hui, qui se montre dans tous « leurs habillements, surpasse de beaucoup celle de « mes contemporaines? »

En finissant ces mots, Aspasie me regardait et semblait me demander une réponse. — Je feignis de ne pas m'en apercevoir; — et pour me donner un air de distinction, je poussai sur la braise, avec les pincettes, les restes de la perruque du docteur qui avaient échappé à l'incendie. — M'apercevant ensuite qu'une des bandelettes qui serraient le brodequin d'Aspasie était

dénouée : « Permettez, lui dis-je, charmante personne.... » Et, en parlant ainsi, je me baissai vivement, portant les mains vers la chaise où je croyais voir ces deux jambes qui firent jadis extravaguer de grands philosophes.

Je suis persuadé que dans ce moment je touchais au véritable somnambulisme, car le mouvement dont je parle fut très-réel ; mais Rosine, qui reposait en effet sur la chaise, prit ce mouvement pour elle ; et sautant légèrement dans mes bras, elle replongea dans les enfers les ombres fameuses évoquées par mon habit de voyage.

Charmant pays de l'imagination, toi que l'Être bienfaisant par excellence a livré aux hommes pour les consoler de la réalité, il faut que je te quitte. — C'est aujourd'hui que certaines personnes dont je dépends prétendent me rendre ma liberté, comme s'ils me l'avaient enlevée ! comme s'il était en leur pouvoir de me la ravir

un seul instant, et de m'empêcher de parcourir à mon gré le vaste espace toujours ouvert devant moi! — Ils m'ont défendu de parcourir une ville, un point; mais ils m'ont laissé l'univers entier : l'immensité et l'éternité sont à mes ordres.

C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutôt que je vais rentrer dans les fers! Le joug des affaires va de nouveau peser sur moi; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. — Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait pas oublier l'un et l'autre, et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité!

Eh! que ne me laissait-on achever mon voyage! Était-ce donc pour me punir qu'on m'avait relégué dans ma chambre, — dans cette contrée délicieuse qui renferme tous les biens et toutes les richesses du monde? Autant vaudrait exiler une souris dans un grenier.

Cependant jamais je ne me suis aperçu plus clairement que je suis *double*. — Pendant que je regrette mes jouissances imaginaires, je me sens consolé par force : une puissance secrète m'entraîne; — elle me dit que j'ai besoin de l'air du ciel, et que la solitude ressemble à la mort. — Me voilà paré : — ma porte s'ouvre : — j'erre

sous les spacieux portiques de la rue du Pô ; — mille fantômes agréables voltigent devant mes yeux. — Oui, voilà bien cet hôtel, — cette porte, cet escalier ; — je tressaille d'avance.

C'est ainsi qu'on éprouve un avant-goût acide lorsqu'on coupe le citron pour le manger.

O ma bête, ma pauvre bête, prends garde à toi !

FIN DU VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

EXPÉDITION NOCTURNE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE

EXPÉDITION NOCTURNE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE

CHAPITRE PREMIER.

Pour jeter quelque intérêt sur la nouvelle chambre dans laquelle j'ai fait une expédition nocturne, je dois apprendre aux curieux comment elle m'était tombée en partage. Continuellement distrait de mes occupations dans la maison bruyante que j'habitais, je me proposais depuis longtemps de me procurer dans le voisinage une retraite plus solitaire, lorsqu'un jour, en parcourant une notice biographique sur M. de Buffon, j'y lus que cet homme célèbre avait choisi dans ses jardins un pavillon isolé, qui ne contenait aucun autre meuble qu'un fauteuil et le bureau sur lequel il écrivait, ni aucun autre ouvrage que le manuscrit auquel il travaillait.

Les chimères dont je m'occupe offrent tant de disparate avec les travaux immortels de M. de Buffon, que la pensée de l'imiter, même en ce point, ne me serait sans doute jamais venue à l'esprit sans un accident qui m'y détermina. Un domestique, en ôtant la poussière des meubles, crut en voir beaucoup sur un tableau peint au pastel que je venais de terminer, et l'essuya si bien avec un linge, qu'il parvint en effet à le débarrasser de toute la poussière que j'y avais arrangée avec beaucoup de soin. Après m'être mis fort en colère contre cet homme, qui était absent, et ne lui avoir rien dit quand il revint, suivant mon habitude, je me mis aussitôt en campagne et je rentrai chez moi avec la clef d'une petite chambre que j'avais louée au cinquième étage, dans la rue de la Providence. J'y fis transporter dans la même journée les matériaux de mes occupations favorites, et j'y passai dans la suite la plus grande partie de mon temps, à l'abri du fracas domestique et des nettoyeurs de tableaux. Les heures s'écoulaient pour moi comme des minutes dans ce réduit isolé, et plus d'une fois mes rêveries m'y ont fait oublier l'heure du dîner.

O douce solitude! j'ai connu les charmes dont tu enivres tes amants. Malheur à celui qui ne

peut être seul un jour de sa vie sans éprouver le tourment de l'ennui, et qui préfère, s'il le faut, converser avec des sots plutôt qu'avec lui-même!

Je l'avouerai toutefois, j'aime la solitude dans les grandes villes ; mais, à moins que d'y être forcé par quelque circonstance grave, comme un voyage autour de ma chambre, je ne veux être ermite que le matin ; le soir, j'aime à revoir des faces humaines. Les inconvénients de la vie sociale et ceux de la solitude se détruisent ainsi mutuellement, et ces deux modes d'existence s'embellissent l'un par l'autre.

Cependant l'inconstance et la fatalité des choses de ce monde sont telles, que la vivacité même des plaisirs dont je jouissais dans ma nouvelle demeure aurait dû me faire prévoir combien ils seraient de courte durée. La révolution française, qui débordait de toutes parts, venait de surmonter les Alpes, et se précipitait sur l'Italie. Je fus entraîné par la première vague jusqu'à Bologne : je gardai mon ermitage, dans lequel je fis transporter tous mes meubles, jusqu'à des temps plus heureux. J'étais depuis quelques années sans patrie ; j'appris un beau matin que j'étais sans emploi. Après une année passée tout entière à voir des hommes et des choses que je

n'aimais guère, et à désirer des choses et des hommes que je ne voyais plus, je revins à Turin. Il fallait prendre un parti. Je sortis de l'auberge de *la Bonne Femme*, où j'étais débarqué, dans l'intention de rendre la petite chambre au propriétaire et de me défaire de mes meubles.

En rentrant dans mon ermitage, j'éprouvai des sensations difficiles à décrire : tout y avait conservé l'ordre, c'est-à-dire le désordre, dans lequel je l'avais laissé : les meubles entassés contre les murs avaient été mis à l'abri de la poussière par la hauteur du gite ; mes plumes étaient encore dans l'encrier desséché, et je trouvai sur la table une lettre commencée.

« Je suis encore chez moi, » me dis-je avec une véritable satisfaction. Chaque objet me rappelait quelque événement de ma vie, et ma chambre était tapissée de souvenirs. Au lieu de retourner à l'auberge, je pris la résolution de passer la nuit au milieu de mes propriétés : j'envoyai prendre ma valise, et je fis en même temps le projet de partir le lendemain, sans prendre congé ni conseil de personne, m'abandonnant sans réserve à la Providence.

CHAPITRE II.

Tandis que je faisais ces réflexions, tout en me glorifiant d'un plan de voyage bien combiné, le temps s'écoulait, et mon domestique ne revenait point. C'était un homme que la nécessité m'avait fait prendre à mon service depuis quelques semaines, et sur la fidélité duquel j'avais conçu des soupçons. L'idée qu'il pouvait m'avoir emporté ma valise s'était à peine présentée à moi, que je courus à l'auberge : il était temps. Comme je tournais le coin de la rue où se trouve l'hôtel de *la Bonne Femme,* je le vis sortir précipitamment de la porte, précédé d'un portefaix chargé de ma valise. Il s'était chargé lui-même de ma cassette ; et, au lieu de tourner de mon côté, il s'acheminait à gauche dans une direction opposée à celle qu'il devait tenir. Son intention devenait manifeste. Je le joignis aisément, et, sans lui rien dire, je marchai quelque temps à côté de lui avant qu'il s'en aperçût. Si l'on voulait peindre l'expression de l'étonnement et de l'effroi, portée au plus haut degré sur la figure humaine, il en aurait été le modèle parfait lorsqu'il me vit à ses côtés. J'eus tout le loisir

d'en faire l'étude; car il était si déconcerté de mon apparition inattendue et du sérieux avec lequel je le regardais, qu'il continua de marcher quelque temps avec moi sans proférer une parole, comme si nous avions été à la promenade ensemble. Enfin il balbutia le prétexte d'une affaire dans la rue Grand'Doire; mais je le remis dans le bon chemin, et nous revînmes à la maison, où je le congédiai.

Ce fut alors seulement que je me proposai de faire un nouveau voyage dans ma chambre, pendant la dernière nuit que je devais y passer, et je m'occupai à l'instant même des préparatifs.

CHAPITRE III.

Depuis longtemps je désirais revoir le pays que j'avais parcouru jadis si délicieusement, et dont la description ne me paraissait pas complète. Quelques amis qui l'avaient goûtée me sollicitaient de la continuer, et je m'y serais décidé plus tôt sans doute, si je n'avais pas été séparé de mes compagnons de voyage. Je ren-

trais à regret dans la carrière. Hélas ! j'y rentrais seul. J'allais voyager sans mon cher Joannetti et sans l'aimable Rosine. Ma première chambre elle-même avait subi la plus désastreuse révolution : que dis-je ! elle n'existait plus. Son enceinte faisait alors partie d'une horrible masure noircie par les flammes, et toutes les inventions meurtrières de la guerre s'étaient réunies pour la détruire de fond en comble[1]. Le mur auquel était suspendu le portrait de Mme de Hautcastel avait été percé par une bombe. Enfin, si heureusement je n'avais pas fait mon voyage avant cette catastrophe, les savants de nos jours n'auraient jamais eu connaissance de cette chambre remarquable. C'est ainsi que, sans les observations d'Hipparque, ils ignoreraient aujourd'hui qu'il existait jadis une étoile de plus dans les Pléiades, qui est disparue depuis ce fameux astronome.

Déjà, forcé par les circonstances, j'avais depuis quelque temps abandonné ma chambre et transporté mes pénates ailleurs. Le malheur n'est pas grand, dira-t-on. Mais comment rem-

[1] Cette chambre était située dans la citadelle de Turin, et ce nouveau voyage fut entrepris quelque temps après la prise de cette place par les Austro-Russes. (*Note de l'Auteur.*) L'occupation de Turin est du 26 mai 1799.

placer Joannetti et Rosine ? Ah ! cela n'est pas possible. Joannetti m'était devenu si nécessaire, que sa perte ne sera jamais réparée pour moi. Qui peut, au reste, se flatter de vivre toujours avec les personnes qu'il chérit? Semblable à ces essaims de moucherons que l'on voit tourbillonner dans les airs pendant les belles soirées d'été, les hommes se rencontrent par hasard et pour bien peu de temps. Heureux encore si, dans leur mouvement rapide, aussi adroits que les moucherons, ils ne se rompent pas la tête les uns contre les autres !

Je me couchais un soir. Joannetti me servait avec son zèle ordinaire, et paraissait même plus attentif. Lorsqu'il emporta la lumière, je jetai les yeux sur lui, et je vis une altération marquée sur sa physionomie. Devais-je croire cependant que le pauvre Joannetti me servait pour la dernière fois? Je ne tiendrai point le lecteur dans une incertitude plus cruelle que la vérité. Je préfère lui dire sans ménagement que Joannetti se maria dans la nuit même, et me quitta le lendemain.

Mais qu'on ne l'accuse pas d'ingratitude pour avoir quitté son maître si brusquement. Je savais son intention depuis longtemps, et j'avais eu tort de m'y opposer. Un officieux vint de grand matin chez moi pour me donner cette nouvelle,

et j'eus le loisir, avant de revoir Joannetti, de me mettre en colère et de m'apaiser, ce qui lui épargna les reproches auxquels il s'attendait. Avant d'entrer dans ma chambre, il affecta de parler haut à quelqu'un depuis la galerie, pour me faire croire qu'il n'avait pas peur ; et, s'armant de toute l'effronterie qui pouvait entrer dans une bonne âme comme la sienne, il se présenta d'un air déterminé. Je vis à l'instant sur sa figure tout ce qui se passait dans son âme, et je ne lui en sus pas mauvais gré. Les mauvais plaisants de nos jours ont tellement effrayé les bonnes gens sur les dangers du mariage, qu'un nouveau marié ressemble souvent à un homme qui vient de faire une chute épouvantable sans se faire aucun mal, et qui est à la fois troublé de frayeur et de satisfaction, ce qui lui donne un air ridicule. Il n'était donc pas étonnant que les actions de mon fidèle serviteur se ressentissent de la bizarrerie de sa situation.

« Te voilà donc marié, mon cher Joannetti ? » lui dis-je en riant.

Il ne s'était précautionné que contre ma colère, en sorte que tous ses préparatifs furent perdus. Il retomba tout à coup dans son assiette ordinaire, et même un peu plus bas, car il se mit à pleurer.

« Que voulez-vous, monsieur! me dit-il d'une « voix altérée; j'avais donné ma parole.

« — Eh! morbleu! tu as bien fait, mon ami. « Puisses-tu être content de ta femme, de toi-« même! puisses-tu avoir des enfants qui te res-« semblent! Il faudra donc nous séparer?

« — Oui, monsieur; nous comptons aller nous « établir à Asti.

« — Et quand veux-tu me quitter? »

Ici Joannetti baissa les yeux d'un air embarrassé, et répondit de deux tons plus bas : « Ma « femme a trouvé un voiturier de son pays qui « retourne avec sa voiture vide, et qui part au-« jourd'hui. Ce serait une belle occasion; mais... « cependant... ce sera quand il plaira à mon-« sieur... quoiqu'une semblable occasion se re-« trouverait difficilement.

« — Eh quoi! sitôt? » lui dis-je. Un sentiment de regret et d'affection, mêlé d'une forte dose de dépit, me fit garder un instant le silence. « Non, « certainement, lui répondis-je assez durement, « je ne vous retiendrai point; partez à l'heure « même, si cela vous arrange. » Joannetti pâlit. « Oui, pars, mon ami, va trouver ta femme; sois « toujours aussi bon, aussi honnête que tu l'as « été avec moi. »

Nous fîmes quelques arrangements; je lui dis tristement adieu : il sortit.

Cet homme me servait depuis quinze ans. Un instant nous a séparés. Je ne l'ai plus revu.

Je réfléchissais, en me promenant dans ma chambre, à cette brusque séparation. Rosine avait suivi Joannetti sans qu'il s'en aperçût. Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit; Rosine entra. Je vis la main de Joannetti qui la poussa dans la chambre; la porte se referma, et je sentis mon cœur se serrer... Il n'entre déjà plus chez moi ! — Quelques minutes ont suffi pour rendre étrangers l'un à l'autre deux vieux compagnons de quinze ans. O triste, triste condition de l'humanité, de ne pouvoir jamais trouver un objet stable sur lequel placer la moindre de ses affections !

CHAPITRE IV.

Rosine aussi vivait alors loin de moi. Vous apprendrez sans doute avec quelque intérêt, ma chère Marie, qu'à l'âge de quinze ans elle était encore le plus aimable des animaux, et que la

même supériorité d'intelligence, qui la distinguait jadis de toute son espèce, lui servit également à supporter le poids de la vieillesse. J'aurais désiré ne m'en point séparer; mais lorsqu'il s'agit du sort de ses amis, ne doit-on consulter que son plaisir ou son intérêt? L'intérêt de Rosine était de quitter la vie ambulante qu'elle menait avec moi, et de goûter enfin dans ses vieux jours un repos que son maître n'espérait plus. Son grand âge m'obligeait à la faire porter. Je crus devoir lui accorder ses invalides. — Une religieuse bienfaisante se chargea de la soigner le reste de ses jours, et je sais que dans cette retraite elle a joui de tous les avantages que ses bonnes qualités, son âge et sa réputation lui avaient si justement mérités.

Et puisque telle est la nature des hommes que le bonheur semble n'être pas fait pour eux; puisque l'ami offense son ami sans le vouloir, et que les amants eux-mêmes ne peuvent vivre sans se quereller; enfin, puisque, depuis Lycurgue jusqu'à nos jours, tous les législateurs ont échoué dans leurs efforts pour rendre les hommes heureux, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait le bonheur d'un chien.

CHAPITRE V.

Maintenant que j'ai fait connaître au lecteur les derniers traits de l'histoire de Joannetti et de Rosine, il ne me reste plus qu'à dire un mot de l'âme et de la bête pour être parfaitement en règle avec lui. Ces deux personnages, le dernier surtout, ne joueront plus un rôle aussi intéressant dans mon voyage. Un aimable voyageur, qui a suivi la même carrière que moi [1], prétend qu'ils doivent être fatigués. Hélas ! il n'a que trop raison. Ce n'est pas que mon âme ait rien perdu de son activité, autant du moins qu'elle peut s'en apercevoir ; mais ses relations avec *l'autre* ont changé. Celle-ci n'a plus la même vivacité dans ses reparties ; elle n'a plus... comment expliquer cela ?... J'allais dire la même présence d'esprit, comme si une bête pouvait en avoir !

Quoi qu'il en soit, et sans entrer dans une explication embarrassante, je dirai seulement qu'entraîné par la confiance que me témoignait la jeune Alexandrine, je lui avais écrit une lettre assez tendre, lorsque j'en reçus une réponse polie,

[1] *Second Voyage autour de ma chambre*, par un anonyme ; chapitre Ier. (*Note de l'Auteur.*)

mais froide, qui finissait par ces propres termes : « Soyez sûr, monsieur, que je conserverai tou- « jours pour vous les sentiments de l'estime la « plus sincère. » — « Juste ciel ! m'écriai-je aussitôt ; me voilà perdu. » Depuis ce jour fatal, je résolus de ne plus mettre en avant mon système de l'âme et de la bête.

En conséquence, sans faire de distinction entre ces deux êtres et sans les séparer, je les ferai passer l'un portant l'autre, comme certains marchands leurs marchandises, et je voyagerai en bloc pour éviter tout inconvénient.

CHAPITRE VI.

Il serait inutile de parler des dimensions de ma nouvelle chambre. Elle ressemble si fort à la première, qu'on s'y méprendrait au premier coup d'œil, si, par une précaution de l'architecte, le plafond ne s'inclinait obliquement du côté de la rue, et ne laissait au toit la direction qu'exigent les lois de l'hydraulique pour l'écoulement de la pluie. Elle reçoit le jour par une seule ouver-

ture de deux pieds et demi de large sur quatre pieds de haut, élevée de six à sept pieds environ au-dessus du plancher, et à laquelle on arrive au moyen d'une petite échelle.

L'élévation de ma fenêtre au-dessus du plancher est une de ces circonstances heureuses qui peuvent être également dues au hasard ou au génie de l'architecte. Le jour presque perpendiculaire qu'elle répandait dans mon réduit lui donnait un aspect mystérieux. Le temple antique du Panthéon reçoit le jour à peu près de la même manière. En outre, aucun objet extérieur ne pouvait me distraire. Semblable à ces navigateurs qui, perdus sur le vaste Océan, ne voient plus que le ciel et la mer, je ne voyais que le ciel et ma chambre, et les objets extérieurs les plus voisins sur lesquels pouvaient se porter mes regards étaient la lune ou l'étoile du matin : ce qui me mettait dans un rapport immédiat avec le ciel, et donnait à mes pensées un vol élevé qu'elles n'auraient jamais eu si j'avais choisi mon logement au rez-de-chaussée.

La fenêtre dont j'ai parlé s'élevait au-dessus du toit et formait la plus jolie lucarne. Sa hauteur sur l'horizon était si grande, que lorsque les premiers rayons du soleil venaient l'éclairer, il faisait encore sombre dans la rue. Aussi je jouis-

sais d'une des plus belles vues qu'on puisse imaginer. Mais la plus belle vue nous fatigue bientôt lorsqu'on la voit trop souvent ; l'œil s'y habitue, et l'on n'en fait plus de cas. La situation de ma fenêtre me préservait encore de cet inconvénient, parce que je ne voyais jamais le magnifique spectacle de la campagne de Turin sans monter quatre ou cinq échelons, ce qui me procurait des jouissances toujours vives, parce qu'elles étaient ménagées. Lorsque, fatigué, je voulais me donner une agréable récréation, je terminais ma journée en montant à ma fenêtre.

Au premier échelon, je ne voyais encore que le ciel ; bientôt le temple colossal de Supergue[1] commençait à paraître. La colline de Turin, sur laquelle il repose, s'élevait peu à peu devant moi, couverte de forêts et de riches vignobles, offrant avec orgueil au soleil couchant ses jardins et ses palais, tandis que des habitations simples et modestes semblaient se cacher à moitié dans ses vallons, pour servir de retraite au sage et favoriser ses méditations.

Charmante colline ! tu m'as vu souvent recher-

[1] Ou *la Superga*, église magnifique élevée par le roi Victor-Amédée Ier, en 1706, pour l'accomplissement du vœu qu'il avait fait à la Vierge, si les Français levaient le siége de Turin. La Superga sert de sépulture aux princes de la maison de Savoie. (*Note de l'Auteur.*)

cher tes retraites solitaires et préférer tes sentiers écartés aux promenades brillantes de la capitale; tu m'as vu souvent perdu dans tes labyrinthes de verdure, attentif au chant de l'alouette matinale, le cœur plein d'une vague inquiétude et du désir ardent de me fixer pour jamais dans tes vallons enchantés. — Je te salue, colline charmante! tu es peinte dans mon cœur! Puisse la rosée céleste rendre, s'il est possible, tes champs plus fertiles et tes bocages plus touffus! puissent tes habitants jouir en paix de leur bonheur, et tes ombrages leur être favorables et salutaires! puisse enfin ton heureuse terre être toujours le doux asile de la vraie philosophie, de la science modeste, de l'amitié sincère et hospitalière que j'y ai trouvée!

CHAPITRE VII.

Je commençai mon voyage à huit heures du soir précises. Le temps était calme et promettait une belle nuit. J'avais pris mes précautions pour ne pas être dérangé par des visites, qui sont très-

rares à la hauteur où je logeais, dans les circonstances surtout où je me trouvais alors, et pour rester seul jusqu'à minuit. Quatre heures suffisaient amplement à l'exécution de mon entreprise, ne voulant faire pour cette fois qu'une simple excursion autour de ma chambre. Si le premier voyage a duré quarante-deux jours, c'est parce que je n'avais pas été le maître de le faire plus court. Je ne voulus pas non plus m'assujettir à voyager beaucoup en voiture, comme auparavant, persuadé qu'un voyageur pédestre voit beaucoup de choses qui échappent à celui qui court la poste. Je résolus donc d'aller alternativement, et suivant les circonstances, à pied ou à cheval : nouvelle méthode que je n'ai pas encore fait connaître et dont on verra bientôt l'utilité. Enfin, je me proposai de prendre des notes en chemin, et d'écrire mes observations à mesure que je les faisais, pour ne rien oublier.

Afin de mettre de l'ordre dans mon entreprise, et de lui donner une nouvelle chance de succès, je pensai qu'il fallait commencer par composer une épître dédicatoire, et l'écrire en vers pour la rendre plus intéressante. Mais deux difficultés m'embarrassaient et faillirent m'y faire renoncer, malgré tout l'avantage que j'en pouvais tirer. La première était de savoir à qui j'adresserais l'épître, la se-

conde comment je m'y prendrais pour faire des vers. Après y avoir mûrement réfléchi, je ne tardai pas à comprendre qu'il était raisonnable de faire premièrement mon épître de mon mieux, et de chercher ensuite quelqu'un à qui elle pût convenir. Je me mis à l'instant à l'ouvrage, et je travaillai pendant plus d'une heure sans pouvoir trouver une rime au premier vers que j'avais fait et que je voulais conserver, parce qu'il me paraissait très-heureux. Je me souvins alors fort à propos d'avoir lu quelque part que le célèbre Pope ne composait jamais rien d'intéressant sans être obligé de déclamer longtemps à haute voix et de s'agiter en tous sens dans son cabinet pour exciter sa verve. J'essayai à l'instant de l'imiter. — Je pris les poésies d'Ossian et je les récitai tout haut, en me promenant à grands pas pour me monter à l'enthousiasme.

Je vis en effet que cette méthode exaltait insensiblement mon imagination, et me donnait un sentiment secret de capacité poétique dont j'aurais certainement profité pour composer avec succès mon épître dédicatoire en vers, si malheureusement je n'avais oublié l'obliquité du plafond de ma chambre, dont l'abaissement rapide empêcha mon front d'aller aussi avant que mes pieds dans la direction que j'avais prise. Je frappai si rude-

ment de la tête contre cette maudite cloison, que le toit de la maison en fut ébranlé : les moineaux qui dormaient sur les tuiles s'envolèrent épouvantés, et le contre-coup me fit reculer de trois pas en arrière.

CHAPITRE VIII.

Tandis que je me promenais ainsi pour exciter ma verve, une jeune et jolie femme qui logeait au-dessous de moi, étonnée du tapage que je faisais, et croyant peut-être que je donnais un bal dans ma chambre, députa son mari pour s'informer de la cause du bruit. J'étais encore tout étourdi de la contusion que j'avais reçue, lorsque la porte s'entr'ouvrit. Un homme âgé, portant un visage mélancolique, avança la tête, et promena ses regards curieux dans la chambre. Quand la surprise de me trouver seul lui permit de parler : « Ma femme a « la migraine, monsieur, me dit-il d'un air fâché. « Permettez-moi de vous faire observer que... »

Je l'interrompis aussitôt, et mon style se ressentit de la hauteur de mes pensées. « Respectable

« messager de ma belle voisine, lui dis-je dans le « langage des bardes, pourquoi tes yeux brillent- « ils sous tes épais sourcils, comme deux météores « dans la forêt noire de Cromba? Ta belle com- « pagne est un rayon de lumière, et je mourrais « mille fois plutôt que de vouloir troubler son re- « pos ; mais ton aspect, ô respectable messager, « ton aspect est sombre comme la voûte la plus « reculée de la caverne de Camora, lorsque les « nuages amoncelés de la tempête obscurcissent la « face de la nuit, et pèsent sur les campagnes si- « lencieuses de Morven. »

Le voisin, qui n'avait apparemment jamais lu les poésies d'Ossian, prit mal à propos l'accès d'enthousiasme qui m'animait pour un accès de folie, et parut fort embarrassé. Mon intention n'étant point de l'offenser, je lui offris un siége, et je le priai de s'asseoir ; mais je m'aperçus qu'il se retirait doucement, et se signait en disant à demi-voix : « *È matto, per Bacco, è matto*[1] *!* »

[1] Il est fou, par Bacchus, il est fou !

CHAPITRE IX.

Je le laissai sortir sans vouloir approfondir jusqu'à quel point son observation était fondée, et je m'assis à mon bureau pour prendre note de ces événements, comme je fais toujours ; mais à peine eus-je ouvert un tiroir dans lequel j'espérais trouver du papier, que je le refermai brusquement, troublé par un des sentiments les plus désagréables que l'on puisse éprouver, celui de l'amour-propre humilié. L'espèce de surprise dont je fus saisi dans cette occasion ressemble à celle qu'éprouve un voyageur altéré lorsque, approchant ses lèvres d'une fontaine limpide, il aperçoit au fond de l'eau une grenouille qui le regarde. Ce n'était cependant autre chose que les ressorts et la carcasse d'une colombe artificielle, qu'à l'exemple d'Archytas, je m'étais proposé jadis de faire voler dans les airs. J'avais travaillé sans relâche à sa construction pendant plus de trois mois. Le jour de l'essai venu, je la plaçai sur le bord d'une table, après avoir soigneusement fermé la porte, afin de tenir la découverte secrète et de causer une aimable surprise à mes amis. Un fil tenait le mécanisme immobile. Qui pourrait imaginer les pal-

pitations de mon cœur et les angoisses de mon amour-propre lorsque j'approchai les ciseaux pour couper le lien fatal?... Zest!... le ressort de la colombe part et se développe avec bruit. Je lève les yeux pour la voir passer ; mais, après avoir fait quelques tours sur elle-même, elle tombe et va se cacher sous la table. Rosine, qui dormait là, s'éloigna tristement. Rosine, qui ne vit jamais ni poulet, ni pigeon, ni le plus petit oiseau, sans les attaquer et les poursuivre, ne daigna pas même regarder ma colombe qui se débattait sur le plancher... Ce fut le coup de grâce pour mon amour-propre.

J'allai prendre l'air sur les remparts.

CHAPITRE X.

Tel fut le sort de ma colombe artificielle. Tandis que le génie de la mécanique la destinait à suivre l'aigle dans les cieux, le destin lui donna les inclinations d'une taupe.

Je me promenais tristement et découragé comme on l'est toujours après une grande espérance déçue, lorsque, levant les yeux, j'aperçus un vol de grues

qui passait sur ma tête. Je m'arrêtai pour les examiner. Elles s'avançaient en ordre triangulaire, comme la colonne anglaise à la bataille de Fontenoy. Je les voyais traverser le ciel de nuage en nuage. « Ah ! qu'elles volent bien ! disais-je tout « bas ; avec quelle assurance elles semblent glisser « sur l'invisible sentier qu'elles parcourent ! » L'avouerai-je? hélas ! qu'on me le pardonne ! L'horrible sentiment de l'envie est une fois, une seule fois entré dans mon cœur, et c'était pour des grues. Je les poursuivis de mes regards jaloux jusqu'aux bornes de l'horizon. Longtemps, immobile au milieu de la foule qui se promenait, j'observai le mouvement rapide des hirondelles, et je m'étonnais de les voir suspendues dans les airs, comme si je n'avais jamais vu ce phénomène. Le sentiment d'une admiration profonde, inconnu pour moi jusqu'alors, éclairait mon âme. Je croyais voir la nature pour la première fois. J'entendais avec surprise le bourdonnement des mouches, le chant des oiseaux, et ce bruit mystérieux et confus de la création vivante qui célèbre involontairement son auteur. Concert ineffable, auquel l'homme seul a le privilége sublime de pouvoir joindre des accents de reconnaissance ! « Quel est l'auteur de ce bril-« lant mécanisme? m'écriai-je dans le transport « qui m'animait. Quel est celui qui, ouvrant sa

« main créatrice, laissa échapper la première hi-
« rondelle dans les airs? celui qui donna l'ordre
« à ces arbres de sortir de la terre et d'élever
« leurs rameaux vers le ciel? — Et toi, qui t'a-
« vances majestueusement sous leur ombre, créa-
« ture ravissante, dont les traits commandent le
« respect et l'amour, qui t'a placée sur la surface
« de la terre pour l'embellir? Quelle est la pensée
« qui dessina tes formes divines, qui fut assez
« puissante pour créer le regard et le sourire de
« l'innocente beauté?... Et moi-même, qui sens
« palpiter mon cœur, quel est le but de mon
« existence? — Que suis-je, et d'où viens-je, moi
« l'auteur de la colombe artificielle centri-
« pète?... »

A peine eus-je prononcé ce mot barbare, que, revenant tout à coup à moi comme un homme endormi sur lequel on jetterait un seau d'eau, je m'aperçus que plusieurs personnes m'avaient entouré pour m'examiner, tandis que mon enthousiasme me faisait parler seul. Je vis alors la belle Georgine qui me devançait de quelques pas. La moitié de sa joue gauche, chargée de rouge, que j'entrevoyais à travers les boucles de sa perruque blonde, acheva de me remettre au courant des affaires de ce monde, dont je venais de faire une petite absence.

CHAPITRE XI.

Dès que je fus un peu remis du trouble que m'avait causé l'aspect de ma colombe artificielle, la douleur de la contusion que j'avais reçue se fit sentir vivement. Je passai la main sur mon front, et j'y reconnus une nouvelle protubérance précisément à cette partie de la tête où le docteur Gall a placé la protubérance poétique. Mais je n'y songeais point alors, et l'expérience devait seule me démontrer la vérité du système de cet homme célèbre.

Après m'être recueilli quelques instants pour faire un dernier effort en faveur de mon épître dédicatoire, je pris un crayon et me mis à l'ouvrage. Quel fut mon étonnement!... les vers coulaient d'eux-mêmes sous ma plume ; j'en remplis deux pages en moins d'une heure, et je conclus de cette circonstance que, si le mouvement était nécessaire à la tête de Pope pour composer des vers, il ne fallait pas moins qu'une contusion pour en tirer de la mienne. Je ne donnerai cependant pas au lecteur ceux que je fis alors, parce que la rapidité prodigieuse avec laquelle se succédaient les aventures de mon voyage m'empêcha d'y mettre la der-

nière main. Malgré cette réticence, il n'est pas douteux qu'on doit regarder l'accident qui m'était arrivé comme une découverte précieuse, et dont les poètes ne sauraient trop user.

Je suis, en effet, si convaincu de l'infaillibilité de cette nouvelle méthode, que, dans le poème en vingt-quatre chants que j'ai composé depuis lors, et qui sera publié avec *la Prisonnière de Pignerol*[1], je n'ai pas cru nécessaire jusqu'à présent de commencer les vers ; mais j'ai mis au net cinq cents pages de notes, qui forment, comme on le sait, tout le mérite et le volume de la plupart des poèmes modernes.

Comme je rêvais profondément à mes découvertes, en marchant dans ma chambre je rencontrai mon lit, sur lequel je tombai assis ; et ma main se trouvant par hasard tombée sur mon bonnet, je pris le parti de m'en couvrir la tête et de me coucher.

[1] L'auteur paraît avoir renoncé depuis à publier *la Prisonnière de Pignerol*, cet ouvrage rentrant trop dans le genre du roman. (*Note de l'Auteur.*)

CHAPITRE XII.

J'étais au lit depuis un quart d'heure, et, contre mon ordinaire, je ne dormais point encore. A l'idée de mon épître dédicatoire avaient succédé les réflexions les plus tristes : ma lumière, qui tirait vers sa fin, ne jetait plus qu'une lueur inconstante et lugubre du fond de la bobèche, et ma chambre avait l'air d'un tombeau. Un coup de vent ouvrit tout à coup la fenêtre, éteignit ma bougie, et ferma la porte avec violence. La teinte noire de mes pensées s'accrut avec l'obscurité.

Tous mes plaisirs passés, toutes mes peines présentes, vinrent fondre à la fois dans mon cœur, et le remplirent de regrets et d'amertume.

Quoique je fasse des efforts continuels pour oublier mes chagrins et les chasser de ma pensée, il m'arrive quelquefois, lorsque je n'y prends pas garde, qu'ils rentrent tous à la fois dans ma mémoire, comme si on leur ouvrait une écluse. Il ne me reste plus d'autre parti à prendre dans ces occasions que de m'abandonner au torrent qui m'entraîne, et mes idées deviennent alors si noires, tous les objets me paraissent si lugubres, que je finis ordinairement par rire de ma folie ; en sorte

que le remède se trouve dans la violence même du mal.

J'étais encore dans toute la force d'une de ces crises mélancoliques, lorsqu'une partie de la bouffée de vent qui avait ouvert ma fenêtre et fermé ma porte en passant, après avoir fait quelques tours dans ma chambre, feuilleté mes livres et jeté une feuille volante de mon voyage par terre, entra finalement dans mes rideaux et vint mourir sur ma joue. Je sentis la douce fraîcheur de la nuit, et, regardant cela comme une invitation de sa part, je me levai tout de suite, et j'allai sur mon échelle jouir du calme de la nature.

CHAPITRE XIII.

Le temps était serein : la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel, un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards.

C'est un charme toujours nouveau pour moi que

celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper. J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi ! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux ? et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers ?... Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours ; mais, pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde, et vient frapper ses regards, pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé à l'éternité.

CHAPITRE XIV.

Un sentiment fâcheux troublait cependant le plaisir que j'éprouvais en me livrant à ces méditations. Combien peu de personnes, me disais-je, jouissent maintenant avec moi du spectacle sublime que le ciel étale inutilement pour les hommes assoupis !... Passe encore pour ceux qui dorment ; mais qu'en coûterait-il à ceux qui se promènent, à ceux qui sortent en foule du théâtre, de regarder un instant et d'admirer les brillantes constellations qui rayonnent de toutes parts sur leur tête ? — Non, les spectateurs attentifs de Scapin ou de Jocrisse ne daigneront pas lever les yeux : ils vont rentrer brutalement chez eux, ou ailleurs, sans songer que le ciel existe. Quelle bizarrerie !... parce qu'on peut le voir souvent et gratis, ils n'en veulent pas. Si le firmament était toujours voilé pour nous, si le spectacle qu'il nous offre dépendait d'un entrepreneur, les premières loges sur les toits seraient hors de prix, et les dames de Turin s'arracheraient ma lucarne.

« Oh ! si j'étais souverain d'un pays, m'écriai-je, « saisi d'une juste indignation, je ferais chaque nuit « sonner le tocsin, et j'obligerais mes sujets de

« tout âge, de tout sexe et de toute condition, de « se mettre à la fenêtre et de regarder les étoiles. » Ici la raison, qui, dans mon royaume, n'a qu'un droit contesté de remontrance, fut cependant plus heureuse qu'à l'ordinaire dans les représentations qu'elle me proposa au sujet de l'édit inconsidéré que je voulais proclamer dans mes États. « Sire, me « dit-elle, Votre Majesté ne daignerait-elle pas faire « une exception en faveur des nuits pluvieuses, « puisque, dans ce cas, le ciel étant couvert... — « Fort bien, fort bien, répondis-je, je n'y avais pas « songé : vous noterez une exception en faveur des « nuits pluvieuses. — Sire, ajouta-t-elle, je pense « qu'il serait à propos d'excepter aussi les nuits se- « reines, lorsque le froid est excessif et que la bise « souffle, puisque l'exécution rigoureuse de l'édit « accablerait vos heureux sujets de rhumes et de « catarrhes. » Je commençais à voir beaucoup de difficultés dans l'exécution de mon projet ; mais il m'en coûtait de revenir sur mes pas. « Il faudra, « dis-je, écrire au Conseil de médecine et à l'Aca- « démie des sciences pour fixer le degré du ther- « momètre centigrade auquel mes sujets pourront « se dispenser de se mettre à la fenêtre ; mais je « veux, j'exige absolument que l'ordre soit exécuté « à la rigueur. — Et les malades, sire ? — Cela va « sans dire ; qu'ils soient exceptés : l'humanité doit

« aller avant tout. — Si je ne craignais de fatiguer « Votre Majesté, je lui ferais encore observer que « l'on pourrait (dans le cas où elle le jugerait à pro- « pos et que la chose ne présentât pas de grands « inconvénients) ajouter aussi une exception en « faveur des aveugles, puisque, étant privés de « l'organe de la vue... — Eh bien, est-ce tout ? in- « terrompis-je avec humeur. — Pardon, sire ; mais « les amoureux ? Le cœur débonnaire de Votre « Majesté pourrait-il les contraindre à regarder « aussi les étoiles ? — C'est bon, c'est bon, dit le « roi ; remettons cela ; nous y penserons la tête « reposée. Vous me donnerez un mémoire détaillé « là-dessus. »

Bon Dieu ! bon Dieu ! combien il faut y réfléchir avant de donner un édit de haute police !

CHAPITRE XV.

Les étoiles les plus brillantes n'ont jamais été celles que je contemple avec le plus de plaisir ; mais les plus petites, celles qui, perdues dans un éloignement incommensurable, ne paraissent que comme

des points imperceptibles, ont toujours été mes étoiles favorites. La raison en est toute simple : on concevra facilement qu'en faisant faire à mon imagination autant de chemin de l'autre côté de leur sphère que mes regards en font de celui-ci pour parvenir jusqu'à elles, je me trouve porté sans effort à une distance où peu de voyageurs sont parvenus avant moi, et je m'étonne, en me trouvant là, de n'être encore qu'au commencement de ce vaste univers : car il serait, je crois, ridicule de penser qu'il existe une barrière au delà de laquelle le néant commence, comme si le néant était plus facile à comprendre que l'existence! Après la dernière étoile, j'en imagine encore une autre, qui ne saurait non plus être la dernière. En assignant des limites à la création, tant soient-elles éloignées, l'univers ne me paraît plus qu'un point lumineux, comparé à l'immensité de l'espace vide qui l'environne, à cet affreux et sombre néant, au milieu duquel il serait suspendu comme une lampe solitaire.

Ici je me couvris les yeux avec mes deux mains, pour m'éloigner toute espèce de distraction, et donner à mes idées la profondeur qu'un semblable sujet exige ; et, faisant un effort de tête surnaturel, je composai un système du monde, le plus complet qui ait encore paru. Le voici dans

tous ses détails ; il est le résultat des méditations de toute ma vie.

« Je crois que l'espace étant... »

Mais ceci mérite un chapitre à part ; et, vu l'importance de la matière, il sera le seul de mon voyage qui portera un titre.

CHAPITRE XVI.

SYSTÈME DU MONDE.

Je crois donc que l'espace étant infini, la création l'est aussi, et que Dieu a créé dans son éternité une infinité de mondes dans l'immensité de l'espace.

CHAPITRE XVII.

J'avouerai cependant de bonne foi que je ne comprends guère mieux mon système que tous les au-

tres systèmes éclos jusqu'à ce jour de l'imagination des philosophes anciens et modernes; mais le mien a l'avantage précieux d'être contenu dans quatre lignes, tout énorme qu'il est. Le lecteur indulgent voudra bien observer aussi qu'il a été composé tout entier au sommet d'une échelle. Je l'aurais cependant embelli de commentaires et de notes, si, dans le moment où j'étais le plus fortement occupé de mon sujet, je n'avais été distrait par des sons enchanteurs, qui vinrent frapper agréablement mon oreille. Une voix telle que je n'en ai jamais entendu de plus mélodieuse, sans en excepter même celle de Zénéide, une de ces voix qui sont toujours à l'unisson des fibres de mon cœur, chantait tout près de moi une romance, dont je ne perdis pas un mot et qui ne sortira jamais de ma mémoire. En écoutant avec attention, je découvris que la voix partait d'une fenêtre plus basse que la mienne : malheureusement je ne pouvais la voir, l'extrémité du toit, au-dessus duquel s'élevait ma lucarne, la cachant à mes yeux. Cependant le désir d'apercevoir la sirène qui me charmait par ses accords augmentait à proportion du charme de la romance, dont les paroles touchantes auraient arraché des larmes à l'être le plus insensible. Bientôt, ne pouvant plus résister à ma curiosité, je montai jusqu'au dernier échelon, je mis un pied sur le bord du toit, et,

me tenant d'une main au montant de la fenêtre, je me suspendis ainsi sur la rue, au risque de me précipiter.

Je vis alors sur un balcon à ma gauche, un peu au-dessous de moi, une jeune femme en déshabillé blanc : sa main soutenait sa tête charmante, assez penchée pour laisser entrevoir, à la lueur des astres, le profil le plus intéressant, et son attitude semblait imaginée pour présenter dans tout son jour, à un voyageur aérien comme moi, une taille svelte et bien prise ; un de ses pieds nus, jeté négligemment en arrière, était tourné de façon qu'il m'était possible, malgré l'obscurité, d'en présumer les heureuses dimensions, tandis qu'une jolie petite mule, dont il était séparé, les déterminait encore mieux à mon œil curieux. Je vous laisse à penser, ma chère Sophie, quelle était la violence de ma situation. Je n'osais faire la moindre exclamation, de peur d'effaroucher ma belle voisine, ni le moindre mouvement, de peur de tomber dans la rue.

Un soupir m'échappa cependant malgré moi ; mais je fus à temps d'en retenir la moitié ; le reste fut emporté par un zéphyr qui passait, et j'eus tout le loisir d'examiner la rêveuse, soutenu dans cette position périlleuse par l'espoir de l'entendre chanter encore. Mais, hélas ! sa romance était finie

et mon mauvais destin lui fit garder le silence le plus opiniâtre. Enfin, après avoir attendu bien longtemps, je crus pouvoir me hasarder à lui adresser la parole : il ne s'agissait plus que de trouver un compliment digne d'elle et des sentiments qu'elle m'avait inspirés. Oh ! combien je regrettai de n'avoir pas terminé mon épître dédicatoire en vers ! comme je l'aurais placée à propos dans cette occasion ! Ma présence d'esprit ne m'abandonna pas au besoin. Inspiré par la douce influence des astres et par le désir plus puissant encore de réussir auprès d'une belle, après avoir toussé légèrement pour la prévenir et pour rendre le son de ma voix plus doux :

« Il fait bien beau temps cette nuit, » lui dis-je du ton le plus affectueux qu'il me fut possible.

CHAPITRE XVIII.

Je crois entendre d'ici madame de Hautcastel, qui ne me passe rien, me demander compte de la romance dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Pour la première fois de ma vie, je me trouve dans

la dure nécessité de lui refuser quelque chose. Si j'insérais ces vers dans mon voyage, on ne manquerait pas de m'en croire l'auteur, ce qui m'attirerait, sur la nécessité des contusions, plus d'une mauvaise plaisanterie que je veux éviter. Je continuerai donc la relation de mon aventure avec mon aimable voisine, aventure dont la catastrophe inattendue, ainsi que la délicatesse avec laquelle je l'ai conduite, sont faites pour intéresser toutes les classes de lecteurs. Mais, avant de savoir ce qu'elle me répondit, et comment fut reçu le compliment ingénieux que je lui avais adressé, je dois répondre d'avance à certaines personnes qui se croient plus éloquentes que moi, et qui me condamneront sans pitié pour avoir commencé la conversation d'une manière si triviale à leur sens. Je leur prouverai que, si j'avais fait de l'esprit dans cette occasion importante, j'aurais manqué ouvertement aux règles de la prudence et du bon goût. Tout homme qui entre en conversation avec une belle en disant un bon mot ou en faisant un compliment, quelque flatteur qu'il puisse être, laisse entrevoir des prétentions qui ne doivent paraître que lorsqu'elles commencent à être fondées. En outre, s'il fait de l'esprit, il est évident qu'il cherche à briller, et par conséquent qu'il pense moins à sa dame qu'à lui-même. Or, les dames veulent qu'on s'occupe

d'elles ; et, quoiqu'elles ne fassent pas toujours exactement les mêmes réflexions que je viens d'écrire, elles possèdent un sens exquis et naturel qui leur apprend qu'une phrase triviale, dite par le seul motif de lier la conversation et de s'approcher d'elles, vaut mille fois mieux qu'un trait d'esprit inspiré par la vanité, et mieux encore (ce qui paraîtra bien étonnant) qu'une épître dédicatoire en vers. Bien plus, je soutiens (dût mon sentiment être regardé comme un paradoxe) que cet esprit léger et brillant de la conversation n'est pas même nécessaire dans la plus longue liaison, si c'est vraiment le cœur qui l'a formée ; et, malgré tout ce que les personnes qui n'ont aimé qu'à demi disent des longs intervalles que laissent entre eux les sentiments vifs de l'amour et de l'amitié, la journée est toujours courte lorsqu'on la passe auprès de son amie, et le silence est aussi intéressant que la discussion.

Quoi qu'il en soit de ma dissertation, il est très sûr que je ne vis rien de mieux à dire, sur le bord du toit où je me trouvais, que les paroles en question. Je ne les eus pas plus tôt prononcées, que mon âme se transporta tout entière au tympan de mes oreilles, pour saisir jusqu'à la moindre nuance des sons que j'espérais entendre. La belle releva sa tête pour me regarder : ses longs che-

veux se déployèrent comme un voile, et servirent de fond à son visage charmant, qui réfléchissait la lumière mystérieuse des étoiles. Déjà sa bouche était entr'ouverte, ses douces paroles s'avançaient sur ses lèvres.....

Mais, ô ciel ! quelle fut ma surprise et ma terreur !... Un bruit sinistre se fit entendre : « Que « faites-vous là, madame, à cette heure ? Ren- « trez ! » dit une voix mâle et sonore dans l'intérieur de l'appartement.

Je fus pétrifié.

CHAPITRE XIX.

Tel doit être le bruit qui vient effrayer les coupables lorsqu'on ouvre tout à coup devant eux les portes brûlantes du Tartare ; ou tel encore doit être celui que font, sous les voûtes infernales, les sept cataractes du Styx, dont les poètes ont oublié de parler.

CHAPITRE XX.

Un feu follet traversa le ciel en ce moment, et disparut presque aussitôt. Mes yeux, que la clarté du météore avait détournés un instant, se reportèrent sur le balcon, et n'y virent plus que la petite pantoufle. Ma voisine, dans sa retraite précipitée, avait oublié de la reprendre. Je contemplai longtemps ce joli moule d'un pied digne du ciseau de Praxitèle avec une émotion dont je n'oserais avouer toute la force ; mais, ce qui pourra paraître bien singulier, et ce dont je ne saurais me rendre raison à moi-même, c'est qu'un charme insurmontable m'empêchait d'en détourner mes regards, malgré tous les efforts que je faisais pour les porter sur d'autres objets.

On raconte que, lorsqu'un serpent regarde un rossignol, le malheureux oiseau, victime d'un charme irrésistible, est forcé de s'approcher du reptile vorace. Ses ailes rapides ne lui servent plus qu'à le conduire à sa perte, et chaque effort qu'il fait pour s'éloigner le rapproche de l'ennemi qui le poursuit de son regard inévitable.

Tel était sur moi l'effet de cette pantoufle, sans

que cependant je puisse dire avec certitude, qui, de la pantoufle ou de moi, était le serpent, puisque, selon les lois de la physique, l'attraction devait être réciproque. Il est certain que cette influence funeste n'était point un jeu de mon imagination. J'étais si réellement et si fortement attiré, que je fus deux fois au moment de lâcher la main et de me laisser tomber. Cependant, comme le balcon sur lequel je voulais aller n'était pas exactement sous ma fenêtre, mais un peu de côté, je vis fort bien que la force de gravitation inventée par Newton, venant à se combiner avec l'attraction oblique de la pantoufle, j'aurais suivi dans ma chute une diagonale, et je serais tombé sur une guérite, qui ne me paraissait pas plus grosse qu'un œuf, de la hauteur où je me trouvais, en sorte que mon but aurait été manqué...

Je me cramponnai donc plus fortement encore à la fenêtre, et, faisant un effort de résolution, je parvins à lever les yeux et à regarder le ciel.

CHAPITRE XXI.

Je serais fort en peine d'expliquer et de définir exactement l'espèce de plaisir que j'éprouvais dans cette circonstance. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'avait rien de commun avec celui que m'avait fait ressentir, quelques moments plus tôt, l'aspect de la voie lactée et du ciel étoilé. Cependant, comme dans les situations les plus embarrassantes de ma vie j'ai toujours aimé me rendre raison de ce qui se passe dans mon âme, je voulus à cette occasion me faire une idée bien nette du plaisir que peut ressentir un honnête homme lorsqu'il contemple la pantoufle d'une dame, comparé au plaisir que lui fait éprouver la contemplation des étoiles. Pour cet effet, je choisis dans le ciel la constellation la plus apparente. C'était, si je ne me trompe, la chaise de Cassiopée, qui se trouvait au-dessus de ma tête, et je regardai tour à tour la constellation et la pantoufle, la pantoufle et la constellation. Je vis alors que ces deux sensations étaient de nature toute différente : l'une était dans ma tête, tandis que l'autre me semblait avoir son siège dans la région du cœur. Mais ce que je

n'avouerai pas sans un peu de honte, c'est que l'attrait qui me portait vers la pantoufle enchantée absorbait toutes mes facultés. L'enthousiasme que m'avait causé quelque temps auparavant l'aspect du ciel étoilé n'existait plus que faiblement, et bientôt il s'anéantit tout à fait, lorsque j'entendis la porte du balcon se rouvrir, et que j'aperçus un petit pied, plus blanc que l'albâtre, s'avancer doucement et s'emparer de la petite mule. Je voulus parler; mais, n'ayant pas eu le temps de me préparer comme la première fois, je ne retrouvai plus ma présence d'esprit ordinaire, et j'entendis la porte du balcon se refermer avant d'avoir imaginé quelque chose de convenable à dire.

CHAPITRE XXII.

Les chapitres précédents suffiront, j'espère, pour répondre victorieusement à une inculpation de madame de Hautcastel, qui n'a pas craint de dénigrer mon premier voyage, sous le prétexte qu'on n'a pas l'occasion d'y faire l'amour. Elle ne pourrait

faire à ce nouveau voyage le même reproche ; et, quoique mon aventure avec mon aimable voisine n'ait pas été poussée bien loin, je puis assurer que j'y trouvai plus de satisfaction que dans plus d'une autre circonstance, où je m'étais imaginé être très heureux, faute d'objet de comparaison. Chacun jouit de la vie à sa manière ; mais je croirais manquer à ce que je dois à la bienveillance du lecteur si je lui laissais ignorer une découverte qui, plus que toute autre chose, a contribué jusqu'ici à mon bonheur (à condition toutefois que cela restera entre nous) ; car il ne s'agit de rien moins que d'une nouvelle méthode de faire l'amour, beaucoup plus avantageuse que la précédente, sans avoir aucun de ses nombreux inconvénients. Cette invention étant spécialement destinée aux personnes qui voudront adopter ma nouvelle manière de voyager, je crois devoir consacrer quelques chapitres à leur instruction.

CHAPITRE XXIII.

J'avais observé, dans le cours de ma vie, que lorsque j'étais amoureux suivant la méthode ordi-

naire, mes sensations ne répondaient jamais à mes espérances, et que mon imagination se voyait déjouée dans tous ses plans. En y réfléchissant avec attention, je pensai que, s'il m'était possible d'étendre le sentiment qui me porte à l'amour individuel sur tout le sexe qui en est l'objet, je me procurerais des jouissances nouvelles sans me compromettre en aucune façon. Quel reproche, en effet, pourrait-on faire à un homme qui se trouverait pourvu d'un cœur assez énergique pour aimer toutes les femmes aimables de l'univers? Oui, madame, je les aime toutes, et non seulement celles que je connais, ou que j'espère rencontrer, mais toutes celles qui existent sur la surface de la terre. Bien plus, j'aime toutes les femmes qui ont existé et celles qui existeront, sans compter un bien plus grand nombre encore que mon imagination tire du néant. Toutes les femmes possibles enfin sont comprises dans le vaste cercle de mes affections.

Par quel injuste et bizarre caprice renfermerais-je un cœur comme le mien dans les bornes étroites d'une société? Que dis-je! pourquoi circonscrire son essor aux limites d'un royaume ou même d'une république?

Assise au pied d'un chêne battu par la tempête, une jeune veuve indienne mêle ses soupirs au bruit des vents déchaînés. Les armes du guerrier qu'elle

aimait sont suspendues sur sa tête, et le bruit lugubre qu'elles font entendre en se heurtant ramène dans son cœur le souvenir de son bonheur passé. Cependant la foudre sillonne les nuages, et la lumière livide des éclairs se réfléchit dans ses yeux immobiles. Tandis que le bûcher qui doit la consumer s'élève, seule, sans consolation, dans la stupeur du désespoir, elle attend une mort affreuse qu'un préjugé cruel lui fait préférer à la vie.

Quelle douce et mélancolique jouissance n'éprouve point un homme sensible en approchant de cette infortunée pour la consoler! Tandis qu'assis sur l'herbe, à côté d'elle, je cherche à la dissuader de l'horrible sacrifice, et que, mêlant mes soupirs aux siens et mes larmes à ses larmes, je tâche de la distraire de ses douleurs, toute la ville accourt chez madame d'A***, dont le mari vient de mourir d'un coup d'apoplexie. Résolue aussi de ne point survivre à son malheur, insensible aux larmes et aux prières de ses amis, elle se laisse mourir de faim ; et, depuis ce matin, où imprudemment on est venu lui annoncer cette nouvelle, la malheureuse n'a mangé qu'un biscuit, et n'a bu qu'un petit verre de vin de Malaga. Je ne donne à cette femme désolée que la simple attention nécessaire pour ne pas enfreindre les lois de mon système universel, et je m'éloigne bientôt de chez elle,

parce que je suis naturellement jaloux, et ne veux pas me compromettre avec une foule de consolateurs, non plus qu'avec les personnes trop aisées à consoler.

Les beautés malheureuses ont particulièrement des droits sur mon cœur, et le tribut de sensibilité que je leur dois n'affaiblit point l'intérêt que je porte à celles qui sont heureuses. Cette disposition varie à l'infini mes plaisirs, et me permet de passer tour à tour de la mélancolie à la gaieté et d'un repos sentimental à l'exaltation.

Souvent aussi je forme des intrigues amoureuses dans l'histoire ancienne, et j'efface des lignes entières dans les vieux registres du destin. Combien de fois n'ai-je pas arrêté la main parricide de Virginius et sauvé la vie à sa fille infortunée, victime à la fois de l'excès du crime et de celui de la vertu! Cet événement me remplit de terreur lorsqu'il revient à ma pensée; je ne m'étonne point s'il fut l'origine d'une révolution.

J'espère que les personnes raisonnables, ainsi que les âmes compatissantes, me sauront gré d'avoir arrangé cette affaire à l'amiable; et tout homme qui connaît un peu le monde jugera comme moi que, si on avait laissé faire le décemvir, cet homme passionné n'aurait pas manqué de rendre justice à la vertu de Virginie : les parents s'en

seraient mêlés; le père Virginius, à la fin, se serait apaisé, et le mariage s'en serait suivi dans toutes les formes voulues par la loi.

Mais le malheureux amant délaissé, que serait-il devenu? Eh bien, l'amant, qu'a-t-il gagné à ce meurtre? Mais, puisque vous voulez bien vous apitoyer sur son sort, je vous apprendrai, ma chère Marie, que, six mois après la mort de Virginie, il était non seulement consolé, mais très heureusement marié, et qu'après avoir eu plusieurs enfants il perdit sa femme et se remaria, six semaines après, avec la veuve d'un tribun du peuple. Ces circonstances, ignorées jusqu'à ce jour, ont été découvertes et déchiffrées, dans un manuscrit palimpseste de la bibliothèque Ambrosienne, par un savant antiquaire italien[1]. Elles augmenteront malheureusement d'une page l'histoire abominable et déjà trop longue de la république romaine.

[1] Ce savant est Angelo Maï, qui s'appliqua, dès 1813, à l'étude des manuscrits palimpsestes et réussit en beaucoup de cas à en faire reparaître l'écriture primitive.

CHAPITRE XXIV.

Après avoir sauvé l'intéressante Virginie, j'échappe modestement à sa reconnaissance; et, toujours désireux de rendre service aux belles, je profite de l'obscurité d'une nuit pluvieuse, et je vais furtivement ouvrir le tombeau d'une jeune vestale que le sénat romain a eu la barbarie de faire enterrer vivante, pour avoir laissé éteindre le feu sacré de Vesta, ou peut-être bien pour s'y être légèrement brûlée. Je marche en silence dans les rues détournées de Rome avec le charme intérieur qui précède les bonnes actions, surtout lorsqu'elles ne sont pas sans danger. J'évite avec soin le Capitole, de peur d'éveiller les oies, et, me glissant à travers les gardes de la porte Colline, j'arrive heureusement au tombeau sans être aperçu.

Au bruit que je fais en soulevant la pierre qui le couvre, l'infortunée détache sa tête échevelée du sol humide du caveau. Je la vois, à la lueur de la lampe sépulcrale, jeter autour d'elle des regards égarés : dans son délire, la malheureuse victime croit être déjà sur les rives du Cocyte. « O Minos!
« s'écrie-t-elle, ô juge inexorable! j'aimais, il est
« vrai, sur la terre, contre les lois sévères de Vesta.

« Si les dieux sont aussi barbares que les hommes, « ouvre, ouvre pour moi les abîmes du Tartare ! « J'aimais et j'aime encore. — Non, non, tu n'es « point encore dans le royaume des morts ; viens, « jeune infortunée, reparais sur la terre ! renais à « la lumière et à l'amour ! » Cependant je saisis sa main glacée par le froid de la tombe ; je l'enlève dans mes bras, je la serre contre mon cœur, et je l'arrache enfin de cet horrible lieu, toute palpitante de frayeur et de reconnaissance.

Gardez-vous bien de croire, madame, qu'aucun intérêt personnel soit le mobile de cette bonne action. L'espoir d'intéresser en ma faveur la belle ex-vestale n'entre pour rien dans tout ce que je fais pour elle ; car je rentrerais ainsi dans l'ancienne méthode : je puis assurer, parole de voyageur, que, tant qu'a duré notre promenade, depuis la porte Colline jusqu'à l'endroit où se trouve maintenant le tombeau des Scipions, malgré l'obscurité profonde, et dans les moments même où sa faiblesse m'obligeait de la soutenir dans mes bras, je n'ai cessé de la traiter avec les égards et le respect dus à ses malheurs, et je l'ai scrupuleusement rendue à son amant qui l'attendait sur la route.

CHAPITRE XXV.

Une autre fois, conduit par mes rêveries, je me trouvai par hasard à l'enlèvement des Sabines : je vis avec beaucoup de surprise que les Sabins prenaient la chose tout autrement que ne le raconte l'histoire. N'entendant rien à cette bagarre, j'offris ma protection à une femme qui fuyait ; et je ne pus m'empêcher de rire en l'accompagnant, lorsque j'entendis un Sabin furieux s'écrier avec l'accent du désespoir : « Dieux immortels! pourquoi n'ai-je « point amené ma femme à la fête ! »

CHAPITRE XXVI.

Outre la moitié du genre humain à laquelle je porte une si vive affection, le dirai-je, et voudra-t-on me croire? mon cœur est doué d'une telle capacité de tendresse, que tous les êtres vivants et les choses inanimées elles-mêmes en ont aussi une bonne part. J'aime les arbres qui me prêtent leur

ombre, et les oiseaux qui gazouillent sous le feuillage, et le cri nocturne de la chouette, et le bruit des torrents : j'aime tout... j'aime la lune !

Vous riez, mademoiselle ; il est aisé de tourner en ridicule les sentiments que l'on n'éprouve pas ; mais les cœurs qui ressemblent au mien me comprendront.

Oui, je m'attache d'une véritable affection à tout ce qui m'entoure. J'aime les chemins où je passe, la fontaine dans laquelle je bois ; je ne me sépare pas sans quelque peine du rameau que j'ai pris au hasard dans une haie : je le regarde encore après l'avoir jeté ; nous avions déjà fait connaissance : je regrette les feuilles qui tombent, et jusqu'au zéphyr qui passe. Où est maintenant celui qui agitait tes cheveux noirs, Élisa, lorsque, assise auprès de moi sur les bords de la Doire, la veille de notre éternelle séparation, tu me regardais dans un triste silence ? Où est ton regard ? où est cet instant douloureux et chéri ?

O Temps !... divinité terrible ! ce n'est pas ta faux cruelle qui m'épouvante ; je ne crains que tes hideux enfants, l'indifférence et l'oubli, qui font une longue mort des trois quarts de notre existence.

Hélas ! ce zéphyr, ce regard, ce sourire sont aussi loin de moi que les aventures d'Ariane. Il ne reste plus au fond de mon cœur que des regrets et

de vains souvenirs : triste mélange sur lequel ma vie surnage encore, comme un vaisseau fracassé par la tempête flotte quelque temps encore sur la mer agitée....

CHAPITRE XXVII.

Jusqu'à ce que, l'eau s'introduisant peu à peu entre les planches brisées, le malheureux vaisseau disparaisse englouti dans l'abîme ; les vagues le recouvrent, la tempête s'apaise, et l'hirondelle de mer rase la plaine solitaire et tranquille de l'Océan.

CHAPITRE XXVIII.

Je me vois forcé de terminer ici l'explication de ma nouvelle méthode de faire l'amour, parce que je m'aperçois qu'elle tombe dans le noir. Il ne sera pas cependant hors de propos d'ajouter encore quelques

éclaircissements sur cette découverte, qui ne convient pas généralement à tout le monde ni à tous les âges. Je ne conseillerais à personne de la mettre en usage à vingt ans ; l'inventeur lui-même n'en usait pas à cette époque de sa vie. Pour en tirer tout le parti possible, il faut avoir éprouvé tous les chagrins de la vie sans être découragé, et toutes les jouissances sans en être dégoûté. Point difficile ! Elle est surtout utile à cet âge où la raison nous conseille de renoncer aux habitudes de la jeunesse, et peut servir d'intermédiaire et de passage insensible entre le plaisir et la sagesse. Ce passage, comme l'ont observé tous les moralistes, est très difficile. Peu d'hommes ont le noble courage de le franchir galamment ; et souvent, après avoir fait le pas, ils s'ennuient sur l'autre bord, et repassent le fossé en cheveux gris et à leur grande honte. C'est ce qu'ils éviteront sans peine par ma nouvelle manière de faire l'amour. En effet, la plupart de nos plaisirs n'étant autre chose qu'un jeu de l'imagination, il est essentiel de lui présenter une pâture innocente pour la détourner des objets auxquels nous devons renoncer, à peu près comme l'on présente des joujoux aux enfants, lorsqu'on leur refuse des bonbons. De cette manière on a le temps de s'affermir sur le terrain de la sagesse sans penser y être encore, et l'on arrive par le chemin de la

folie, ce qui en facilitera singulièrement l'accès à beaucoup de monde.

Je crois donc ne m'être point trompé dans l'espoir d'être utile qui m'a fait prendre la plume, et je n'ai plus qu'à me défendre du mouvement naturel d'amour-propre que je pourrais légitimement ressentir en dévoilant aux hommes de semblables vérités.

CHAPITRE XXIX.

Toutes ces confidences, ma chère Sophie, ne vous auront pas fait oublier, j'espère, la position gênante dans laquelle vous m'avez laissé sur ma fenêtre. L'émotion que m'avait causée l'aspect du joli pied de ma voisine durait encore, et j'étais plus que jamais retombé sous le charme dangereux de la pantoufle, lorsqu'un événement imprévu vint me tirer du péril où j'étais de me précipiter du cinquième étage dans la rue. Une chauve-souris qui rôdait autour de la maison, et qui, me voyant immobile depuis si longtemps, me prit apparemment pour une cheminée, vint tout à coup

s'abattre sur moi et s'accrocher à mon oreille. Je sentis sur ma joue l'horrible fraîcheur de ses ailes humides. Tous les échos de Turin répondirent au cri furieux que je poussai malgré moi. Les sentinelles éloignées donnèrent le *qui vive*, et j'entendis dans la rue la marche précipitée d'une patrouille.

J'abandonnai sans beaucoup de peine la vue du balcon, qui n'avait plus aucun attrait pour moi. Le froid de la nuit m'avait saisi. Un léger frisson me parcourut de la tête aux pieds ; et, comme je croisais ma robe de chambre pour me réchauffer, je vis, à mon grand regret, que cette sensation de froid, jointe à l'insulte de la chauve-souris, avait suffi pour changer de nouveau le cours de mes idées. La pantoufle magique n'aurait pas eu dans ce moment plus d'influence sur moi que la chevelure de Bérénice ou toute autre constellation. Je calculai tout de suite combien il était déraisonnable de passer la nuit exposé à l'intempérie de l'air, au lieu de suivre le vœu de la nature, qui nous ordonne le sommeil. Ma raison, qui dans ce moment agissait seule en moi, me fit voir cela prouvé comme une proposition d'Euclide. Enfin je fus tout à coup privé d'imagination et d'enthousiasme, et livré sans secours à la triste réalité. Existence déplorable! Autant vaudrait-il être

un arbre sec dans une forêt, ou bien un obélisque au milieu d'une place.

« Les deux étranges machines, m'écriai-je alors, que la tête et le cœur de l'homme! Emporté tour à tour par ces deux mobiles de ses actions dans deux directions contraires, la dernière qu'il suit lui semble toujours la meilleure! O folie de l'enthousiasme et du sentiment! dit la froide raison. O faiblesse et incertitude de la raison! dit le sentiment. Qui pourra jamais, qui osera décider entre eux? »

Je pensai qu'il serait beau de traiter la question sur place, et de décider une bonne fois auquel de ces deux guides il convenait de me confier pour le reste de ma vie. « Suivrai-je désormais ma tête ou mon cœur? Examinons. »

CHAPITRE XXX.

En disant ces mots, je m'aperçois d'une douleur sourde dans celui de mes pieds qui reposait sur l'échelon. J'étais, en outre, très fatigué de la position difficile que j'avais gardée jusqu'alors. Je me baissai doucement pour m'asseoir; et, laissant

pendre mes jambes à droite et à gauche de la fenêtre, je commençai mon voyage à cheval. J'ai toujours préféré cette manière de voyager à toute autre, et j'aime passionnément les chevaux ; cependant, de tous ceux que j'ai vus, ou dont j'ai pu entendre parler, celui dont j'aurais le plus ardemment désiré la possession est le cheval de bois dont il est parlé dans *les Mille et une Nuits,* sur lequel on pouvait voyager dans les airs, et qui partait comme l'éclair lorsqu'on tournait une petite cheville entre ses oreilles.

Or, l'on peut remarquer que ma monture ressemble beaucoup à celle des *Mille et une Nuits.* Par sa position, le voyageur à cheval sur sa fenêtre communique d'un côté avec le ciel, et jouit de l'imposant spectacle de la nature ; les météores et les astres sont à sa disposition : de l'autre, l'aspect de sa demeure et les objets qu'elle contient le ramènent à l'idée de son existence, et le font rentrer en lui-même. Un seul mouvement de la tête remplace la cheville enchantée, et suffit pour opérer dans l'âme du voyageur un changement aussi rapide qu'extraordinaire. Tour à tour habitant de la terre et des cieux, son esprit et son cœur parcourent toutes les jouissances qu'il est donné à l'homme d'éprouver.

Je pressentis d'avance tout le parti que je pouvais

tirer de ma monture. Lorsque je me sentis bien en selle et arrangé de mon mieux, certain de n'avoir rien à craindre des voleurs ni des faux pas de mon cheval, je crus l'occasion très favorable pour me livrer à l'examen du problème que je devais résoudre, touchant la prééminence de la raison ou du sentiment. Mais la première réflexion que je fis à ce sujet m'arrêta tout court. « Est-ce bien à moi de m'établir juge dans une semblable cause? me dis-je tout bas ; à moi, qui, dans ma conscience, donne d'avance gain de cause au sentiment? Mais, d'autre part, si j'exclus les personnes dont le cœur l'emporte sur la tête, qui pourrai-je consulter? Un géomètre? Bah! ces gens-là sont vendus à la raison. Pour décider ce point, il faudrait trouver un homme qui eût reçu de la nature une égale dose de raison et de sentiment, et qu'au moment de la décision ces deux facultés fussent parfaitement en équilibre... chose impossible! Il serait plus aisé d'équilibrer une république. Le seul juge compétent serait donc celui qui n'aurait rien de commun ni avec l'un ni avec l'autre, un homme enfin sans tête et sans cœur. »

Cette étrange conséquence révolta ma raison; mon cœur, de son côté, protesta n'y avoir aucune part. Cependant il me semblait avoir raisonné juste, et j'aurais, à cette occasion, pris la plus mauvaise

idée de mes facultés intellectuelles, si j'avais réfléchi que, dans les spéculations de haute métaphysique, comme celle dont il est question, des philosophes du premier ordre ont été souvent conduits, par des raisonnements suivis, à des conséquences affreuses, qui ont influé sur le bonheur de la société humaine. Je me consolai donc, pensant que le résultat de mes spéculations ne ferait au moins de mal à personne. Je laissai la question indécise, et je résolus, pour le reste de mes jours, de suivre alternativement ma tête ou mon cœur, suivant que l'un des deux l'emporterait sur l'autre. Je crois, en effet, que c'est la meilleure méthode. Elle ne m'a pas fait faire, à la vérité, une grande fortune jusqu'ici, me disais-je. N'importe, je vais, descendant le sentier rapide de la vie, sans crainte et sans projets, en riant et en pleurant tour à tour, et souvent à la fois, ou bien en sifflant quelque vieux air pour me désennuyer le long du chemin. D'autres fois, je cueille une marguerite dans le coin d'une haie ; j'en arrache les feuilles les unes après les autres, en disant : « Elle m'aime, un peu, beau-« coup, passionnément, pas du tout. » La dernière amène presque toujours *pas du tout*. En effet, Élisa ne m'aime plus.

Tandis que je m'occupe ainsi, la génération entière des vivants passe : semblable à une immense

vague, elle va bientôt se briser avec moi sur le rivage de l'éternité ; et, comme si l'orage de la vie n'était pas assez impétueux, comme s'il nous poussait trop lentement aux barrières de l'existence, les nations en masse s'égorgent en courant et préviennent le terme fixé par la nature. Des conquérants, entraînés eux-mêmes par le tourbillon rapide du temps, s'amusent à jeter des milliers d'hommes sur le carreau. Eh ! messieurs, à quoi songez-vous ? Attendez !... ces bonnes gens allaient mourir de leur belle mort. Ne voyez-vous pas la vague qui s'avance ? elle écume déjà près du rivage... Attendez, au nom du ciel, encore un instant ; et vous, et vos ennemis, et moi, et les marguerites, tout cela va finir ! Peut-on s'étonner assez d'une semblable démence ?

Allons, c'est un point résolu; dorénavant, moi-même je n'effeuillerai plus de marguerites.

CHAPITRE XXXI.

Après m'être fixé pour l'avenir une règle de conduite prudente, au moyen d'une logique lumi-

neuse, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, il me restait un point très important à décider au sujet du voyage que j'allais entreprendre. Ce n'est pas tout, en effet, que de se placer en voiture ou à cheval, il faut encore savoir où l'on veut aller. J'étais si fatigué des recherches métaphysiques dont je venais de m'occuper, qu'avant de me décider sur la région du globe à laquelle je donnerais la préférence, je voulus me reposer quelque temps en ne pensant à rien. C'est une manière d'exister qui est aussi de mon invention, et qui m'a souvent été d'un grand avantage ; mais il n'est pas accordé à tout le monde de savoir en user : car, s'il est aisé de donner de la profondeur à ses idées en s'occupant fortement d'un sujet, il ne l'est point autant d'arrêter tout à coup sa pensée comme l'on arrête le balancier d'une pendule. Molière a fort mal à propos tourné en ridicule un homme qui s'amusait à faire des ronds dans un puits ; je serais, quant à moi, très porté à croire que cet homme était un philosophe qui avait le pouvoir de suspendre l'action de son intelligence pour se reposer, opération des plus difficiles que puisse exécuter l'esprit humain. Je sais que les personnes qui ont reçu cette faculté sans l'avoir désirée, et qui ne pensent ordinairement à rien, m'accuseront de plagiat et réclameront la priorité d'invention ;

mais l'état d'immobilité intellectuelle dont je veux parler est tout autre que celui dont elles jouissent et dont M. Necker a fait l'apologie[1]. Le mien est toujours volontaire et ne peut être que momentané. Pour en jouir dans toute sa plénitude, je fermai les yeux en m'appuyant des deux mains sur la fenêtre, comme un cavalier fatigué s'appuie sur le pommeau de la selle, et bientôt le souvenir du passé, le sentiment du présent et la prévoyance de l'avenir s'anéantirent dans mon âme.

Comme ce mode d'existence favorise puissamment l'invasion du sommeil, après une demi-minute de jouissance, je sentis que ma tête tombait sur ma poitrine : j'ouvris à l'instant mes yeux, et mes idées reprirent leur cours ; circonstance qui prouve évidemment que l'espèce de léthargie volontaire dont il s'agit est bien différente du sommeil, puisque je fus éveillé par le sommeil lui-même ; accident qui n'est certainement jamais arrivé à personne.

En élevant mes regards vers le ciel, j'aperçus l'étoile polaire sur le faîte de la maison ; ce qui me parut d'un bien bon augure au moment où j'allais entreprendre un long voyage. Pendant l'intervalle de repos dont je venais de jouir, mon imagination

[1] *Sur le bonheur des sots.* 1782, in-12. (*Note de l'Auteur.*)

avait repris toute sa force, et mon cœur était prêt à recevoir les plus douces impressions ; tant ce passager anéantissement de la pensée peut augmenter son énergie ! Le fond de chagrin que ma situation précaire dans le monde me faisait sourdement éprouver fut remplacé tout à coup par un sentiment vif d'espérance et de courage ; je me sentis capable d'affronter la vie et toutes les chances d'infortune ou de bonheur qu'elle traine après elle.

« Astre brillant ! m'écriai-je dans l'extase délicieuse qui me ravissait, incompréhensible production de l'éternelle pensée ! toi qui seul, immobile dans les cieux, veilles depuis le jour de la création sur une moitié de la terre ! toi qui diriges le navigateur sur les déserts de l'Océan, et dont un seul regard a souvent rendu l'espoir et la vie au matelot pressé par la tempête ! si jamais, lorsqu'une nuit sereine m'a permis de contempler le ciel, je n'ai manqué de te chercher parmi tes compagnes, assiste-moi, lumière céleste ! Hélas ! la terre m'abandonne : sois aujourd'hui mon conseil et mon guide, apprends-moi quelle est la région du globe où je dois me fixer ! »

Pendant cette invocation, l'étoile semblait rayonner plus vivement et se réjouir dans le ciel, en

m'invitant à me rapprocher de son influence protectrice.

Je ne crois point aux pressentiments ; mais je crois à une providence divine qui conduit les hommes par des moyens inconnus. Chaque instant de notre existence est une création nouvelle, un acte de la toute-puissante volonté. L'ordre inconstant qui produit les formes toujours nouvelles et les phénomènes inexplicables des nuages est déterminé pour chaque instant jusque dans la moindre parcelle d'eau qui les compose : les événements de notre vie ne sauraient avoir d'autre cause, et les attribuer au hasard serait le comble de la folie. Je puis même assurer qu'il m'est quelquefois arrivé d'entrevoir les fils imperceptibles avec lesquels la Providence fait agir les plus grands hommes comme des marionnettes, tandis qu'ils s'imaginent conduire le monde ; un petit mouvement d'orgueil qu'elle leur souffle dans le cœur suffit pour faire périr des armées entières, et pour retourner une nation sens dessus dessous.

Quoi qu'il en soit, je croyais si fermement à la réalité de l'invitation que j'avais reçue de l'étoile polaire, que mon parti fut pris à l'instant même d'aller vers le nord ; et, quoique je n'eusse dans ces régions éloignées aucun point de préférence

ni aucun but déterminé, lorsque je partis de Turin le jour suivant, je sortis par la porte Palais[1] qui est au nord de la ville, persuadé que l'étoile polaire ne m'abandonnerait pas.

CHAPITRE XXXII.

J'en étais là de mon voyage, lorsque je fus obligé de descendre précipitamment de cheval. Je n'aurais pas tenu compte de cette particularité, si je ne devais en conscience instruire les personnes qui voudraient adopter cette manière de voyager des petits inconvénients qu'elle présente, après leur en avoir exposé les immenses avantages.

Les fenêtres, en général, n'ayant pas été primitivement inventées pour la nouvelle destination que je leur ai donnée, les architectes qui les construisent négligent de leur donner la forme commode et arrondie d'une selle anglaise. Le lecteur intelligent comprendra, je l'espère, sans autre explication, la cause douloureuse qui me força de

[1] Porte Palatine, ainsi nommée du *palais* des Tours ; la seule des quatre anciennes portes de Turin qui subsiste encore.

faire une halte. Je descendis assez péniblement, et je fis quelques tours à pied dans la longueur de ma chambre pour me dégourdir, en réfléchissant sur le mélange de peines et de plaisirs dont la vie est parsemée, ainsi que sur l'espèce de fatalité qui rend les hommes esclaves des circonstances les plus insignifiantes. Après quoi, je m'empressai de remonter à cheval, muni d'un coussin d'édredon : ce que je n'aurais pas osé faire quelques jours auparavant, de crainte d'être hué par la cavalerie ; mais, ayant rencontré la veille, aux portes de Turin, un parti de Cosaques qui arrivaient sur de semblables coussins des bords des Palus-Méotides et de la mer Caspienne, je crus, sans déroger aux lois de l'équitation, que je respecte beaucoup, pouvoir adopter le même usage.

Délivré de la sensation désagréable que j'ai laissé deviner, je pus m'occuper sans inquiétude de mon plan de voyage.

Une des difficultés qui me tracassaient le plus, parce qu'elle tenait à ma conscience, était de savoir si je faisais bien ou mal d'abandonner ma patrie, dont la moitié m'avait elle-même abandonné[1]. Une semblable démarche me semblait trop

[1] L'auteur servait en Piémont lorsque la Savoie où il est né fut réunie à la France. (*Note de l'Auteur.*) Il s'agit ici de la réunion faite le 27 novembre 1792.

importante pour m'y décider légèrement. En réfléchissant sur ce mot de patrie, je m'aperçus que je n'en avais pas une idée bien claire. « Ma patrie? En quoi consiste la patrie? Serait-ce un assemblage de maisons, de champs, de rivières? Je ne saurais le croire. C'est peut-être ma famille, mes amis qui constituent ma patrie? mais ils l'ont déjà quittée. Ah! m'y voilà, c'est le gouvernement? mais il est changé. Bon Dieu! où donc est ma patrie? »

Je passai la main sur mon front dans un état d'inquiétude inexprimable. L'amour de la patrie est tellement énergique! Les regrets que j'éprouvais moi-même, à la seule pensée d'abandonner la mienne, m'en prouvaient si bien la réalité, que je serais resté à cheval toute ma vie plutôt que de désemparer avant d'avoir coulé à fond cette difficulté.

Je vis bientôt que l'amour de la patrie dépend de plusieurs éléments réunis, c'est-à-dire de la longue habitude que prend l'homme, depuis son enfance, des individus, de la localité et du gouvernement. Il ne s'agissait plus que d'examiner en quoi ces trois bases contribuent, chacune pour sa part, à constituer la patrie.

L'attachement à nos compatriotes, en général, dépend du gouvernement, et n'est autre chose que

le sentiment de la force et du bonheur qu'il nous donne en commun ; car le véritable attachement se borne à la famille et à un petit nombre d'individus dont nous sommes environnés immédiatement. Tout ce qui rompt l'habitude ou la facilité de se rencontrer rend les hommes ennemis : une chaîne de montagnes forme de part et d'autre des ultramontains qui ne s'aiment pas ; les habitants de la rive droite d'un fleuve se croient fort supérieurs à ceux de la rive gauche, et ceux-ci se moquent à leur tour de leurs voisins. Cette disposition se remarque jusque dans les grandes villes partagées par un fleuve, malgré les ponts qui réunissent ses bords. La différence du langage éloigne bien davantage encore les hommes du même gouvernement. Enfin la famille elle-même, dans laquelle réside notre véritable affection, est souvent dispersée dans la patrie ; elle change continuellement dans la forme et dans le nombre ; en outre, elle peut être transportée. Ce n'est donc ni dans nos compatriotes ni dans notre famille que réside absolument l'amour de la patrie.

La localité contribue pour le moins autant à l'attachement que nous portons à notre pays natal. Il se présente à ce sujet une question fort intéressante : on a remarqué de tous temps que les montagnards sont, de tous les peuples, ceux qui sont

le plus attachés à leur pays, et que les peuples nomades habitent en général les grandes plaines. Quelle peut être la cause de cette différence dans l'attachement de ces peuples à la localité? Si je ne me trompe, la voici : dans les montagnes, la patrie a une physionomie; dans les plaines, elle n'en a point. C'est une femme sans visage qu'on ne saurait aimer, malgré toutes ses bonnes qualités. Que reste-t-il, en effet, de sa patrie locale à l'habitant d'un village de bois, lorsque, après le passage de l'ennemi, le village est brûlé et les arbres coupés? Le malheureux cherche en vain, dans la ligne uniforme de l'horizon, quelque objet connu qui puisse lui donner des souvenirs : il n'en existe aucun. Chaque point de l'espace lui présente le même aspect et le même intérêt. Cet homme est nomade par le fait, à moins que l'habitude du gouvernement ne le retienne; mais son habitation sera ici ou là, n'importe; sa patrie est partout où le gouvernement a son action : il n'aura qu'une demi-patrie. Le montagnard s'attache aux objets qu'il a sous les yeux depuis son enfance, et qui ont des formes visibles et indestructibles: de tous les points de la vallée, il voit et reconnaît son champ sur le penchant de la côte. Le bruit du torrent qui bouillonne entre les rochers n'est jamais interrompu; le sentier qui conduit au village se détourne auprès

d'un bloc immuable de granit. Il voit en songe le contour des montagnes qui est peint dans son cœur comme, après avoir regardé longtemps les vitraux d'une fenêtre, on les voit encore en fermant les yeux : le tableau gravé dans sa mémoire fait partie de lui-même et ne s'efface jamais. Enfin, les souvenirs eux-mêmes se rattachent à la localité ; mais il faut qu'elle ait des objets dont l'origine soit ignorée, et dont on ne puisse prévoir la fin. Les anciens édifices, les vieux ponts, tout ce qui porte le caractère de grandeur et de longue durée, remplace en partie les montagnes dans l'affection des localités ; cependant les monuments de la nature ont plus de puissance sur le cœur. Pour donner à Rome un surnom digne d'elle, les orgueilleux Romains l'appelèrent *la ville aux sept collines.* L'habitude prise ne peut jamais être détruite. Le montagnard, à l'âge mûr, ne s'affectionne plus aux localités d'une grande ville, et l'habitant des villes ne saurait devenir un montagnard. De là vient peut-être qu'un des plus grands écrivains de nos jours [1], qui a peint avec génie les déserts de l'Amérique, a trouvé les Alpes mesquines, et le mont Blanc considérablement trop petit.

La part du gouvernement est évidente : il est

[1] Chateaubriand.

la première base de la patrie. C'est lui qui produit l'attachement réciproque des hommes, et qui rend plus énergique celui qu'ils portent naturellement à la localité; lui seul, par des souvenirs de bonheur ou de gloire, peut les attacher au sol qui les a vus naître.

Le gouvernement est-il bon? la patrie est dans toute sa force; devient-il vicieux? la patrie est malade; change-t-il? elle meurt. C'est alors une nouvelle patrie, et chacun est le maître de l'adopter ou d'en choisir une autre.

Lorsque toute la population d'Athènes quitta cette ville sur la foi de Thémistocle, les Athéniens abandonnèrent-ils leur patrie, ou l'emportèrent-ils avec eux sur leurs vaisseaux?

Lorsque Coriolan...

Bon Dieu! dans quelle discussion me suis-je engagé! j'oublie que je suis à cheval sur ma fenêtre.

CHAPITRE XXXIII.

J'avais une vieille parente de beaucoup d'esprit, dont la conversation était des plus intéressantes;

mais sa mémoire, à la fois inconstante et fertile, la faisait passer souvent d'épisodes en épisodes et de digressions en digressions, au point qu'elle était obligée d'implorer le secours de ses auditeurs : « Que voulais-je donc vous raconter ? » disait-elle, et souvent aussi ses auditeurs l'avaient oublié, ce qui jetait toute la société dans un embarras inexprimable.

Or, l'on a pu remarquer que le même accident m'arrive souvent dans mes narrations, et je dois convenir en effet que le plan et l'ordre de mon voyage sont exactement calqués sur l'ordre et le plan des conversations de ma tante ; mais je ne demande main-forte à personne, parce que je me suis aperçu que mon sujet revient de lui-même, et au moment où je m'y attends le moins.

CHAPITRE XXXIV.

Les personnes qui n'approuveront pas ma dissertation sur la patrie doivent être prévenues que, depuis quelque temps, le sommeil s'emparait de moi, malgré les efforts que je faisais pour le com-

battre. Cependant je ne suis pas bien sûr maintenant si je m'endormis alors tout de bon, et si les choses extraordinaires que je vais raconter furent l'effet d'un rêve ou d'une vision surnaturelle.

Je vis descendre du ciel un nuage brillant, qui s'approchait de moi peu à peu, et qui recouvrait, comme d'un voile transparent, une jeune personne de vingt-deux à vingt-trois ans. Je chercherais vainement des expressions pour décrire le sentiment que son aspect me fit éprouver. Sa physionomie, rayonnante de bonté et de bienveillance, avait le charme des illusions de la jeunesse, et était douce comme les rêves de l'avenir ; son regard, son paisible sourire, tous ses traits, enfin, réalisaient à mes yeux l'être idéal que cherchait mon cœur depuis si longtemps, et que j'avais désespéré de rencontrer jamais.

Tandis que je la contemplais dans une extase délicieuse, je vis briller l'étoile polaire entre les boucles de sa chevelure noire, que soulevait le vent du nord, et au même instant des paroles consolatrices se firent entendre. Que dis-je ? des paroles ! c'était l'expression mystérieuse de la pensée céleste qui dévoilait l'avenir à mon intelligence, tandis que mes sens étaient enchaînés par le sommeil; c'était une communication prophétique de l'astre favorable que je venais d'invoquer, et dont

je vais tâcher d'exprimer le sens dans une langue humaine.

« Ta confiance en moi ne sera point trompée,
« disait une voix dont le timbre ressemblait au
« son des harpes éoliennes. Regarde, voici la cam-
« pagne que je t'ai réservée ; voici le bien auquel
« aspirent vainement les hommes qui pensent que
« le bonheur est un calcul, et qui demandent à la
« terre ce qu'on ne peut obtenir que du ciel. »

A ces mots, le météore rentra dans la profondeur des cieux, l'aérienne divinité se perdit dans les brumes de l'horizon ; mais, en s'éloignant, elle jeta sur moi des regards qui remplirent mon cœur de confiance et d'espoir.

Aussitôt, brûlant de la suivre, je piquai des deux de toute ma force ; et, comme j'avais oublié de mettre des éperons, je frappai du talon droit contre l'angle d'une tuile, avec tant de violence que la douleur me réveilla en sursaut.

CHAPITRE XXXV.

Cet accident fut d'un avantage réel pour la partie géologique de mon voyage, parce qu'il me

donna l'occasion de connaître exactement la hauteur de ma chambre au-dessus des couches d'alluvion qui forment le sol sur lequel est bâtie la ville de Turin.

Mon cœur palpitait fortement, et je venais d'en compter trois battements et demi depuis l'instant où j'avais piqué mon cheval, lorsque j'entendis le bruit de ma pantoufle qui était tombée dans la rue, ce qui, calcul fait du temps que mettent les corps graves dans leur chute accélérée, et de celui qu'avaient employé les ondulations sonores de l'air pour venir de la rue à mon oreille, détermina la hauteur de ma fenêtre à quatre-vingt-quatorze pieds trois lignes et deux dixièmes de ligne depuis le niveau du pavé de Turin, en supposant que mon cœur agité par le rêve battait cent vingt fois par minute, ce qui ne peut être très éloigné de la vérité. Ce n'est que sous le rapport de la science qu'après avoir parlé de la pantoufle intéressante de ma belle voisine, j'ai osé faire mention de la mienne; aussi je préviens que ce chapitre n'est absolument fait que pour les savants.

CHAPITRE XXXVI.

La brillante vision dont je venais de jouir me fit sentir plus vivement, à mon réveil, toute l'horreur de l'isolement dans lequel je me trouvais. Je promenai mes regards autour de moi, et je ne vis plus que les toits et les cheminées. Hélas! suspendu au cinquième étage entre le ciel et la terre, environné d'un océan de regrets, de désirs et d'inquiétudes, je ne tenais plus à l'existence que par une lueur incertaine d'espoir : appui fantastique dont j'avais éprouvé trop souvent la fragilité! Le doute rentra bientôt dans mon cœur, encore tout meurtri des mécomptes de la vie, et je crus fermement que l'étoile polaire s'était moquée de moi. Injuste et coupable défiance, dont l'astre m'a puni par dix ans d'attente! Oh! si j'avais pu prévoir alors que toutes ces promesses seraient accomplies, et que je retrouverais un jour sur la terre l'être adoré dont je n'avais fait qu'entrevoir l'image dans le ciel! Chère Sophie, si j'avais su que mon bonheur surpasserait toutes mes espérances!...

Mais il ne faut pas anticiper sur les événements : je reviens à mon sujet, ne voulant pas in-

tervertir l'ordre méthodique et sévère auquel je me suis assujetti dans la rédaction de mon voyage.

CHAPITRE XXXVII.

L'horloge du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit. Je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. « Voilà donc, me dis-je, un jour qui vient de se détacher de ma vie ; et, quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason. Dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur ; et l'avenir a-t-il plus de réalité ? » Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le temps me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée.

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps, aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis inutilement occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi. Mais j'éprouvai décidément un véritable dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des Capucins, situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas, dans son impatience, de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la suivante parût. « Arrivez donc, made- « moiselle Branchet ! » Et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait avec beaucoup d'aigreur, avant d'entrer au salon : « On y va, madame, on y va ! »

Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des Capucins sonner minuit pour la troisième fois. « Je « le sais, m'écriai-je, en étendant les mains du

« côté de l'horloge ; oui, je le sais, je sais qu'il est « minuit : je ne le sais que trop. »

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours. Renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un fil de leur existence : le lendemain, ils se lèvent gaiement, sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler ; ils n'entendent rien, ou, s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit !... heure terrible !...

Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que, si jamais je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour ! Comment ! je mourrai ? moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir ? J'ai quelque peine à le croire : car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel : on voit cela tous les jours : on les voit passer, on s'y habitue ; mais mourir soi-même ! mourir en personne ! c'est un peu fort. Et vous, messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de

penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effrayerait plus que nous.

Il y a là dedans quelque chose que je ne m'explique pas. Comment se fait-il que les hommes, sans cesse agités par l'espérance et par les chimères de l'avenir, s'inquiètent si peu de ce que cet avenir leur offre de certain et d'inévitable ? Ne serait-ce point la nature bienfaisante elle-même qui nous aurait donné cette heureuse insouciance, afin que nous puissions remplir en paix notre destinée? Je crois en effet que l'on peut être fort honnête homme sans ajouter aux maux réels de la vie cette tournure d'esprit qui porte aux réflexions lugubres, et sans se troubler l'imagination par de noirs fantômes. Enfin, je pense qu'il faut se permettre de rire, ou du moins de sourire, toutes les fois que l'occasion innocente s'en présente.

Ainsi finit la méditation que m'avait inspirée l'horloge de Saint-Philippe. Je l'aurais poussée plus loin, s'il ne m'était survenu quelque scrupule sur la sévérité de la morale que je venais d'établir. Mais, ne voulant pas approfondir ce doute, je sifflai l'air des *Folies d'Espagne*[1], qui a la pro-

[1] Air populaire du dix-huitième siècle.

priété de changer le cours de mes idées lorsqu'elles s'acheminent mal. L'effet en fut si prompt, que je terminai sur-le-champ ma promenade à cheval.

CHAPITRE XXXVIII.

Avant de rentrer dans ma chambre, je jetai un coup d'œil sur la ville et la campagne sombre de Turin, que j'allais quitter peut-être pour toujours, et je leur adressai mes derniers adieux. Jamais la nuit ne m'avait paru si belle ; jamais le spectacle que j'avais sous les yeux ne m'avait intéressé si vivement. Après avoir salué la montagne et le temple de Supergue, je pris congé des tours, des clochers, de tous les objets connus que je n'aurais jamais cru pouvoir regretter avec tant de force, et de l'air et du ciel, et du fleuve, dont le sourd murmure semblait répondre à mes adieux. Oh ! si je savais peindre le sentiment, tendre et cruel à la fois, qui remplissait mon cœur, et tous les souvenirs de la plus belle moitié de ma vie écoulée, qui se pressaient autour de moi, comme des farfadets,

pour me retenir à Turin! Mais, hélas! les souvenirs du bonheur passé sont les rides de l'âme! Lorsqu'on est malheureux, il faut les chasser de sa pensée comme des fantômes moqueurs qui viennent insulter à notre situation présente : il vaut mille fois mieux alors s'abandonner aux illusions trompeuses de l'espérance, et surtout il faut faire bonne mine à mauvais jeu et se bien garder de mettre personne dans la confidence de ses malheurs. J'ai remarqué, dans les voyages ordinaires que j'ai faits parmi les hommes, qu'à force d'être malheureux on finit par devenir ridicule. Dans ces moments affreux, rien n'est plus convenable que la nouvelle manière de voyager dont on vient de lire la description. J'en fis alors une expérience décisive : non seulement je parvins à oublier le passé, mais encore à prendre bravement mon parti sur mes peines présentes. « Le temps les emportera, me dis-je pour me consoler ; il prend tout, et n'oublie rien en passant ; et soit que nous voulions l'arrêter, soit que nous le poussions, comme on dit avec l'épaule, nos efforts sont également vains et ne changent rien à son cours invariable. »

Quoique je m'inquiète en général très peu de sa rapidité, il est telle circonstance, telle filiation d'idées qui me la rappellent d'une manière frappante. C'est lorsque les hommes se taisent, lors-

que le démon du bruit est muet au milieu de son temple, au milieu d'une ville endormie, c'est alors que le temps élève sa voix et se fait entendre à mon âme. Le silence et l'obscurité deviennent ses interprètes, et me dévoilent sa marche mystérieuse ; ce n'est plus un être de raison que ne peut saisir ma pensée, mes sens eux-mêmes l'aperçoivent. Je le vois dans le ciel qui chasse devant lui les étoiles vers l'occident. Le voilà qui pousse les fleuves à la mer, et qui roule avec les brouillards le long de la colline... J'écoute : les vents gémissent sous l'effort de ses ailes rapides; et la cloche lointaine frémit à son terrible passage.

« Profitons, profitons de sa course, m'écriai-je. « Je veux employer utilement les instants qu'il va « m'enlever. »

Voulant tirer parti de cette bonne résolution, à l'instant même je me penchai en avant pour m'élancer courageusement dans la carrière, en faisant avec la langue un certain claquement qui fut destiné de tout temps à pousser les chevaux, mais qu'il est impossible d'écrire selon les règles de l'orthographe :

gh! gh! gh!

et je terminai mon excursion à cheval par une galopade.

CHAPITRE XXXIX.

Je soulevais mon pied droit pour descendre, lorsque je me sentis frapper assez rudement sur l'épaule. Dire que je ne fus point effrayé de cet accident serait trahir la vérité ; et c'est ici l'occasion de faire observer au lecteur et de lui prouver, sans trop de vanité, combien il serait difficile à tout autre qu'à moi d'exécuter un semblable voyage. En supposant au nouveau voyageur mille fois plus de moyens et de talents pour l'observation que je n'en puis avoir, pourrait-il se flatter de rencontrer des aventures aussi singulières, aussi nombreuses que celles qui me sont arrivées dans l'espace de quatre heures, et qui tiennent évidemment à ma destinée? Si quelqu'un en doute, qu'il essaye de deviner qui m'avait frappé !

Dans le premier moment de mon trouble, ne réfléchissant pas à la situation dans laquelle je me trouvais, je crus que mon cheval avait rué ou qu'il m'avait cogné contre un arbre. Dieu sait combien d'idées funestes se présentèrent à moi pendant le court espace de temps que je mis à tourner la tête pour regarder dans ma chambre. Je vis alors, comme il arrive souvent dans les choses qui paraissent le plus extraordinaires, que la cause de

ma surprise était toute naturelle. La même bouffée de vent qui, dans le commencement de mon voyage, avait ouvert ma fenêtre et fermé ma porte en passant, et dont une partie s'était glissée entre les rideaux de mon lit, rentrait alors dans ma chambre avec fracas : elle ouvrit brusquement la porte et sortit par la fenêtre, en poussant le vitrage contre mon épaule, ce qui me causa la surprise dont je viens de parler.

On se rappellera que c'était à l'invitation que m'avait apporté ce coup de vent que j'avais quitté mon lit. La secousse que je venais de recevoir était bien évidemment une invitation d'y rentrer, à laquelle je me crus obligé de me rendre.

Il est beau, sans doute, d'être ainsi dans une relation familière avec la nuit, le ciel et les météores, et de savoir tirer parti de leur influence. Ah! les relations qu'on est forcé d'avoir avec les hommes sont bien plus dangereuses! Combien de fois n'ai-je pas été la dupe de ma confiance en ces messieurs! J'en disais même ici quelque chose dans une note que j'ai supprimée, parce qu'elle s'est trouvée plus longue que le texte entier, ce qui aurait altéré les justes proportions de mon voyage, dont le petit volume est le plus grand mérite.

FIN DE L'EXPÉDITION NOCTURNE.

LE LÉPREUX

DE

LA CITÉ D'AOSTE

LE LÉPREUX

DE

LA CITÉ D'AOSTE

Ah! little think the gay licencious proud,
Whom pleasure, power and affluence surround...
Ah! little think they, while they dance along...
How many pine?... how many drink the cup
Of balefnl grief!... how many shake
With all the fiercer tortures of the mind?

(THOMPSON'S SEASONS, *the Winter.*)

La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par les remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de

la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse : de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

· Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelle la *Tour de la frayeur,* parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui, de temps en temps, allait lui

porter les secours de la religion, et l'homme qui, chaque semaine, lui apportait ses provisions de l'hôpital.

Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès du jardin du lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : « Qui est là, et que me veut-on ? — Excusez un étranger, répondit le militaire, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler. — N'avancez pas, répondit l'habitant de la tour en lui faisant signe de la main, n'avancez pas ; vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre. — Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point ; je n'ai jamais fui les malheureux ; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer. — Soyez le bienvenu, dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, et restez si vous l'osez, après m'avoir regardé. »

Le militaire fut quelque temps immobile d'éton-

nement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. « Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient. »

LE LÉPREUX.

De l'intérêt!..... je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE.

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine, qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici, au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront

vous plaire ; vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE.

En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX.

Remarquez ce petit buisson de roses : c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes ; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE.

Il devrait être l'emblème de l'ingratitude.

LE LÉPREUX.

Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir, mais je ne les touche jamais.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ?

LE LÉPREUX.

Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.

LE MILITAIRE.

A qui les destinez-vous ?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : *Bonjour, Lépreux,* me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

LE MILITAIRE.

Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes : voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

LE LÉPREUX.

Les arbres sont encore jeunes : je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est

ma place favorite... Montez le long de ces pierres : c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.

LE MILITAIRE.

Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire !

LE LÉPREUX.

Aussi je l'aime beaucoup ; je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

LE MILITAIRE.

J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert.

LE LÉPREUX.

La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

LE MILITAIRE.

Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite ? Ce pays est-il votre patrie ?

LE LÉPREUX.

Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis

quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul ?

LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parents dans mon enfance et je ne les connus jamais : une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

LE MILITAIRE.

Infortuné !

LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu.

LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous prie ?

LE LÉPREUX.

Ah ! mon nom est terrible : je m'appelle *le Lépreux !* On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux :* voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis !

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue vivait-elle avec vous ?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez. Cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir.

LE LÉPREUX.

Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. — L'Imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence par éprouver la vérité de ces paroles

consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment. Pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes; je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et, lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues ; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière : c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature : toutes mes idées alors sont vagues, indécises; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur

cette campagne et sur les rochers qui nous environnent. Ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant da-

vantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux. Mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence ; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance ; mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

LE MILITAIRE.

Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort ; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli : ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent malgré moi dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la per-

versité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité, mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errant ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu

de les animer pour moi, et de me donner un ami! Mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur, qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite; j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme.

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps?

LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels!

LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature : ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

LE MILITAIRE.

Quoi! le sommeil vous abandonne?

LE LÉPREUX.

Ah! monsieur, les insomnies! les insomnies! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance; et, lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir: mes pensées se brouillent; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux; mais, pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair; elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes; mais non, je suis bien éveillé.

Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.

LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.

LE LÉPREUX.

Vous croyez que cela peut venir de la fièvre? Ah! je voudrais bien que vous disiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre!

LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

LE LÉPREUX.

Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. — Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi? Asseyez-vous ici, sur cette pierre; je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc? Non, vous ne me quitterez point; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du Lépreux, qui la retira avec vivacité.)

LE LÉPREUX.

Imprudent! vous alliez saisir ma main!

LE MILITAIRE.

Eh bien, je l'aurais serrée de bon cœur.

LE LÉPREUX.

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE.

Quoi donc! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables?

LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

LE MILITAIRE.

Vous me faites frémir!

LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE.

Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui

terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte ?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus : son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé ; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.

LE LÉPREUX.

Mais du moins je n'étais pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant ; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre ; mais qui peut

mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors du seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de larmes : qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les pre-

miers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie!

LE LÉPREUX.

Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune : lorsque enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crime! je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi : cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais

d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous : ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle;* et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie ; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une

fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire ; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans ma tour plus mort que vif ; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était em-

preinte sur leurs belles physionomies; ils marchaient lentement; leurs bras étaient entrelacés. Tout à coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur : jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants, les entouraient; j'entendais le murmure confus de la joie; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur : je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable! « C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours! L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout ce qui

respire; et moi, moi seul! sans aide, sans amis, sans compagne... Quelle affreuse destinée! »

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un Être consolateur, je m'oubliai moi-même. « Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre : meurs, infortuné, meurs! Assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence! » Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi, et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation : des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : « Malheur à toi, Lépreux! malheur à toi! » Et, comme si

tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : Malheur à toi!

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort : son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois ; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre : les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : « Voilà, voilà, m'écriai-je, le

secours qu'elle m'a promis! » Et, comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents : tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire ; et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus en sanglotant ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur :

Mon frère, je vais bientôt te quitter, mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde : alors je pourrai te montrer toute mon affection; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu pusses vivre ou mourir en bon chrétien.

Lettre chérie! elle ne me quittera jamais : je l'emporterai avec moi dans la tombe; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel que mon crime

devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et, pendant quelque temps, je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait ; il me suffisait de la savoir près de moi

pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger, Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes?

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdue bien jeune.

LE LÉPREUX.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis : depuis quelque

temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir ; un cruel pressentiment m'agitait. « Pourquoi pleures-tu? me disait-elle ; pourquoi t'affliger ainsi? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses. »

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle ; j'aurai peut-être encore la force de

marcher. » Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers ; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau : j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête ; ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère ; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi... récite la prière des agonisants. » Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai la prière des agonisants. « Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur ; délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras ! » Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. « Étranger, dit-il, lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste ; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile. »

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : « Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux ; accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. » Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et levant les yeux et les mains au ciel : « Dieu de bonté, s'écria-t-il, comble de tes bénédictions cet homme compatissant ! »

« Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir ; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps : ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? une semblable relation pourrait vous distraire, et me ferait un grand plaisir à moi-même. »

Le Lépreux réfléchit quelque temps : « Pourquoi, dit-il enfin, chercherais-je à me faire illusion ? Je

ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu ; nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux..... Adieu pour jamais ! »

Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

FIN DU LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

LES

PRISONNIERS

DU CAUCASE

LES PRISONNIERS DU CAUCASE

Les montagnes du Caucase sont depuis longtemps enclavées dans l'empire de Russie sans lui appartenir. Leurs féroces habitants, séparés par le langage et par des intérêts divers, forment un grand nombre de petites peuplades, qui ont peu de relations politiques entre elles, mais qui sont toutes animées par le même amour de l'indépendance et du pillage.

Une des plus nombreuses et des plus redoutables est celle des Tchetchenges [1], qui habitent la grande et la petite Kabarda, provinces dont les hautes vallées s'étendent jusqu'aux sommités du Caucase. Les hommes en sont beaux, courageux,

[1] Les Tchetchesses, comme on les nomme à présent, comptaient en 1860 117,000 individus.

intelligents, mais voleurs et cruels, et dans un état de guerre presque continuel avec les troupes de *la ligne*[1].

C'est au milieu de ces hordes dangereuses et au centre même de cette immense chaine de montagnes que la Russie a établi un chemin de communication avec ses possessions d'Asie. Des redoutes, placées de distance en distance, assurent la route jusqu'en Géorgie ; mais aucun voyageur n'oserait se hasarder à parcourir seul l'espace qui les sépare. Deux fois par semaine, un convoi d'infanterie, avec du canon et un parti considérable de Cosaques, escorte les voyageurs et les dépêches du gouvernement. Une de ces redoutes, située au débouché des montagnes, est devenue une petite bourgade assez peuplée. Sa situation lui a fait donner le nom de *Vladi-Caucase*[2] : elle sert de résidence au commandant des troupes qui font le pénible service dont il vient d'être parlé.

Le major Kascambo, du régiment de Vologda, gentilhomme russe, d'une famille originaire de la Grèce, devait aller prendre le commandement du

[1] On désigne par ce mot la suite des postes gardés par les troupes russes entre la mer Caspienne et la mer Noire, depuis l'embouchure du Terek jusqu'à celle du Cuban. (*Note de l'Auteur.*)

[2] *Vladi-Caucase* vient du verbe russe *vladeti*, qui signifie *commander, dominer.* (*Note de l'Auteur.*)

poste de Lars, dans les gorges du Caucase. Impatient de se rendre à son poste et brave jusqu'à la témérité, il eut l'imprudence d'entreprendre ce voyage avec l'escorte d'une cinquantaine de Cosaques dont il disposait, et l'imprudence plus grande encore de parler de son projet et de s'en vanter avant de l'exécuter.

Les Tchetchenges qui sont près des frontières, et qu'on appelle *Tchetchenges pacifiques,* sont soumis à la Russie, et ont, en conséquence, un libre accès à Mosdok ; mais la plupart conservent des relations avec les montagnards, et sont bien souvent de moitié dans leurs brigandages. Ces derniers, informés du voyage de Kascambo et du jour même de son départ, se portèrent en grand nombre sur son passage et lui dressèrent une embuscade. A vingt verstes environ de Mosdok, au détour d'une petite colline couverte de broussailles, il fut attaqué par sept cents hommes à cheval. La retraite était impossible : les Cosaques mirent pied à terre et soutinrent l'attaque avec beaucoup de fermeté, espérant être secourus par les troupes d'une redoute qui n'était pas très-éloignée.

Les habitants du Caucase, quoique individuellement très-courageux, sont incapables d'attaquer en masse, et sont par conséquent peu dangereux pour une troupe qui fait bonne contenance ; mais ils ont

de bonnes armes, et tirent fort juste. Leur grand nombre, dans cette occasion, rendait le combat trop inégal. Après une assez longue fusillade, plus de la moitié des Cosaques furent tués ou mis hors de combat ; le reste s'était fait avec les chevaux morts un rempart circulaire derrière lequel ils tirèrent leurs dernières cartouches. Les Tchetchenges, qui ont toujours avec eux, dans leurs expéditions, des déserteurs russes, dont ils se servent au besoin comme interprètes, faisaient crier aux Cosaques : « Livrez-nous le major, ou vous serez tués jus-« qu'au dernier. » Kascambo, voyant la perte certaine de sa troupe, résolut de se livrer lui-même pour sauver la vie à ceux qui restaient : il remit son épée à ses Cosaques, et s'avança seul vers les Tchetchenges, dont le feu cessa aussitôt, leur but n'étant que de le prendre vivant pour obtenir une rançon. A peine se fut-il livré aux ennemis, qu'il vit paraître de loin le secours qu'on lui envoyait : il n'était plus temps ; les brigands s'éloignèrent avec rapidité.

Son *denchik* [1] était resté en arrière avec le mulet qui portait l'équipage du major. Caché dans un ravin, il attendait l'issue du combat, lorsque les Cosaques le rencontrèrent et lui apprirent le

[1] Domestique soldat. (*Note de l'Auteur.*)

malheur de son maître. Le brave domestique résolut aussitôt de partager son sort, et s'achemina du côté où les Tchetchenges s'étaient retirés, conduisant son mulet avec lui et se dirigeant sur la trace des chevaux. Lorsqu'il commençait à la perdre dans l'obscurité, il rencontra un traîneur ennemi qui le conduisit au rendez-vous des Tchetchenges.

On peut se faire une idée du sentiment qu'éprouva le prisonnier en voyant son denchik venir volontairement partager son mauvais sort. Les Tchetchenges se distribuèrent encore le butin qu'on leur amenait : ils ne laissèrent au major qu'une guitare qui se trouvait dans son équipage, et qu'on lui rendit par dérision. Ivan (c'était le nom du denchik [1]) s'en empara et refusa de la jeter, comme son maître le lui conseillait. « Pourquoi « nous décourager? lui disait-il ; *le Dieu des Russes* « *est grand* [2]: l'intérêt des brigands est de vous « conserver, ils ne vous feront aucun mal. »

Après une halte de quelques heures, la horde allait se remettre en marche, lorsqu'un de leurs

[1] Il s'appelait Ivan Smirnoff, nom qu'on pourrait traduire en français par Jean le Doux, ce qui contrastait singulièrement avec son caractère, comme on le verra par la suite. (*Note de l'Auteur.*)

[2] Proverbe familier des soldats russes au moment du danger. (*Note de l'Auteur.*)

gens, qui venait de les rejoindre, annonça que les Russes continuaient à s'avancer, et que probablement les troupes des autres redoutes se réuniraient pour les poursuivre. Les chefs tinrent conseil : il s'agissait de cacher leur retraite, non seulement pour garder leur prisonnier, mais encore pour détourner l'ennemi de leurs villages, et éviter ainsi ses représailles. La horde se dispersa par divers chemins. Dix hommes à pied furent destinés à conduire les prisonniers, tandis qu'une centaine de chevaux restèrent réunis, et marchèrent dans une direction différente de celle que devait tenir Kascambo. On enleva à celui-ci ses bottes ferrées, qui auraient pu laisser une empreinte reconnaissable sur le terrain, et on l'obligea, ainsi qu'Ivan, à marcher pieds nus une partie de la matinée.

Arrivée près d'un torrent, la petite escorte le remonta, le long du bord, sur le gazon, l'espace d'une demi-verste, et descendit dans l'endroit où les bords étaient le plus escarpés, au milieu des broussailles épineuses, évitant soigneusement de laisser la trace de son passage. Le major était si fatigué, que pour l'amener jusqu'au ruisseau il fallut le soutenir avec des ceintures. Ses pieds étaient ensanglantés ; on se décida à lui rendre sa chaussure pour qu'il pût achever la traite qui restait à faire.

Lorsqu'ils parvinrent au premier village, Kascambo, plus malade encore de chagrin que de fatigue, parut à ses gardiens si faible et si défait, qu'ils eurent des craintes pour sa vie, et le traitèrent plus humainement. On lui donna quelque repos et un cheval pour la marche ; mais, afin de détourner les Russes des recherches qu'ils pourraient faire, et de mettre le prisonnier lui-même hors d'état d'apprendre à ses amis le lieu de sa retraite, on le transporta de village en village et d'une vallée à l'autre, en prenant la précaution de lui bander les yeux à plusieurs reprises. Il passa ainsi une rivière considérable, qu'il jugea être la Soudja. On le ménagea beaucoup pendant ces courses, en lui accordant une nourriture suffisante et le repos nécessaire. Mais lorsqu'il eut atteint le village éloigné dans lequel il devait être définitivement gardé, les Tchetchenges changèrent tout à coup de conduite à son égard, et lui firent souffrir toutes sortes de mauvais traitements. On lui mit des fers aux pieds et aux mains, et une chaîne au cou, au bout de laquelle était attaché un billot de chêne. Le denchik était traité moins durement ; ses fers étaient plus légers et lui permettaient de rendre quelques services à son maître.

Dans cette situation, et à chaque nouvelle avanie qu'il recevait, un homme qui parlait russe

venait le voir et lui conseillait d'écrire à ses amis pour obtenir sa rançon, qu'on avait fixée à dix mille roubles. Le malheureux prisonnier était hors d'état de payer une somme si forte, et ne conservait d'autre espoir que la protection du gouvernement, qui avait racheté, quelques années auparavant, un colonel tombé comme lui entre les mains des brigands. L'interprète promettait de lui fournir du papier et de faire parvenir sa lettre ; mais, après avoir obtenu son consentement, il ne reparut plus de quelques jours, et ce temps fut employé à faire endurer au major un surcroît de maux. On le priva de nourriture, on lui enleva la natte sur laquelle il couchait et un coussin de selle de Cosaque qui lui servait d'oreiller ; et, lorsque enfin l'entremetteur revint, il lui annonça, par manière de confidence, que si l'on refusait à la ligue la somme demandée, ou qu'on en retardât le payement, les Tchetchenges étaient décidés à se défaire de lui, pour s'épargner la dépense et les inquiétudes qu'il leur causait. Le but de leur conduite cruelle était de l'engager à écrire d'une manière plus pressante. On lui remit enfin du papier avec un roseau taillé suivant l'usage tartare ; on lui ôta les fers qui liaient ses mains et son cou, afin qu'il pût écrire librement ; et lorsque la lettre fut écrite, on la traduisit aux chefs, qui se chargèrent

de la faire parvenir au commandant de la ligne.

Depuis lors il fut traité moins durement, et ne fut plus chargé que d'une seule chaîne, qui lui liait le pied et la main droite.

Son hôte, ou plutôt son geôlier, était un vieillard de soixante ans, d'une taille gigantesque et d'un aspect féroce, que son caractère ne démentait pas. Deux de ses fils avaient été tués dans une rencontre avec les Russes, circonstance qui l'avait fait choisir, entre tous les habitants du village, pour être le gardien du prisonnier.

La famille de cet homme, appelé Ibrahim, était composée de la veuve d'un de ses fils, âgée de trente-cinq ans, et d'un jeune enfant de sept à huit ans, appelé Mamet. Sa mère était aussi méchante et plus capricieuse encore que le vieux gardien. Kascambo eut beaucoup à en souffrir ; mais les caresses et la familiarité du jeune Mamet lui furent dans la suite une distraction, et même un soutien réel dans ses malheurs. Cet enfant le prit en si grande affection, que les menaces et les mauvais traitements de son grand-père ne pouvaient l'empêcher de venir jouer avec le prisonnier dès qu'il en trouvait l'occasion. Il avait donné à ce dernier le nom de *Koniak,* qui, dans la langue du pays, signifie un hôte et un ami. Il partageait secrètement avec lui les fruits qu'il pouvait se pro-

curer, et, pendant l'abstinence forcée qu'on avait fait souffrir au major, le jeune Mamet, touché de compassion, profitait adroitement de l'absence momentanée de ses parents pour lui apporter du pain ou des pommes de terre cuites sous la cendre.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis l'envoi de la lettre, sans événement remarquable. Pendant cet intervalle, Ivan avait su gagner la bienveillance de la femme et du vieillard, ou du moins était parvenu à se rendre nécessaire. Il savait tout l'art qui peut entrer dans la cuisine d'un officier de détachement. Il faisait à merveille le *kislitchi* [1], préparait les concombres salés, et avait accoutumé ses hôtes aux petites douceurs qu'il introduisait dans leur ménage.

Pour obtenir plus de confiance, il s'était mis avec eux sur le pied d'un bouffon, imaginant chaque jour quelque nouvelle plaisanterie pour les amuser : Ibrahim aimait surtout à lui voir danser la cosaque. Lorsque quelque habitant du village venait les visiter, on ôtait à Ivan ses fers, et on le faisait danser : ce qu'il exécutait toujours de bonne grâce, en ajoutant à chaque fois quelque gambade ridicule de plus. Il s'était procuré par cette conduite constante la liberté de parcourir le village

[1] Boisson russe : c'est une espèce de bière faite avec de la farine. (*Note de l'Auteur.*)

le long duquel il était ordinairement suivi par une troupe d'enfants attirée par ses bouffonneries ; et, comme il comprenait la langue tartare, il eut bientôt appris celle du pays, qui en est un dialecte très-rapproché.

Le major lui-même était souvent forcé de chanter avec son denchik des chansons russes et de jouer de la guitare pour amuser cette féroce société. Dans les commencements, on lui ôtait les fers qui liaient sa main droite lorsqu'on exigeait de lui cette complaisance ; mais la femme s'étant aperçue qu'il jouait quelquefois malgré ses fers pour se désennuyer, on ne lui accorda plus la même faveur ; et le malheureux musicien se repentit plus d'une fois d'avoir laissé paraître son talent. Il ignorait alors que sa guitare contribuerait un jour à lui rendre la liberté.

Pour obtenir cette liberté désirée, les deux prisonniers formaient mille projets, tous bien difficiles à exécuter. Lors de leur arrivée dans le village, les habitants envoyaient chaque nuit, et à tour de rôle, un homme pour augmenter la garde. Insensiblement on se relâcha de cette précaution. Souvent la sentinelle ne venait pas : la femme et l'enfant couchaient dans une chambre voisine, et le vieux Ibrahim restait seul avec eux ; mais il gardait soigneusement sur lui la clef des fers, et se

réveillait au moindre bruit. De jour en jour le prisonnier était traité avec plus de rigueur. Comme la réponse à ses lettres n'arrivait point, les Tchetchenges venaient souvent dans sa prison pour l'insulter et le menacer des plus cruels traitements. On le privait de ses repas, et il eut un jour le chagrin de voir battre sans pitié le petit Mamet pour quelques nèfles que cet enfant lui avait apportées.

Une circonstance bien remarquable dans la situation pénible où se trouvait Kascambo, c'est la confiance qu'avaient en lui ses persécuteurs et l'estime qu'il leur avait inspirée. Tandis que ces barbares lui faisaient souffrir des avanies continuelles, ils venaient souvent le consulter et le prendre pour arbitre dans leurs affaires et dans les démêlés qu'ils avaient ensemble. Entre autres contestations dont on le fit juge, la suivante mérite d'être citée par sa singularité.

Un de ces hommes avait confié une assignation russe de cinq roubles à son camarade, qui partait pour une vallée voisine, en le chargeant de la remettre à quelqu'un. Le commissionnaire perdit son cheval, qui mourut en chemin, et se persuada qu'il avait le droit de garder les cinq roubles en indemnité de la perte qu'il avait faite. Ce raisonnement, digne du Caucase, ne fut point goûté par

le propriétaire de l'argent. Au retour du voyageur, il y eut grand bruit au village. Ces deux hommes avaient réuni autour d'eux leurs parents et leurs amis ; et la rixe aurait pu devenir sanglante, si les anciens de la horde, après avoir vainement tenté de les apaiser, ne les eussent engagés à soumettre leur cause à la décision du prisonnier. Toute la population du village se porta tumultueusement chez lui pour apprendre plus tôt l'issue de ce ridicule procès. Kascambo fut tiré de sa prison et conduit sur la plate-forme qui servait de toit à la maison.

La plupart des habitations, dans les vallées du Caucase, sont en partie creusées dans la terre, et ne s'élèvent au-dessus du sol que de trois ou quatre pieds ; le toit est horizontal et formé d'une couche de terre glaise battue. Les habitants, et surtout les femmes, viennent se reposer sur ces terrasses après le coucher du soleil, et souvent y passent la nuit dans la belle saison.

Lorsque Kascambo parut sur le toit, il se fit un profond silence. On aurait vu sans doute avec étonnement, à ce singulier tribunal, des plaideurs furieux, armés de pistolets et de poignards, soumettre leur cause à un juge enchaîné, à demi mort de faim et de misère, qui cependant jugeait en

dernier ressort, et dont les décisions étaient toujours respectées.

Désespérant de faire entendre raison à l'accusé, le major le fit approcher, et, pour mettre au moins les rieurs du côté de la justice, il lui fit les interrogations suivantes : « Si, au lieu de te donner cinq « roubles à porter à son créancier, ton camarade « t'avait seulement chargé de lui porter le *bon-« jour*, ton cheval ne serait-il pas mort tout de « même?

« — Peut-être, répondit le rénitent [1].

« — Et dans ce cas, ajouta le juge, qu'aurais-« tu fait du bonjour? N'aurais-tu pas été forcé de « le garder en payement et de t'en contenter? « J'ordonne en conséquence que tu rendes l'as-« signation et que ton camarade te donne le bon-« jour. »

Lorsque cette sentence fut traduite aux spectateurs, des éclats de rire annoncèrent au loin la sagesse du nouveau Salomon. Le condamné lui-même, après avoir disputé quelque temps, fut obligé de céder, et dit en regardant l'assignation : « Je savais d'avance que je perdrais si « ce chien de chrétien s'en mêlait. » Cette singulière confiance dénote l'idée qu'ont ces peuples

[1] Terme vieilli synonyme de *récalcitrant*.

de la supériorité européenne et le sentiment inné de justice qui existe parmi les hommes les plus féroces.

Kascambo avait écrit trois lettres depuis sa détention, sans recevoir aucune réponse : une année s'était écoulée. Le malheureux prisonnier, manquant de linge et de toutes les commodités de la vie, voyait sa santé dépérir, et s'abandonnait au désespoir. Ivan lui-même avait été malade pendant quelque temps. Le sévère Ibrahim, à la grande surprise du major, avait cependant délivré ce jeune homme de ses fers pendant son indisposition, et le laissait encore en liberté. Le major l'interrogeant un jour à ce sujet : « Maître, « lui dit Ivan, depuis longtemps je veux vous « consulter sur un projet qui m'est venu en tête. « Je crois que je ferais bien de me faire maho- « métan.

« — Tu deviens fou, sans doute?

« — Non, je ne suis pas fou : il n'y a pour « moi que ce moyen de vous être utile. Le prêtre « turc m'a dit que, lorsque je serais circoncis, on « ne pourra plus me retenir dans les fers : alors « je pourrai vous rendre service, vous procurer « au moins de la bonne nourriture et du linge; « enfin, qui sait? quand je serai libre... le Dieu « des Russes est grand! nous verrons...

« — Mais Dieu lui-même t'abandonnera, mal-
« heureux, si tu le trahis. »

Kascambo, tout en grondant son domestique, avait de la peine à ne pas rire de son bizarre projet; mais lorsqu'il vint à le lui défendre formellement : « Maitre, lui répondit Ivan, je ne
« puis plus vous obéir, et voudrais en vain vous
« le cacher; c'est déjà fait : je suis mahométan
« depuis le jour où vous m'avez cru malade et
« où l'on m'a ôté mes fers. Je m'appelle Houssein
« maintenant. Quel mal y a-t-il? ne puis-je pas
« me refaire chrétien quand je voudrai et quand
« vous serez libre? Voyez! déjà je n'ai plus de
« fers; je puis rompre les vôtres à la première
« occasion favorable, et j'ai bon espoir qu'elle se
« présentera. »

On lui tint, en effet, parole : il ne fut plus enchaîné et jouit dès lors d'une plus grande liberté; mais cette liberté même faillit à lui être funeste. Les principaux auteurs de l'expédition contre Kascambo craignirent bientôt que le nouveau musulman ne désertât. Le long séjour qu'il avait fait parmi eux et l'habitude qu'il avait de leur langue le mettaient dans le cas de les connaître tous par leurs noms et de donner leur signalement à la ligne, s'il y retournait, ce qui les aurait exposés personnellement à la vengeance des Russes :

ils désapprouvaient hautement le zèle déplacé du prêtre. D'une autre part, les bons musulmans qui l'avaient favorisé au moment de sa conversion remarquèrent que, lorsqu'il faisait sa prière sur le toit de la maison selon l'usage et comme le mollah[1] le lui avait expressément recommandé, pour se concilier la bienveillance publique, il mêlait souvent par habitude et par inadvertance des signes de croix aux prosternements qu'il faisait dans la direction de la Mecque, à laquelle il lui arrivait parfois de tourner le dos ; ce qui leur rendait suspecte la sincérité de sa conversion.

Quelques mois après sa feinte apostasie, il s'aperçut d'un grand changement dans les rapports qu'il avait avec les habitants, et ne put se méprendre aux signes manifestes de leur malveillance. Il en cherchait vainement la cause, lorsque des jeunes gens avec lesquels il était particulièrement lié vinrent lui proposer de les accompagner dans une expédition qu'ils allaient entreprendre. Leur projet était de passer le Terek, pour dépouiller des marchands qui devaient se rendre à Mosdok ; Ivan accepta sans hésiter leur proposition. Depuis longtemps il désirait se procurer des

[1] Prêtre musulman.

armes ; on lui promettait une part du butin. Il pensa qu'en le voyant revenir auprès de son maître les personnes qui le soupçonnaient de vouloir déserter n'auraient plus les mêmes raisons de se défier de lui. Cependant le major s'étant fortement opposé à ce projet, il avait l'air de n'y plus penser, lorsqu'un matin Kascambo vit, en se réveillant, la natte sur laquelle dormait Ivan roulée contre le mur ; il était parti pendant la nuit. Ses compagnons devaient passer le Terek la nuit suivante, et attaquer les marchands dont ils connaissaient la marche par leurs espions.

La confiance des Tchetchenges aurait dû faire naître quelque soupçon dans l'esprit d'Ivan : il n'était pas naturel que des hommes si rusés et si défiants admissent un Russe, leur prisonnier, dans une expédition dirigée contre ses compatriotes. On apprit en effet dans la suite qu'ils ne lui avaient proposé de les accompagner que dans l'intention de l'assassiner. Comme sa qualité de nouveau converti les obligeait à quelques ménagements, ils s'étaient proposé de le garder à vue pendant la route, et de se défaire ensuite de lui au moment de l'attaque, en laissant croire qu'il avait été tué dans le combat. Quelques hommes seulement de l'expédition étaient dans le secret ; mais l'événement dérangea leurs dis-

positions. Au moment où leur bande s'était mise en embuscade pour attaquer les marchands, un régiment de Cosaques les surprit eux-mêmes, et les chargea si vivement, qu'ils eurent bien de la peine à repasser la rivière. La grandeur du péril leur fit oublier le complot formé contre Ivan, qui les suivit dans leur retraite.

Comme leur troupe en désordre traversait le Terek, dont les eaux sont très-rapides, le cheval d'un jeune Tchetchenge s'abattit au milieu du fleuve et fut aussitôt entraîné par les flots. Ivan, qui le suivait, poussa son cheval dans le courant, au risque d'être entraîné lui-même, et saisissant le jeune homme au moment où il allait disparaître sous les eaux, parvint à le ramener à l'autre bord. Les Cosaques, à la faveur du jour qui commençait à paraître, le reconnaissant à son uniforme et à sa *fourragère* [1], visaient sur lui en criant : « Déserteur! attrapez le déserteur! » Ses habits furent criblés de balles. Enfin, après s'être battu en désespéré et avoir brûlé toutes ses cartouches, il revint au village avec la gloire d'avoir sauvé la vie à l'un de ses compagnons et de s'être rendu utile à toute la troupe.

Si la conduite qu'il avait tenue dans cette

[1] Mot russe qui correspond à ce que l'on nomme en français *bonnet d'écurie, casquette. (Note de l'Auteur.)*

occasion ne lui ramena pas tous les esprits, elle lui gagna du moins un ami ; le jeune homme qu'il avait sauvé l'adopta pour son *koniak* (titre sacré que les montagnards du Caucase ne violent jamais), et jura de le défendre envers et contre tous. Mais cette liaison ne suffisait pas pour le mettre à l'abri de la haine des principaux habitants. Le courage qu'il venait de montrer, son attachement à son maître, augmentèrent les craintes qu'il leur avait inspirées. On ne pouvait plus le regarder comme un bouffon incapable d'aucune entreprise, ainsi qu'on l'avait fait jusqu'alors ; et lorsqu'on réfléchissait à l'expédition manquée, à laquelle il avait pris part, on s'étonnait que des troupes russes se fussent trouvées à point nommé dans un lieu si éloigné de leur résidence ordinaire, et l'on soupçonna qu'il avait eu les moyens de les prévenir. Quoique cette conjecture fût sans fondement réel, on le surveilla de plus près. Le vieux Ibrahim lui-même, craignant quelque complot pour l'évasion de ses prisonniers, ne leur permettait plus d'avoir entre eux d'entretien suivi, et le brave denchik était menacé, quelquefois même battu, lorsqu'il voulait converser avec son maître.

Dans cette situation, les deux prisonniers imaginèrent un moyen de s'entretenir sans donner

de soupçon à leur gardien. Comme ils étaient dans l'habitude de chanter ensemble des chansons russes, le major prenait sa guitare lorsqu'il avait quelque chose d'important à communiquer à Ivan en présence d'Ibrahim, et chantait en l'interrogeant : celui-ci répondait sur le même ton, et son maître l'accompagnait avec sa guitare. Cet arrangement n'étant point une nouveauté, on ne s'aperçut jamais d'une ruse qu'ils eurent d'ailleurs la précaution de n'employer que rarement.

Plus de trois mois s'étaient écoulés depuis l'expédition malheureuse dont il a été question, lorsque Ivan crut s'apercevoir d'une agitation extraordinaire dans le village. Quelques mulets chargés de poudre étaient arrivés de la plaine. Les hommes nettoyaient leurs armes et préparaient des cartouches. Il apprit bientôt qu'une grande expédition se préparait. Toute la nation devait se réunir pour attaquer une peuplade voisine qui s'était mise sous la protection des Russes, et qui leur avait permis de construire une redoute sur son territoire. Il ne s'agissait pas de moins que d'exterminer toute la peuplade, ainsi que le bataillon russe qui protégeait la construction du fort.

Quelques jours après, Ivan, en sortant de la cabane le matin, trouva le village désert. Tous les hommes en état de porter les armes étaient sortis

pendant la nuit. Dans la tournée qu'il fit au village pour prendre des informations, il acquit de nouvelles preuves des mauvaises intentions que l'on avait contre lui. Les vieillards évitaient de lui parler. Un petit garçon lui dit ouvertement que son père voulait le tuer. Enfin, comme il retournait tout pensif vers son maître, il vit sur le toit d'une maison une jeune femme qui souleva son voile, et qui, avec les marques du plus grand effroi, lui fit signe de sa main de s'éloigner, en lui montrant le chemin de la Russie : c'était la sœur du Tchetchenge qu'il avait sauvé au passage du Terek.

Lorsqu'il rentra dans la maison, il trouva le vieillard occupé à visiter les fers de Kascambo. Un nouveau venu était assis dans la chambre : c'était un homme qu'une fièvre intermittente avait empêché de suivre ses camarades, et qu'on avait envoyé chez Ibrahim pour augmenter la garde des prisonniers jusqu'au retour des habitants. Ivan remarqua cette précaution sans témoigner la moindre surprise. L'absence des hommes du village présentait une occasion favorable pour l'exécution de ses projets ; mais la vigilance plus active de leur gardien et surtout la présence du fiévreux en rendaient le succès très-incertain. Cependant sa mort devenait inévitable s'il attendait le retour des habitants ; il prévoyait que leur expédition serait malheureuse, et

que leur rage ne l'épargnerait pas. Il ne lui restait plus d'autres ressources que celle d'abandonner son maître ou de le délivrer incessamment. Le fidèle serviteur aurait souffert mille morts plutôt que de choisir le premier parti.

Kascambo, qui commençait à perdre tout espoir, était tombé depuis quelque temps dans une espèce de stupeur, et gardait un profond silence. Ivan, plus tranquille et plus gai que de coutume, se surpassa dans les apprêts du repas qu'il faisait en chantant des chansons russes, auxquelles il mêlait des paroles d'encouragement pour son maître.

« Le temps est venu, disait-il, en ajoutant à « chaque phrase le refrain insignifiant d'une chan-« son populaire russe, *haï luli, haï luli,* le temps « est venu de finir notre misère ou de périr. De-« main, *haï luli,* nous serons sur le chemin d'une « ville, d'une jolie ville, *haï luli,* que je ne veux « pas nommer. Courage, maître ! ne vous laissez « pas décourager. Le Dieu des Russes est « grand ! »

Kascambo, indifférent à la vie et à la mort, ne connaissant pas les projets de son denchik, se contenta de lui dire : « Fais ce que tu voudras, et tais-toi. » Vers le soir, le fiévreux, qu'on avait traité généreusement pour le retenir, et qui, outre le bon repas qu'il avait fait, s'était encore amusé le reste

de la journée à manger du *chislik*[1], fut saisi d'un si violent accès de fièvre, qu'il abandonna la partie et se retira chez lui. On le laissa aller sans beaucoup de difficulté, Ivan ayant complétement rassuré le vieillard par sa gaieté. Pour éloigner encore toute espèce de méfiance, il se retira de bonne heure au fond de la chambre, et se coucha sur un banc contre la muraille, en attendant qu'Ibrahim s'endormît ; mais ce dernier avait résolu de veiller toute la nuit. Au lieu de se coucher sur une natte auprès du feu, comme il faisait ordinairement, il s'assit sur un billot vis-à-vis de son prisonnier, et renvoya sa belle-fille, qui se retira dans la chambre voisine où était son enfant, et ferma la porte sur elle.

De l'angle obscur où il s'était placé, Ivan regardait attentivement le spectacle qu'il avait devant lui. A la lueur du feu qui flambait de temps en temps, une hache brillait dans un enfoncement de la muraille. Le vieillard, vaincu par le sommeil, laissait tomber parfois sa tête sur sa poitrine. Ivan vit qu'il était temps et se leva debout. Le geôlier soupçonneux s'en aperçut aussitôt. « Que fais-tu là, toi ? » lui dit-il durement. Ivan, au lieu de répondre, se rapprocha du feu en bâillant, comme

[1] Viande de mouton que l'on fait rôtir en petits morceaux au bout d'une baguette. (*Note de l'Auteur.*)

un homme qui sort d'un profond sommeil. Ibrahim, qui sentait lui-même ses paupières s'appesantir, obligea Kascambo de jouer de la guitare pour le tenir éveillé. Ce dernier s'y refusait ; mais Ivan lui présenta l'instrument en faisant le signe convenu. « Jouez, maître, dit-il, j'ai à vous parler. » Kascambo accorda l'instrument, et, se mettant à chanter, ils commencèrent ensemble le terrible duo suivant.

KASCAMBO.

Haï luli, haï luli, que veux-tu me dire? prends garde à toi. (A chaque demande et à chaque réponse ils chantaient ensemble les couplets de la chanson russe suivante :)

Je suis triste, je m'inquiète,
Je ne sais plus que devenir.
Mon bon ami devait venir,
Et je l'attends ici seulette.
Haï luli, haï luli,
Qu'il fait triste sans son ami!

IVAN.

Voyez cette hache, mais ne la regardez pas. Haï luli, haï luli, je fendrai la tête à ce coquin.

Je m'assieds pour filer ma laine,
Le fil se casse dans ma main :
Allons! je filerai demain,
Aujourd'hui je suis trop en peine.

Haï luli, haï luli,
Où peut donc être mon ami ?

KASCAMBO.

Meurtre inutile! Haï luli, comment ferai je avec mes fers?

Comme un petit veau suit sa mère,
Comme un berger suit ses moutons,
Comme un chevreau, dans les vallons,
Va chercher l'herbe printanière,
Haï luli, haï luli,
Je cherche partout mon ami.

IVAN.

La clef des fers se trouvera dans les poches du brigand.

Lorsque je vais à la fontaine,
Le matin, pour puiser de l'eau,
Sans y songer, avec mon seau,
J'entre dans le sentier qui mène
Haï luli, haï luli,
A la porte de mon ami

KASCAMBO.

La femme donnera l'alarme, haï luli.

Hélas! je languis dans l'attente,
Et l'ingrat se plaît loin de moi;
Peut-être il me manque de foi
Auprès d'une nouvelle amante!
Haï luli, haï luli,
Aurais-je perdu mon ami?

IVAN.

Il en arrivera ce qu'il pourra : ne mourrez-vous pas tout de même, haï luli, de misère et d'inanition?

Ah! s'il est vrai qu'il soit volage,
S'il doit un jour m'abandonner,
Le village n'a qu'à brûler,
Et moi-même avec le village!
Haï luli, haï luli,
A quoi bon vivre sans ami?

Le vieillard devenant attentif, ils redoublèrent les *haï luli,* accompagnés d'un *arpeggio* bruyant. « Jouez, maître, poursuivit le denchik, « jouez la cosaque; je vais danser autour de la « chambre pour m'approcher de la hache; jouez « hardiment. »

KASCAMBO.

Eh bien, soit; cet enfer sera fini.

Il détourna la tête et se mit à jouer de tout son pouvoir la danse demandée.

Ivan commença les pas et les attitudes grotesques, qui plaisaient particulièrement au vieillard; en faisant des sauts et des gambades, et en jetant des cris pour détourner son attention. Lorsque Kascambo sentait que le danseur était près de la hache, son cœur palpitait d'inquiétude : cet instrument de leur délivrance était dans

une petite armoire sans porte, pratiquée dans la muraille, mais à une hauteur à laquelle Ivan atteignait à peine. Pour l'avoir à sa portée, il profita d'un moment favorable, la saisit tout à coup et la mit aussitôt à terre, dans l'ombre que formait le corps d'Ibrahim. Lorsque celui-ci jeta les yeux sur lui, il était loin de là et continuait la danse. Cette scène dangereuse durait depuis assez longtemps, et Kascambo, las de jouer, commençait à croire que son denchik manquait de courage, ou ne jugeait pas l'occasion favorable. Il jeta les yeux sur lui au moment où, s'étant saisi de la hache, l'intrépide danseur s'avançait d'un pas ferme pour en frapper le vieux brigand. L'émotion qu'éprouva le major fut si forte, qu'il cessa de jouer et laissa tomber sa guitare sur ses genoux. Au même instant, le vieillard s'était baissé et avait fait un pas en avant pour avancer des broussailles dans le feu : des feuilles sèches s'enflammèrent et jetèrent une grande lueur dans la chambre. Ibrahim se retourna pour s'asseoir.

Si, dans cette occasion, Ivan avait poursuivi son entreprise, un combat corps à corps devenait inévitable : l'alarme aurait été donnée, ce qu'il fallait surtout éviter; mais sa présence d'esprit le sauva. Lorsqu'il s'aperçut du trouble du major et qu'il vit Ibrahim se lever, il posa la hache

derrière le billot même qui servait de siége à ce dernier, et recommença la danse. « Jouez, morbleu! dit-il à son maître. A quoi songez-vous? » Le major reconnaissant l'imprudence qu'il avait faite, se remit doucement à jouer. Le vieux geôlier n'eut aucun soupçon, et s'assit de nouveau; mais il leur ordonna de finir la musique et de se coucher. Ivan alla tranquillement prendre l'étui de sa guitare et vint le poser sur le foyer; mais au lieu de recevoir l'instrument que son maître lui présentait, il saisit tout à coup la hache derrière Ibrahim et lui asséna un si terrible coup sur la tête, que le malheureux ne poussa pas même un soupir, et tomba roide mort, le visage dans le feu : sa longue barbe grise s'enflamma; Ivan le retira par les pieds et le couvrit d'une natte.

Ils écoutaient pour savoir si la femme avait été réveillée, lorsque, étonnée sans doute du silence qui régnait après tant de bruit, elle ouvrit la porte de sa chambre : « Que faites-vous donc ici? » dit-elle en s'avançant vers les prisonniers. « D'où vient qu'il sent la plume brûlée? » Le feu venait d'être dispersé et ne donnait presque plus de lueur. Ivan leva la hache pour la frapper ; elle eut le temps de détourner la tête, et reçut le

coup dans la poitrine en jetant un affreux soupir : un autre coup, plus rapide que l'éclair, l'atteignit dans sa chute, et l'étendit morte aux pieds de Kascambo. Effrayé de ce second meurtre auquel il ne s'attendait pas, le major, voyant Ivan s'avancer vers la chambre de l'enfant, se plaça devant lui pour l'arrêter : « Où vas-tu, mal- « heureux? lui dit-il ; aurais-tu la barbarie de « sacrifier aussi cet enfant, qui m'a témoigné « tant d'amitié? Si tu me délivrais à ce prix, ni « ton attachement ni tes services ne pourraient « te sauver à notre arrivée à la ligne.

« — A la ligne, répondit Ivan, vous ferez ce « que vous voudrez ; mais ici il faut en finir. »

Kascambo, rassemblant toutes ses forces, le saisit au collet, comme il voulait forcer le passage : « Misérable, lui dit-il, si tu oses attenter à sa « vie, si tu lui ôtes un seul cheveu, je jure ici de- « vant Dieu que je me livre moi-même entre les « mains des Tchetchenges, et ta barbarie sera « inutile.

« — Entre les mains des Tchetchenges! répéta « le denchik en élevant sa hache sanglante sur la « tête de son maître. Ils ne vous reprendront « jamais vivant : je les égorgerai, eux, vous et « moi, avant que cela arrive. Cet enfant peut

« nous perdre en donnant l'alarme; dans l'état « où vous êtes, des femmes suffisent pour vous « ramener en prison.

« — Arrête! arrête! » s'écria Kascambo, des mains duquel Ivan cherchait à se dégager. « Ar- « rête! monstre, tu m'égorgeras moi-même avant « de commettre ce crime! »

Mais, embarrassé par ses fers et faible comme il était, il ne put retenir le féroce jeune homme qui le repoussait, et tomba rudement par terre, prêt à défaillir de surprise et d'horreur. Tandis que, tout souillé du sang des premières victimes, il faisait des efforts pour se relever : « Ivan, s'é- « criait-il, je t'en conjure, ne le tue pas ! au nom « de Dieu, ne verse pas le sang de cette innocente « créature! »

Il courut au secours de l'enfant dès qu'il en eut la force; mais en arrivant à la porte de la chambre, il heurta dans l'obscurité Ivan qui revenait.

« Maître, tout est fini ; ne perdons pas de temps « et ne faites pas de bruit. Ne faites pas de bruit, « vous dis-je, répondait-il aux reproches déses- « pérés que lui faisait son maître : ce qui est fait « est fait; maintenant il n'y a plus à reculer. Jus- « qu'à ce que nous soyons libres, tout homme que « je rencontre est mort, ou bien il me tuera; et

« si quelqu'un entre ici avant notre départ, je « ne regarde pas si c'est un homme, une femme « ou un enfant, si c'est un ami ou un ennemi, « je l'étends là avec les autres. »

Il alluma une esquille de mélèze, et se mit à fouiller dans la giberne et dans les poches du brigand ; la clef des fers ne s'y trouva pas : il la chercha de même vainement dans les habits de la femme, dans un coffre, et partout où il s'imagina qu'elle pouvait être cachée. Tandis qu'il faisait ces recherches, le major s'abandonnait sans prudence à sa douleur. Ivan le consolait à sa manière : « Vous feriez mieux, lui disait-il, de pleurer la « clef des fers, qui est perdue. Qu'avez-vous à « regretter de cette race de brigands qui vous ont « tourmenté pendant plus de quinze mois? Ils « voulaient nous faire mourir, eh bien, leur tour « est venu avant le nôtre. Est-ce ma faute à moi? « Que l'enfer puisse les engloutir tous! »

Cependant, la clef des fers ne se trouvant pas, tant de meurtres devenaient inutiles si l'on ne parvenait à les rompre. Ivan, avec le coin de la hache, parvint à détacher l'anneau de la main, mais celui qui liait la chaîne aux pieds résistait à tous ses efforts ; il craignait de blesser son maître, et n'osait employer toute sa force. D'autre part, la nuit s'avançait, le danger devenait pressant :

ils se décidèrent à partir. Ivan attacha fortement la chaîne à la ceinture du major, de manière qu'elle le gênât le moins possible et qu'elle ne fît pas de bruit. Il mit dans un bissac un quartier de mouton, reste du repas de la veille, y ajouta quelques autres provisions, et s'arma du pistolet et du poignard du mort. Kascambo s'empara de sa *bourka*[1]; ils sortirent en silence, et faisant le tour de la maison, pour éviter toute rencontre, ils prirent le chemin de la montagne, au lieu de suivre la direction de Mosdok et la route ordinaire, prévoyant bien qu'on les poursuivrait de ce côté. Ils longèrent pendant le reste de la nuit les hauteurs de leur droite, et lorsque le jour commençait à paraître, ils entrèrent dans un bois de hêtres qui couronnait toute la montagne, et qui les mit à couvert du danger d'être vus de loin.

C'était dans le mois de février : le terrain, dans ces hauteurs et surtout dans la forêt, était encore couvert d'une neige durcie qui soutint les pas des voyageurs pendant la nuit et une partie de la matinée ; mais vers midi, lorsqu'elle eut été ramollie par le soleil, ils enfonçaient à chaque instant, ce

[1] Manteau de feutre imperméable, à longs poils, qui ressemble assez à une peau d'ours. La bourka, manteau ordinaire des Cosaques, ne se fabrique que dans leur pays : ils bravent impunément avec elle la pluie et les boues du bivouac. (*Note de l'Auteur.*)

qui rendit leur marche très-lente. Ils arrivèrent ainsi péniblement sur le côté d'une vallée profonde qu'ils devaient traverser et dans le fond de laquelle la neige avait disparu ; un chemin battu suivait les sinuosités du ruisseau, et annonçait que l'endroit était fréquenté. Cette considération, jointe à la fatigue dont le major était accablé, décida les voyageurs à rester dans cet endroit pour attendre la nuit : ils s'établirent entre quelques rochers isolés qui sortaient de la neige. Ivan coupa des branches de sapin pour en faire, sur la neige, un lit épais sur lequel le major se coucha. Tandis qu'il se reposait, Ivan cherchait à s'orienter. La vallée au sommet de laquelle il se trouvait était entourée de hautes montagnes entre lesquelles on n'apercevait aucune issue : il vit qu'il était impossible d'éviter le chemin battu, et qu'il fallait nécessairement suivre le cours du ruisseau pour sortir de ce labyrinthe. Il était environ onze heures du soir, et la neige commençait à se raffermir lorsqu'ils descendirent dans la vallée. Mais avant de s'acheminer ils mirent le feu à leur établissement, autant pour se réchauffer que pour faire un petit repas de chislik, dont ils avaient grand besoin. Une poignée de neige fit leur boisson, et une gorgée d'eau-de-vie acheva le festin. Ils traversèrent heureusement la vallée sans voir

personne, et entrèrent dans le défilé, où le chemin et le ruisseau étaient resserrés entre de hautes montagnes à pic. Ils marchèrent avec toute la vitesse qui leur était possible, sentant bien le danger qu'ils couraient d'être rencontrés dans cet étroit passage, dont ils ne sortirent que vers les neuf heures du matin.

Ce fut alors seulement que ce sombre défilé s'ouvrit tout à coup, et qu'ils découvrirent, au delà des montagnes plus basses qui se croisaient devant eux, l'immense horizon de la Russie semblable à une mer éloignée. On se formerait difficilement une idée du plaisir qu'éprouva le major à ce spectacle inattendu : « La Russie! la Russie! » était le seul mot qu'il pût prononcer. Les voyageurs s'assirent pour se reposer et pour jouir d'avance de leur prochaine liberté. Ce pressentiment de bonheur se mêlait dans l'esprit du major au souvenir de l'horrible catastrophe dont il venait d'être témoin, et que ses fers et ses habits souillés de sang lui retraçaient vivement. Les yeux fixés sur le terme éloigné de ses travaux, il calculait les difficultés du voyage. L'aspect de la longue et dangereuse route qui lui restait à faire avec des fers aux pieds et des jambes enflées de fatigue effaça bientôt jusqu'à la trace du plaisir momentané que lui avait causé l'aspect de sa terre

natale. Aux tourments de son imagination se joignait une soif ardente. Ivan descendit vers le ruisseau qui coulait à quelque distance, pour apporter de l'eau à son maître : il y trouva un pont formé de deux arbres et vit de loin une habitation. C'était une espèce de *châlet*, une habitation d'été de Tchetchenges qui se trouvait déserte. Dans la situation des fugitifs, cette maison isolée était une découverte précieuse. Ivan vint arracher son maître à ses réflexions pour le conduire dans le refuge qu'il venait de découvrir, et, après l'y avoir établi, il se mit aussitôt à la recherche du magasin.

Les habitants du Caucase, qui pour la plupart sont à demi nomades et souvent exposés aux incursions de leurs voisins, ont toujours auprès de leurs maisons des souterrains dans lesquels ils cachent leurs provisions et leurs effets. Ces magasins, de la forme d'un puits étroit, sont fermés avec une planche ou une large pierre recouverte soigneusement de terre, et sont toujours placés dans des endroits où le gazon manque, de peur que la couleur de l'herbe ne trahisse le dépôt. Malgré ces précautions, les soldats russes les découvrent souvent ; ils frappent la terre avec la baguette de leur fusil dans les sentiers battus qui sont près des habitations, et le son leur indique les cavités qu'ils recherchent. Ivan en découvrit

une sous un hangar attenant à la maison, dans laquelle il trouva des pots de terre, quelques épis de maïs, un morceau de sel gemme et plusieurs ustensiles de ménage. Il courut chercher de l'eau pour établir la cuisine : le quartier de mouton et quelques pommes de terre qu'il avait apportées furent placés sur le feu. Pendant que le potage se préparait, Kascambo faisait rôtir les épis de maïs; enfin quelques noisettes, trouvées encore dans le magasin, complétèrent le repas. Lorsqu'il fut achevé, Ivan, avec plus de loisir et de moyens, parvint à délivrer son maître de ses fers; et celui-ci, plus tranquille et restauré par un repas excellent pour la circonstance, s'endormit d'un profond sommeil, et il était nuit close lorsqu'il se réveilla. Malgré ce repos favorable, lorsqu'il voulut reprendre sa route, ses jambes enflées s'étaient roidies au point qu'il ne pouvait faire le moindre mouvement sans éprouver des douleurs insupportables. Il fallut cependant partir. Appuyé sur son domestique, il s'achemina tristement, persuadé qu'il n'arriverait point jusqu'au terme désiré. Le mouvement et la chaleur de la marche apaisèrent peu à peu les douleurs qu'il ressentait. Il marcha toute la nuit, s'arrêtant souvent et reprenant aussitôt sa route. Quelquefois aussi, se laissant aller au découragement, il se jetait sur la terre et

pressait Ivan de l'abandonner à son mauvais sort. Son intrépide compagnon non-seulement l'encourageait par ses discours et son exemple, mais employait presque la violence pour le relever et l'entraîner avec lui. Ils trouvèrent dans leur route un passage difficile et dangereux qu'ils ne pouvaient éviter. Attendre le jour leur eût causé une perte de temps irréparable : ils se décidèrent à franchir ce passage au risque d'être précipités; mais, avant d'y engager son maître, Ivan voulut le reconnaître et le parcourir seul. Pendant qu'il descendait, Kascambo resta sur le bord du rocher dans un état d'anxiété difficile à décrire. La nuit était sombre : il entendait sous ses pieds le murmure sourd d'une rivière rapide qui coulait dans la vallée; le bruit des pierres qui se détachaient de la montagne sous les pas de son compagnon, et qui tombaient dans l'eau, lui faisait connaître l'immense profondeur du précipice sur lequel il était arrêté. Dans ce moment d'angoisse, qui pouvait être le dernier de sa vie, le souvenir de sa mère lui revint à l'esprit; elle l'avait béni tendrement à son départ de la ligne : cette pensée lui rendit le courage. Un secret pressentiment lui donnait l'espérance de la revoir encore. « Mon Dieu! « s'écria-t-il, faites que sa bénédiction ne soit « pas inutile! » Comme il finissait cette courte

mais fervente prière, Ivan reparut. Le passage reconnu n'était pas aussi difficile qu'ils l'avaient cru d'abord. Après être descendus quelques toises entre les rochers, il fallait, pour gagner la côte praticable, longer un banc de rocher étroit et incliné, recouvert d'une neige glissante, sous lequel la montagne était taillée à pic. Ivan ouvrit dans la neige avec sa hache des trouées qui facilitaient le passage ; ils firent le signe de la croix. « Allons, disait Kascambo, si je péris, que ce ne « soit pas du moins faute de courage ; la mala- « die seule a pu me l'ôter. J'irai maintenant tant « que Dieu me donnera des forces. » Ils sortirent heureusement de ce pas dangereux et continuèrent leur route. Les sentiers commençaient à être plus suivis et bien battus : ils ne trouvaient plus de neige que dans les endroits situés au nord et dans les bas-fonds où elle s'était accumulée. Ils eurent le bonheur de ne rencontrer personne jusqu'à la pointe du jour, où la vue de deux hommes qui parurent de loin les obligea de se coucher à terre pour n'en être pas aperçus.

Au sortir des montagnes, dans ces provinces, on ne rencontre plus de bois : le terrain y est absolument nu, et l'on y chercherait vainement un seul arbre, excepté sur le bord des grandes rivières, où ils sont encore très-rares, ce qui est fort

extraordinaire, vu la fertilité du terroir. Ils suivaient depuis quelque temps le cours de la Soudja qu'ils devaient traverser pour se rendre à Mosdok, cherchant un endroit où l'eau moins rapide pût leur offrir un passage moins dangereux, lorsqu'ils découvrirent un homme à cheval qui venait droit à eux. Le pays, totalement découvert, ne présentait ni arbres ni buissons pour se cacher. Ils se blottirent sous le rivage de la Soudja, au bord de l'eau. Le voyageur passait à quelques toises de leur gîte. Leur intention n'était que de se défendre s'ils étaient attaqués. Ivan tira son poignard et remit le pistolet au major. S'apercevant alors que le cavalier n'était qu'un enfant de douze à treize ans, il s'élança brusquement sur lui, le saisit au collet et le renversa sur le gazon. Le jeune homme voulait résister; mais voyant le major paraître sur le bord de la rivière le pistolet à la main, il s'enfuit à toutes jambes. Le cheval était sans selle avec un licou passé dans la bouche en guise de bride. Les deux fugitifs se servirent aussitôt de leur capture pour passer la rivière. Cette rencontre fut un grand bonheur pour eux, car ils virent bientôt qu'il eût été impossible de la traverser à pied, comme ils l'avaient projeté. Leur monture, quoique chargée du poids de deux hommes, faillit à être entraînée par la rapidité

de l'eau. Ils arrivèrent cependant sains et saufs à l'autre rivage, qui se trouva malheureusement trop escarpé pour que le cheval pût prendre terre. Ils descendirent pour le soulager. Comme Ivan le tirait de toute sa force pour le faire monter sur le bord, le licou se détacha et lui resta entre les mains. L'animal, entraîné par le courant, après de nombreux efforts pour aborder, fut englouti dans la rivière et se noya.

Privés de cette ressource, mais plus tranquilles désormais sur le danger d'être poursuivis, ils se dirigèrent sur un monticule couvert de roches détachées qu'ils virent de loin, dans l'intention de s'y cacher et de se reposer jusqu'à la nuit. Par le calcul du chemin qu'ils avaient déjà fait, ils jugèrent que les habitations des Tchetchenges pacifiques ne devaient pas être très-éloignées ; mais rien n'était moins sûr que de se livrer à ces hommes, dont la trahison probable pouvait les perdre.

Cependant, vu l'état de faiblesse dans lequel se trouvait Kascambo, il était bien difficile qu'il pût gagner le Terek sans secours. Leurs provisions étaient épuisées ; ils passèrent le reste de la journée dans un morne silence, n'osant se communiquer mutuellement leurs inquiétudes. Vers le soir, le major vit son denchik se frapper le

front de la main en poussant un profond soupir. Étonné de ce désespoir subit que son intrépide compagnon n'avait point encore montré jusqu'alors, il lui en demanda la cause.

« Maître, dit Ivan, j'ai fait une grande faute!

« — Dieu veuille nous la pardonner! répondit Kascambo en se signant.

« — Oui, reprit Ivan; j'ai oublié d'emporter « cette belle carabine qui était dans la chambre « de l'enfant. Que voulez-vous? Cela ne m'est « point venu dans la pensée : vous avez tant « gémi là-haut, tant fait de bruit, que je l'ai « oubliée. Vous riez? C'était la plus belle cara- « bine qu'il y eût dans tout le village. J'en au- « rais fait présent au premier homme que nous « rencontrerons, pour le mettre dans nos inté- « rêts; car je ne sais trop comment, dans l'état « où je vous vois, nous pourrons achever notre « marche. »

Le temps, qui les avait favorisés jusqu'alors, changea dans la journée. Le vent froid de Russie soufflait avec violence, et leur jetait du grésil au visage. Ils partirent à la tombée de la nuit, incertains s'ils devaient chercher à atteindre quelques villages ou les éviter. Mais la longue traite qui restait à faire, dans cette dernière supposition, leur devint absolument im-

possible par un nouveau malheur qui leur arriva vers la fin de la nuit. Comme ils traversaient un petit ravin sur un reste de neige qui en couvrait le fond, la glace se rompit sous leurs pieds, et ils entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux. Les efforts que fit Kascambo pour se dégager achevèrent de mouiller ses habits. Depuis le moment de leur départ, le froid n'avait jamais été si perçant; toute la campagne était blanche de grésil. Après un quart d'heure de marche, saisi par le froid, il tomba de lassitude et de douleur, et refusa décidément d'aller plus loin. Voyant l'impossibilité d'arriver au terme de son voyage, il regardait comme une barbarie inutile de retenir son compagnon qui pouvait aisément s'évader seul.

« Écoute, Ivan, lui dit-il : Dieu m'est témoin « que j'ai fait tout ce que j'ai pu, jusqu'à ce « moment, pour profiter des secours que tu m'as « donnés; mais tu vois à présent qu'ils ne peu- « vent plus me sauver, et que mon sort est dé- « cidé. Va-t'en à la ligne, mon cher Ivan, re- « tourne à notre régiment; je te l'ordonne. Dis « à mes anciens amis et à mes supérieurs que « tu m'as laissé ici en pâture aux corbeaux, et « que je leur souhaite un meilleur sort. Mais,

« avant de partir, ressouviens-toi du serment « que tu as fait là-haut dans le sang de nos « gardiens. Tu as juré que les Tchetchenges ne « me reprendraient pas vivant : tiens parole. »

En disant ces mots, il s'étendit par terre, et se couvrit tout entier avec sa bourka.

« Il reste encore une ressource, lui répondit « Ivan : c'est de chercher une habitation de « Tchetchenges, et d'en gagner le maître avec « des promesses. S'il nous trahit, nous n'aurons « du moins rien à nous reprocher. Tâchez encore « de vous traîner jusque-là ; ou bien, ajouta-t-il « en voyant que son maître gardait le silence, « j'irai seul, je tâcherai de gagner un Tchet- « chenge ; et, si l'affaire tourne bien, je revien- « drai avec lui pour vous prendre ; si elle tourne « mal, si je péris et que je ne revienne plus, « prenez, voilà le pistolet. »

Kascambo sortit la main de dessous sa bourka et prit le pistolet. Ivan le recouvrit avec des herbes et des broussailles desséchées, de peur qu'il ne fût découvert par quelqu'un pendant la course qu'il allait faire. Comme il se disposait à partir, son maître le rappela. « Ivan, lui dit-il, « écoute encore ma dernière demande. Si tu re- « passes le Terek, et si tu revois ma mère sans « moi....

« — Maître, interrompit Ivan, au revoir dans « la journée. Si vous périssez, ni votre mère ni « la mienne ne me reverront jamais. »

Après une heure de marche, il aperçut, d'une petite élévation, deux villages à trois ou quatre verstes de distance ; ce n'était pas ce qu'il cherchait : il voulait trouver une maison isolée, dans laquelle il pût s'introduire sans être vu, pour en gagner secrètement le maître. La fumée lointaine d'une cheminée lui en fit découvrir une, telle qu'il la désirait. Il s'y rendit aussitôt, et y entra sans hésiter. Le maître de la maison était assis à terre, occupé à rapiécer une de ses bottines.

« Je viens, lui dit Ivan, te proposer deux « cents roubles à gagner et te demander un ser- « vice. Tu as sans doute ouï parler du major « Kascambo, prisonnier chez les montagnards. « Eh bien, je l'ai enlevé ; il est ici, à deux pas, « malade et en ton pouvoir. Si tu veux le li- « vrer de nouveau à ses ennemis, ils te loueront « sans doute ; mais, tu le sais, ils ne te récom- « penseront pas. Si tu consens au contraire à « le sauver, en le gardant chez toi seulement « pendant trois jours, j'irai à Mosdok, et je « t'apporterai deux cents roubles en argent son- « nant pour sa rançon ; que si tu oses bouger

« de ta place (ajouta-t-il en tirant son poignard)
« et donner l'alarme pour me faire arrêter, je
« t'égorge sur l'heure. Ta parole à l'instant, ou
« tu es mort. »

Le ton assuré d'Ivan persuada le Tchetchenge sans l'intimider. « Jeune homme, lui dit-il en « remettant tranquillement sa botte, j'ai aussi « un poignard à ma ceinture, et le tien ne m'é-« pouvante pas. Si tu étais entré chez moi en « ami, je n'aurais jamais trahi un homme qui a « passé le seuil de ma porte ; maintenant je ne « promets rien. Assieds-toi là, et dis ce que tu « veux. »

Ivan, voyant à qui il avait affaire, rengaîna son poignard, s'assit et répéta sa proposition.

« Quelle assurance me donneras-tu, demanda « le Tchetchenge, de l'exécution de ta promesse?

« — Je te laisserai le major lui-même, ré-« pondit Ivan ; crois-tu que j'aurais souffert pen-« dant quinze mois, et que j'aurais amené mon « maître chez toi pour l'y abandonner?

« — C'est bon, je te crois ; mais deux cents « roubles, c'est trop peu : j'en veux quatre cents.

« — Pourquoi n'en pas demander quatre mille? « cela ne coûte rien ; mais moi, qui veux tenir « parole, je t'en offre deux cents parce que je « sais où les prendre, et pas un kopeck de plus.

« Veux-tu me mettre dans le cas de te tromper?

« — Eh bien, soit : va pour deux cents rou-
« bles ; et tu reviendras seul et dans trois jours?

« — Oui, seul et dans trois jours, je t'en donne
« ma parole ; mais toi, m'as-tu donné la tienne?
« Le major est-il ton hôte?

« — Il est mon hôte, ainsi que toi, dès ce
« moment, et tu en as ma parole. »

Ils se donnèrent la main, et coururent chercher le major qu'ils rapportèrent à moitié mort de froid et de faim.

Au lieu d'aller à Mosdok, Ivan, apprenant qu'il était plus près de Tchervelianskaya-Stanitza, où se trouvait un poste considérable de Cosaques, s'y rendit aussitôt. Il n'eut pas de peine à rassembler la somme qui lui était nécessaire. Les braves Cosaques, dont quelques-uns s'étaient trouvés à la malheureuse affaire qui avait coûté la liberté à Kascambo, se cotisèrent avec empressement pour compléter la rançon. Au jour fixé, Ivan partit pour aller enfin délivrer son maître; mais le colonel qui commandait le poste, craignant quelque nouvelle trahison, ne lui permit pas de retourner seul ; et, malgré la convention faite avec le Tchetchenge, il le fit accompagner par quelques Cosaques.

Cette précaution faillit encore devenir funeste

à Kascambo. Du plus loin que son hôte aperçut les lances des Cosaques, il se crut trahi ; et, déployant aussitôt la courageuse férocité de sa nation, il conduisit le major encore malade sur le toit de la maison, l'attacha à un poteau, se plaça vis-à-vis de lui, sa carabine à la main. « Si vous avancez, s'écria-t-il lorsque Ivan fut « à portée de l'entendre, et couchant en joue son « prisonnier, si vous faites un pas de plus, je « brûle la cervelle au major, et j'ai cinquante « cartouches pour mes ennemis et pour le traître « qui les amène.

« — Tu n'es point trahi, lui cria le denchik « tremblant pour la vie de son maître. On m'a « forcé de revenir accompagné ; mais j'apporte « les deux cents roubles, et je tiens ma parole.

« — Que les Cosaques s'éloignent, ajouta le « Tchetchenge, ou je fais feu. »

Kascambo pria lui-même l'officier de se retirer. Ivan suivit quelque temps le détachement, et revint seul ; mais le soupçonneux brigand ne lui permit pas de s'approcher. Il lui fit compter les roubles à cent pas de la maison sur le sentier, et lui ordonna de s'éloigner.

Dès qu'il s'en fut emparé, il retourna sur le toit, et se jeta aux genoux du major, lui demandant pardon et le priant d'oublier les mau-

vais traitements qu'il avait été, disait-il, contraint de lui faire éprouver pour sa sûreté. « Je « me souviendrai seulement, répondit Kascambo, « que j'ai été ton hôte et que tu m'as tenu pa« role; mais, avant de me demander pardon, com« mence donc par m'ôter mes liens. » Au lieu de lui répondre, le Tchetchenge, voyant Ivan revenir, s'élança du toit et disparut comme l'éclair.

Dans la même journée, le brave Ivan eut le plaisir et la gloire de ramener son maître au sein de ses amis, qui avaient désespéré de le revoir.

La personne qui a recueilli cette anecdote, passant quelques mois après à Iegorievski, pendant la nuit, devant une petite maison de bonne apparence et fort éclairée, descendit de son *kibick* [1], et s'approcha d'une fenêtre pour jouir du spectacle d'un bal très-animé qui se donnait au rez-dechaussée. Un jeune sous-officier regardait aussi très-attentivement ce qui se passait dans l'intérieur de l'appartement.

[1] Le *kibick* est une voiture dont la caisse, semblable à celle d'une calèche grossièrement construite, est fixée immédiatement sur deux essieux et l'hiver sur deux patins formant traîneau : c'est la voiture de voyage ordinaire en Russie. (*Note de l'Auteur.*)

« Qui donne le bal? lui demanda le voyageur.

« — C'est monsieur le major qui se marie.

« — Et comment s'appelle monsieur le major?

« — Il s'appelle Kascambo. »

Le voyageur, qui connaissait l'histoire singulière de cet officier, se félicita d'avoir cédé à sa curiosité, et se fit montrer le nouveau marié, qui, rayonnant de plaisir, oubliait dans ce moment les Tchetchenges et leur cruauté.

« Montrez-moi, de grâce, ajouta-t-il encore, le « brave denchik qui l'a délivré. »

Le sous-officier, après avoir hésité quelque temps, lui répondit : « C'est moi. »

Doublement surpris de la rencontre, et plus encore de le trouver si jeune, le voyageur lui demanda son âge. Il n'avait pas encore achevé sa vingtième année, et venait de recevoir une gratification avec le grade de sous-officier, en récompense de son courage et de sa fidélité. Ce brave jeune homme, après avoir partagé volontairement les infortunes de son maître, et lui avoir rendu la vie et la liberté, jouissait maintenant de son bonheur en regardant sa noce à travers les vitres. Mais comme l'étranger lui témoignait son étonnement de ce qu'il n'était pas de la fête, en taxant à ce sujet son ancien maître d'ingratitude, Ivan lui lança un regard de travers, et rentra dans la maison

en sifflant l'air : *Haï luli*, *haï luli*. Il parut bientôt après dans la salle du bal, et le curieux remonta dans son kibick, enchanté de n'avoir pas reçu un coup de hache sur la tête.

FIN DES PRISONNIERS DU CAUCASE.

LA

JEUNE SIBÉRIENNE

LA

JEUNE SIBÉRIENNE

Le courage d'une jeune fille qui, vers la fin du règne de Paul Ier, partit à pied de la Sibérie, pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, fit assez de bruit dans le temps pour engager un auteur célèbre [1] à faire une héroïne de roman de cette intéressante voyageuse. Mais les personnes qui l'ont connue paraissent regretter qu'on ait prêté des aventures d'amour et des idées romanesques à une jeune et noble vierge qui n'eut jamais d'autre passion que l'amour filial le plus pur, et qui, sans appui, sans conseil, trouva dans son cœur la pensée de l'action la plus généreuse et la force de l'exécuter.

Si le récit de ses aventures n'offre point cet in-

[1] Madame Cottin. (*Note de l'Auteur.*) — Le roman fut publié sous le titre d'*Élisabeth, ou les Exilés de Sibérie;* Paris, 1806, in-12

térêt de surprise que peut inspirer un romancier pour des personnages imaginaires, on ne lira peut-être pas sans quelque plaisir la simple histoire de sa vie, assez intéressante par elle-même, sans autre ornement que la vérité.

Prascovie Lopouloff était son nom. Son père, d'une famille noble d'Ukraine, naquit en Hongrie, où le hasard des circonstances avait conduit ses parents, et servit quelque temps dans les housârds noirs ; mais il ne tarda pas à les quitter pour venir en Russie, où il se maria. Il reprit ensuite dans sa patrie la carrière des armes, servit longtemps dans les troupes, et fit plusieurs campagnes contre les Turcs. Il s'était trouvé aux assauts d'Ismaïl et d'Otchakoff, et avait mérité par sa conduite l'estime de son corps. On ignore la cause de son exil en Sibérie, son procès, ainsi que la révision qu'on en fit dans la suite, ayant été tenu secret. Quelques personnes ont cependant prétendu qu'il avait été mis en jugement par la malveillance d'un chef, pour cause d'insubordination. Quoi qu'il en soit, à l'époque du voyage de sa fille, il était depuis quatorze ans en Sibérie, relégué à Ischim, village près des frontières du gouvernement de Tobolsk, vivant avec sa famille de la modique rétribution de dix kopecks[1] par jour

[1] Environ 40 centimes.

assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie contribuait par son travail à la subsistance de ses parents, en aidant les blanchisseuses du village ou les moissonneurs, et en prenant part à tous les ouvrages de la campagne dont ses forces lui permettaient de s'occuper : elle rapportait du blé, des œufs, ou quelques légumes en payement. Arrivée en Sibérie dès son enfance, et n'ayant aucune idée d'un meilleur sort, elle se livrait avec joie à ses pénibles travaux, qu'elle avait bien de la peine à supporter. Ses mains délicates semblaient avoir été formées pour d'autres occupations. Sa mère, tout entière aux soins du pauvre ménage, semblait prendre en patience sa déplorable situation ; mais son père, accoutumé dès sa première jeunesse à la vie active des armées, ne pouvait se résigner à son sort, et s'abandonnait souvent à des accès de désespoir que l'excès même du malheur ne saurait justifier.

Quoiqu'il évitât de laisser voir à Prascovie les chagrins qui le dévoraient, elle avait été plus d'une fois témoin de ses larmes à travers les fentes d'une cloison qui séparait son réduit de la chambre de ses parents, et elle commençait depuis quelque temps à réfléchir sur leur cruelle destinée.

Lopouloff avait adressé depuis plusieurs mois une supplique au gouverneur de la Sibérie, qui n'avait jamais répondu à ses demandes précédentes. Un officier, passant par Ischim pour des affaires de service, s'était chargé de la dépêche, et lui avait promis d'appuyer ses réclamations auprès du gouverneur. Le malheureux exilé en avait conçu quelque espoir ; mais on ne lui fit pas plus de réponse qu'auparavant. Chaque voyageur, chaque courrier venant de Tobolsk (événement bien rare) ajoutait le tourment de l'espérance déçue aux maux dont il était accablé.

Dans un de ces tristes moments, la jeune fille, revenant de la moisson, trouva sa mère baignée de larmes, et fut effrayée de la pâleur et des sombres regards de son père, qui se livrait à tout le délire de la douleur. « Voilà, s'écria-t-il lorsqu'il la « vit paraître, le plus cruel de tous mes malheurs ! « voilà l'enfant que Dieu m'a donnée dans sa « colère, afin que je souffre doublement de ses « maux et des miens, afin que je la voie dépérir « lentement sous mes yeux, épuisée par de serviles « travaux, et que le titre de père, qui fait le bon- « heur de tous les hommes, soit pour moi seul « le dernier terme de la malédiction du ciel ! »

Prascovie, épouvantée, se jeta dans ses bras. La mère et la fille parvinrent à le tranquilliser en mê-

lant leurs larmes aux siennes; mais cette scène fit la plus grande impression sur l'esprit de la jeune fille. Pour la première fois, ses parents avaient ouvertement parlé devant elle de leur situation désespérée; pour la première fois, elle put se former une idée de tout le malheur de sa famille.

Ce fut à cette époque, et dans la quinzième année de son âge, que la première idée d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père lui vint à l'esprit. Elle racontait elle-même qu'un jour cette heureuse pensée se présenta à elle comme un éclair, au moment où elle achevait ses prières, et lui causa un trouble inexprimable. Elle a toujours été persuadée que ce fut une inspiration de la Providence, et cette ferme confiance la soutint dans la suite au milieu des circonstances les plus décourageantes.

Jusqu'alors l'espérance de la liberté n'était point entrée dans son cœur. Ce sentiment nouveau pour elle la remplit d'une grande joie: elle se remit aussitôt en prière; mais ses idées étaient si confuses, que ne sachant elle-même ce qu'elle voulait demander à Dieu, elle le pria seulement de ne pas la priver du bonheur qu'elle éprouvait et qu'elle ne savait définir. Bientôt cependant le projet d'aller à Saint-Pétersbourg se jeter aux

pieds de l'empereur et lui demander la grâce de son père se développa dans son esprit et l'occupa désormais uniquement.

Elle avait choisi, dans la lisière d'un bois de bouleaux qui se trouvait près de la maison, une place favorite où elle se retirait souvent pour faire ses prières ; elle fut plus exacte encore à s'y rendre dans la suite. Là, tout entière à son projet, elle venait prier Dieu, avec toute la ferveur de sa jeune âme, de favoriser son voyage et de lui donner la force et les moyens de l'exécuter. S'abandonnant à cette idée, elle s'oubliait souvent dans le bois, au point de négliger ses occupations ordinaires, ce qui lui attirait des reproches de ses parents. Elle fut longtemps avant d'oser s'ouvrir à eux au sujet de l'entreprise qu'elle méditait. Son courage l'abandonnait chaque fois qu'elle approchait de son père pour commencer cette explication hasardeuse, dont elle prévoyait confusément le peu de succès. Cependant, lorsqu'elle crut avoir suffisamment mûri son projet, elle détermina le jour où elle parlerait, et se proposa fermement de vaincre sa timidité.

A l'époque fixée, Prascovie se rendit de bonne heure au bois, pour demander à Dieu le courage de s'exprimer et l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents : elle revint ensuite à la mai-

son, résolue de parler au premier des deux qu'elle rencontrerait. Elle désirait que le hasard lui fît trouver sa mère, dont elle espérait plus de condescendance ; mais, en approchant de la maison, elle vit son père assis sur un banc près de la porte et fumant une pipe. Elle vint à lui courageusement, commença l'explication de son projet, et, demanda, avec toute la chaleur dont elle fut capable, la permission de partir pour Saint-Pétersbourg. Lorsqu'elle eut terminé son discours, son père, qui l'avait écoutée sans l'interrompre, et du plus grand sérieux, la prit par la main, et rentrant avec elle dans la chambre où la mère apprêtait le dîner : « Ma femme, s'écria-t-il, bonne nou-
« velle ! nous avons trouvé un puissant protec-
« teur ! Voilà notre fille qui va partir sur l'heure
« pour Saint-Pétersbourg, et qui veut bien se
« charger de parler elle-même à l'empereur. »
Lopouloff raconta plaisamment ensuite ce que lui avait dit Prascovie. « Elle ferait mieux, répondit
« la mère, d'être à son ouvrage que de venir nous
« conter ces balivernes. » La jeune fille s'était armée d'avance contre la colère de ses parents, mais elle n'eut point de force contre le persiflage qui semblait anéantir toutes ses espérances. Elle se mit à pleurer amèrement. Son père, qu'un ins-

tant de gaieté avait fait sortir de son caractère, reprit bientôt toute sa sévérité. Tandis qu'il la grondait au sujet de ses larmes, sa mère, attendrie, l'embrassait en riant. « Allons, lui dit-elle « en lui présentant un linge, commence par net-« toyer la table pour le dîner ; tu pourras ensuite « partir pour Saint-Pétersbourg, à ta commo-« dité. »

Cette scène était plus faite pour dégoûter Prascovie de ses projets que des reproches ou des mauvais traitements ; cependant l'humiliation qu'elle éprouvait de se voir traiter comme un enfant se dissipa bientôt et ne la découragea point. La glace était rompue : elle revint à la charge à plusieurs reprises, et ses prières furent bientôt si fréquentes et si importunes, que son père, perdant patience la gronda sérieusement, et lui défendit avec sévérité de lui parler là-dessus davantage. Sa mère, avec plus de douceur, tâcha de lui faire comprendre qu'elle était trop jeune encore pour songer à une entreprise si difficile.

Depuis lors, trois ans s'écoulèrent sans que Prascovie osât renouveler ses instances à ce sujet. Une longue maladie de sa mère la contraignit de renvoyer son projet à des temps plus favorables ; cependant il ne se passa pas un seul jour sans

qu'elle joignît à ses prières ordinaires celle d'obtenir de son père la permission de partir, bien persuadée que Dieu l'exaucerait un jour.

Cet esprit religieux, cette foi vive dans une si jeune personne, doivent paraître d'autant plus extraordinaires qu'elle ne les devait point à l'éducation. Sans être irréligieux, son père s'occupait peu de prières; et quoique sa mère fût plus exacte à cet égard, elle manquait en général d'instruction, et Prascovie ne devait qu'à elle-même les sentiments qui l'animaient. Pendant ces trois dernières années, sa raison s'était formée; déjà la jeune fille avait acquis plus de poids dans les conseils de la famille : elle put, en conséquence, proposer et discuter son projet, que ses parents ne regardaient plus comme un enfantillage, mais qu'ils combattirent avec d'autant plus de force qu'elle leur était devenue plus nécessaire. Les empêchements qu'ils mettaient à son départ étaient de nature à faire impression sur son cœur. Ce n'était plus par des plaisanteries ou par des menaces qu'ils tâchaient de la dissuader, mais par des caresses et par des larmes. « Nous sommes déjà « vieux, lui disaient-ils, nous n'avons plus ni for- « tune ni amis en Russie : aurais-tu le courage d'a- « bandonner dans ce désert des parents dont tu « es l'unique consolation, et cela, pour entrepren-

« dre seule un voyage périlleux, qui peut te con-
« duire à ta perte et leur coûter la vie, au lieu de
« leur procurer la liberté? » A ces raisons Prascovie ne répondait que par des larmes; mais sa volonté n'était point ébranlée, et chaque jour l'affermissait dans sa résolution.

Il se présentait une difficulté d'une autre nature, et plus réelle encore que l'opposition de son père : elle ne pouvait partir qu'avec un passe-port, sans lequel il ne lui était pas même possible de s'éloigner du village. D'autre part, il n'était guère probable que le gouverneur de Tobolsk, qui n'avait jamais répondu à leurs lettres, consentît à leur accorder cette faveur. Prascovie fut donc forcée de remettre son départ à un autre temps, et toutes ses idées se portèrent sur les moyens d'obtenir un passe-port.

Il y avait alors dans le village un prisonnier nommé Neiler, né en Russie, et fils d'un tailleur allemand. Cet homme avait été pendant quelque temps domestique d'un étudiant à l'université de Moscou, et il avait tiré de cette circonstance l'avantage de passer pour un esprit fort à Ischim. Neiler s'imaginait être un incrédule. Cette espèce de folie, jointe au métier plus utile de tailleur qu'il possédait, l'avait fait connaître des habitants et des prisonniers, dont

les uns lui faisaient raccommoder leurs habits, et dont les autres s'amusaient de ses impertinences. Au nombre de ces derniers était Lopouloff, chez lequel il venait quelquefois. Neiler, connaissant l'esprit religieux de la jeune personne, la persiflait au sujet de sa dévotion, et l'appelait sainte Prascovie. Celle-ci le croyant plus habile qu'il n'était, projetait de s'adresser à lui pour en obtenir la supplique qu'elle voulait adresser au gouverneur, dans l'espoir que son père, n'ayant plus qu'à la signer, s'y déciderait plus facilement.

Elle venait un jour d'achever son blanchissage à la rivière, et se disposait à retourner au logis. Avant de partir, elle fit, à son ordinaire, plusieurs signes de croix, et se chargea péniblement de son linge mouillé. Neiler, qui passait par hasard, la vit et se moqua d'elle. « Si vous « aviez, lui dit-il, fait quelques-unes de ces si- « magrées de plus, vous auriez opéré un miracle, « et votre linge serait allé tout seul à la maison. « Donnez, ajouta-t-il en s'emparant de force du « fardeau, je vous ferai voir que les incrédules, « que vous haïssez si fort, sont aussi de bonnes « gens. » Il prit en effet la corbeille et la porta jusqu'au village. Chemin faisant, Prascovie, qui

n'avait qu'un désir, celui d'obtenir un passeport, lui parla de la supplique et du service important qu'elle attendait de lui. Malheureusement, le philosophe ne savait pas écrire ; il avoua que depuis l'instant où il s'était voué à l'état de tailleur il avait totalement négligé la littérature ; mais il lui indiqua dans le village un homme qui pourrait remplir son attente. Prascovie revint toute joyeuse, se proposant de mettre à profit ce conseil dès le lendemain. En rentrant chez son père, où se trouvaient quelques personnes, Neiler se vanta hautement du service qu'il avait rendu à sainte Prascovie en lui épargnant la peine de faire un miracle, et fit d'autres mauvaises plaisanteries de ce genre ; mais il fut bientôt déconcerté par la réponse de la jeune fille. « Comment pourrais-je, lui dit-elle, ne pas mettre
« toute ma confiance dans la bonté de Dieu ? Je
« ne l'ai prié qu'un instant au bord de la ri-
« vière, et si mon linge n'est pas venu seul, il
« est du moins venu sans moi, porté par un in-
« crédule. Ainsi le miracle a eu lieu, et je n'en
« demande pas d'autre à la Providence. » A cette réponse, toute la société se mit à rire aux dépens du tailleur, qui se retira très-piqué de l'aventure. On verra dans la suite plusieurs exem-

ples de cette aimable présence d'esprit, qui ne l'abandonna jamais dans les circonstances les plus embarrassantes.

Le lendemain, elle s'empressa de consulter l'homme qu'on lui avait indiqué : elle apprit de lui que la supplique devait être signée par elle-même. L'écrivain se chargea de la dresser dans les formes requises ; et, lorsqu'elle fut achevée, Lopouloff, après quelque résistance, consentit à ce qu'elle fût expédiée, et profita de l'occasion pour y joindre une nouvelle lettre relative à ses affaires personnelles.

Dès ce moment, les inquiétudes de la jeune personne disparurent, sa santé se raffermit, et ses parents furent charmés de lui voir reprendre sa gaieté naturelle. Cet heureux changement n'avait pas d'autre cause que la certitude où elle était d'obtenir son passe-port, et sa confiance sans bornes en la protection de Dieu. Elle allait souvent se promener sur le chemin de Tobolsk, dans l'espérance de voir arriver quelque courrier. Elle passait devant la station[1] de la poste aux chevaux pour parler au vieil invalide qui en avait la direction, et qui distribuait le peu de lettres adressées à Ischim. Mais depuis long-

[1] Terme russe pour *relais*. (*Note de l'Auteur.*)

temps elle n'osait lui en demander, parce qu'il lui avait parlé avec brusquerie, et s'était moqué de son projet de voyage, qu'il connaissait.

Six mois s'étaient presque écoulés depuis le départ de la supplique, lorsqu'on vint avertir la famille qu'un courrier était à la poste avec des lettres pour quelques personnes. Prascovie y courut aussitôt et fut suivie de ses parents. Lorsque Lopouloff se nomma, le courrier lui remit un paquet cacheté, contenant un passe-port pour sa fille, et prit un reçu de lui. Ce fut un moment de joie pour la famille. Dans l'abandon total où ils étaient depuis tant d'années, l'envoi de ce passe-port leur parut une espèce de faveur. Cependant il n'y avait dans le paquet aucune réponse du gouverneur aux demandes personnelles de Lopouloff. Pour sa fille, elle était libre, et l'on ne pouvait, sans la plus grande injustice, la retenir en Sibérie contre sa volonté.

Le silence absolu que l'on gardait avec son père était plutôt une confirmation de sa disgrâce qu'une faveur. Cette triste réflexion dissipa bientôt l'impression de plaisir que lui avait fait éprouver la condescendance du gouverneur. Lopouloff s'empara du passe-port, et déclara, dans le premier moment d'humeur, qu'il n'avait consenti à le demander que dans la certitude qu'on le lui refuserait, et pour se délivrer des persécutions de sa fille.

Prascovie suivit ses parents à la maison sans rien demander, mais remplie d'espoir et remerciant Dieu le long du chemin d'avoir exaucé l'un de ses vœux. Son père serra le passe-port parmi ses hardes, après l'avoir enveloppé soigneusement dans un morceau de linge. Prascovie remarqua cette précaution, qui lui parut de bon augure, car il aurait pu le déchirer; elle n'attribua le refus de son père qu'à un dessein particulier de la Providence, qui n'avait pas encore marqué l'heure de son départ. Bientôt après, elle se rendit au bois, où elle passa deux heures à prier, se livrant à toute la joie que son ardente imagination lui inspirait, et n'ayant plus aucun doute sur le succès de son entreprise.

Ces détails pourront paraître à quelques personnes puérils et minutieux ; mais lorsqu'on verra les projets de cette jeune fille réussir au delà de ses espérances et de toute probabilité, malgré les obstacles sans nombre qu'elle avait à surmonter, on se convaincra qu'aucun motif humain n'aurait suffi pour la conduire au but qu'elle se proposait, et qu'il fallait pour une telle œuvre cette *foi qui transporte les montagnes*. Dans tout ce qui lui arrivait, Prascovie voyait toujours le doigt de Dieu. Aussi disait-elle : « J'ai été quelquefois éprouvée, « mais jamais trompée dans ma confiance en lui. »

Un incident qui eut lieu peu de jours après vint encore ranimer son courage, et contribua peut-être à déterminer ses parents. Sa mère, sans être absolument superstitieuse, s'amusait parfois à chercher des pronostics de l'avenir dans les plus petits événements de la vie. Sans croire aux jours malheureux, elle évitait cependant d'entreprendre quelque chose le lundi [1], et n'aimait point à voir renverser la salière. Quelquefois elle prenait la Bible, et, l'ouvrant au hasard, elle cherchait dans la première phrase qui lui tombait sous les yeux quelque chose d'analogue à sa situation et dont elle pût tirer un bon augure. Cette manière de consulter le sort est très-usitée en Russie : lorsque la phrase est insignifiante, on recommence, et en tiraillant un peu le sens on finit par lui donner la tournure qu'on désire. Les malheureux s'attachent à tout et, sans ajouter beaucoup de foi à ces prédictions, ils éprouvent un certain plaisir lorsqu'elles s'accordent avec leurs espérances.

Lopouloff était dans l'usage de lire le soir un chapitre de la Bible à sa famille : il expliquait aux

[1] En Russie, le lundi passe pour un jour malheureux parmi le peuple et les personnes superstitieuses. La répugnance pour entreprendre quelque chose, mais surtout un voyage, le lundi, est si universelle, que le très-petit nombre de personnes qui ne la partagent pas s'y soumettent par égard pour l'opinion générale et presque religieuse des Russes. (*Note de l'Auteur.*)

femmes les mots slavons qu'elles ne comprenaient pas, et cette occupation plaisait infiniment à sa fille. A la fin d'une triste soirée, ces trois solitaires étaient auprès d'une table sur laquelle était le livre saint; la lecture était achevée, et le plus morne silence régnait entre eux, lorsque Prascovie s'adressant à sa mère, sans autre but que celui de renouer la conversation : « Ouvrez, je vous prie, « la Bible, lui dit-elle, et cherchez, dans la page « à droite, la onzième ligne. » Sa mère prit le livre avec empressement et l'ouvrit avec une épingle; ensuite, comptant les lignes jusqu'à la onzième à droite, elle lut à haute voix les paroles suivantes :

« Or, un ange de Dieu appela Agar du ciel et « lui dit : Que faites-vous là? ne craignez point. »

L'application de ce passage de l'Écriture sainte était trop facile à faire pour que l'analogie frappante qu'il présentait avec le voyage projeté pût échapper à personne. Prascovie, transportée de joie, prit la Bible et en baisa les pages à plusieurs reprises. « C'est vraiment singulier, » disait la mère en regardant son mari. Mais celui-ci, ne voulant pas favoriser leurs idées à ce sujet, s'éleva fortement contre ces ridicules divinations. « Croyez-« vous, disait-il aux deux femmes, que l'on puisse « ainsi interroger Dieu en ouvrant un livre avec

« une épingle, et qu'il daigne répondre à toutes « vos folles pensées? Sans doute, ajouta-t-il en « s'adressant à sa fille, un ange ne manquera pas « de vous accompagner dans votre extravagant « voyage, et de vous donner à boire quand vous « aurez soif! Ne sentez-vous pas quelle est la folie « de s'abandonner à de semblables espérances? »

Prascovie lui répondit qu'elle était bien loin d'espérer qu'un ange lui apparût pour l'aider dans son entreprise. « Mais cependant, disait-elle, j'es- « père et crois fermement que mon ange gardien « ne m'abandonnera pas, et que mon voyage aura « lieu, quand je m'y opposerais moi-même. » Lopouloff était ébranlé par cette persévérance inconcevable; cependant un mois s'écoula sans qu'il fût question du départ. Prascovie devenait silencieuse et préoccupée : toujours seule dans les bois ou dans son réduit, elle ne donnait plus aucune marque de tendresse à ses parents. Comme elle avait souvent menacé de partir sans passe-port, ils commencèrent à craindre sérieusement qu'elle n'accomplît ce projet, et ils prenaient de l'inquiétude lorsqu'elle s'absentait de la maison plus longtemps qu'à l'ordinaire. Il arriva même un jour qu'ils la crurent décidément partie : Prascovie, en revenant de l'église, où elle était allée seule, avait accompagné de jeunes paysannes dans une chaumière

voisine et s'y était arrêtée quelques heures. Lorsqu'elle revint à la maison, sa mère l'embrassa toute en larmes. « Tu as bien tardé, lui dit-elle. « Nous avons cru que tu nous avais quittés pour « toujours! — Vous aurez bientôt ce chagrin, « lui répondit sa fille, puisque vous ne voulez pas « me livrer le passe-port : vous regretterez alors « de m'avoir privée de cette ressource et de votre « bénédiction. » Elle prononça ces paroles sans répondre aux caresses de sa mère, et d'un ton de voix si triste, si altéré, que la bonne mère en fut vivement affectée. Elle lui promit, pour la tranquilliser, de ne plus mettre d'opposition à son départ, qui dépendrait uniquement de la permission de son père. Prascovie ne la demandait plus; mais sa profonde tristesse la sollicitait plus éloquemment que n'auraient pu le faire les supplications les plus vives. Lopouloff lui-même ne savait à quoi se résoudre.

Sa femme le priait un matin d'aller prendre quelques pommes de terre dans un petit jardin qu'il cultivait près de la maison. Immobile et plein de ces tristes idées, il paraissait ne faire aucune attention à cette demande; enfin, revenant tout à coup à lui : « Allons, dit-il comme pour s'encou- « rager, aide-toi, je t'aiderai! » En achevant ces mots, il prit une bêche et se rendit au jardin.

Prascovie le suivit. « Sans doute, mon père, il faut « s'aider dans le malheur, et j'espère aussi que « Dieu m'aidera dans la prière que je viens vous « faire, et qu'il touchera votre cœur. Rendez-moi « le passe-port, cher et malheureux père! Croyez « que c'est la volonté de Dieu. Voulez-vous forcer « votre fille à l'horrible malheur de vous déso- « béir? » En parlant ainsi, Prascovie embrassait ses genoux et tâchait de lui inspirer la même confiance qui l'animait. La mère survint. Sa fille la conjura de l'aider à fléchir son père; la bonne femme ne put s'y résoudre. Elle avait eu la force de consentir au départ; mais elle n'avait point le courage de le demander. Cependant Lopouloff ne put résister plus longtemps à de si touchantes sollicitations : il savait d'ailleurs sa fille si décidée, qu'il craignait de la voir partir sans passe-port. « Que faire avec cette enfant? « s'écria-t-il. Il faudra bien la laisser partir! » Prascovie, transportée de joie, s'élança au cou de son père. « Soyez sûr, lui disait-elle en l'acca- « blant des plus tendres caresses, que vous ne « vous repentirez point de m'avoir écoutée : j'irai, « mon père, oui, j'irai à Saint-Pétersbourg; je me « jetterai aux pieds de l'empereur, et cette même « Providence qui m'en inspira la pensée et qui « a touché votre cœur voudra bien aussi dis-

« poser celui de notre grand monarque en notre
« faveur.

« — Hélas! lui répondit son père en versant des
« larmes, crois-tu, pauvre enfant, que l'on puisse
« parler à l'empereur comme tu parles à ton père
« en Sibérie? Des sentinelles gardent de toutes
« parts les avenues de son palais, et tu ne pourras
« jamais en passer le seuil. Pauvre et mendiante,
« sans habits, sans recommandations, comment
« oseras-tu paraître, et qui daignera te pré-
« senter? »

Prascovie sentait la force de ces observations sans en être découragée : un pressentiment secret l'emportait sur tous les raisonnements. « Je con-
« çois les craintes que vous inspire votre tendresse
« pour moi, répondit-elle; mais que de motifs
« n'ai-je pas d'espérer! Réfléchissez, de grâce!
« Voyez de combien de faveurs inespérées Dieu
« m'a déjà comblée, parce que j'avais mis toute
« ma confiance en lui! Je ne savais comment avoir
« un passe-port, il a forcé la bouche de l'incrédule
« à m'indiquer les moyens de l'obtenir; c'est lui
« qui a fléchi l'inexorable gouverneur de Tobolsk.
« Enfin, malgré votre invincible répugnance, ne
« vous a-t-il pas forcé vous-même à m'accorder la
« permission de partir? Soyez donc certain, ajou-
« ta-t-elle, que cette Providence qui m'a fait sur-

« monter tant d'obstacles, et qui m'a si visible-
« ment protégée jusqu'ici, saura me conduire aux
« pieds de notre empereur. Elle mettra dans ma
« bouche les paroles qui doivent le persuader, et
« votre liberté sera la récompense du consente-
« ment que vous m'accordez. »

Dès cet instant le départ de la jeune fille fut décidé, mais on n'en détermina point encore l'époque précise. Lopouloff espérait tirer quelques secours de ses amis : plusieurs prisonniers avaient des moyens; quelques-uns même lui avaient fait, en d'autres occasions, des offres que sa discrétion ne lui avait pas permis d'accepter; mais en cette occasion il se proposait d'en profiter. Il désirait aussi trouver quelque voyageur qui pût accompagner sa fille pendant les premières marches. Il fut trompé dans cette double attente. Cependant Prascovie pressait son départ. Toute la fortune de la famille consistait dans un rouble en argent [1]. Après avoir vainement tenté d'augmenter cette modique somme, on fixa le jour de la cruelle séparation, d'après le désir de la voyageuse, au 8 septembre, jour d'une fête de la Vierge [2]. Aussitôt que la nouvelle s'en répandit dans le village, toutes leurs connaissances vinrent la voir, poussées par la cu-

[1] Valeur d'environ 4 francs. (*Note de l'Auteur.*)
[2] La Nativité.

riosité plutôt que par un véritable intérêt. Au lieu de l'aider ou de l'encourager dans son entreprise, on désapprouva généralement son père de lui avoir accordé la permission de partir. Ceux qui auraient pu lui donner quelques secours parlèrent des circonstances malheureuses qui empêchent souvent les meilleurs amis de se rendre service au besoin ; et au lieu de l'assistance et des consolations que la famille en attendait, ils ne lui laissèrent en la quittant que de sinistres présages. Cependant deux des plus pauvres et des plus obscurs prisonniers prirent la défense de Prascovie, et l'encouragèrent par leurs conseils. « On a vu, disaient-« ils, des choses plus difficiles réussir contre toute « espérance. Sans parvenir elle-même jusqu'au « souverain, elle trouvera des protecteurs qui « parleront pour elle, lorsqu'on la connaîtra et « qu'on l'aimera comme nous. » Le 8 septembre, à l'aube du jour, ces deux hommes revinrent pour prendre congé d'elle et pour assister à son départ. Ils la trouvèrent déjà toute disposée pour le grand voyage, et chargée d'un sac qu'elle avait préparé depuis longtemps. Son père lui remit le rouble qu'il lui destinait, mais qu'elle ne voulait point accepter; elle représentait que cette petite somme ne pouvait pas la conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg, tandis qu'elle pouvait leur devenir néces-

saire. Un ordre absolu de son père put seul la lui faire accepter. Les deux pauvres exilés voulurent aussi contribuer au petit fonds qu'elle emportait pour le voyage; l'un offrit trente kopecks en cuivre, et l'autre une pièce de vingt kopecks en argent : c'était leur subsistance de plusieurs jours. Prascovie refusa leur offre généreuse, mais elle en fut vivement touchée. « Si la Providence, « leur dit-elle, accorde jamais quelque faveur à « mes parents, j'espère que vous en aurez une « part. »

Dans ce moment les premiers rayons du soleil levant parurent dans la chambre. « L'heure est « venue, dit-elle; il faut nous séparer. » Elle s'assit, ainsi que ses parents et les deux amis, comme il est d'usage en Russie en pareille circonstance. Lorsqu'un ami part pour un voyage de long cours, au moment de faire ses derniers adieux, le voyageur s'assied; toutes les personnes présentes doivent l'imiter : après une minute de repos, pendant laquelle on parle du temps et de choses indifférentes, on se lève, et les pleurs et les embrassements commencent.

Cette cérémonie, qui au premier coup d'œil paraît insignifiante, a cependant quelque chose d'intéressant. Avant de se séparer pour longtemps, peut-être pour toujours, on se repose encore quel-

ques moments ensemble, comme si l'on voulait tromper la destinée et lui dérober cette courte jouissance.

Prascovie reçut à genoux la bénédiction de ses parents, et, s'arrachant courageusement de leurs bras, quitta pour toujours la chaumière qui lui avait servi de prison depuis son enfance. Les deux exilés l'accompagnèrent pendant la première verste. Le père et la mère, immobiles sur le seuil de la porte, la suivirent longtemps des yeux, voulant lui donner de loin un dernier adieu; mais la jeune fille ne regarda plus en arrière, et disparut bientôt dans l'éloignement.

Lopouloff et sa femme rentrèrent alors dans leur triste demeure, qui désormais allait leur paraître bien déserte. Les malheureux vécurent encore plus isolés qu'auparavant : les autres habitants d'Ischim accusaient le père d'avoir lui-même poussé sa fille à cette imprudente entreprise, et le tournaient en ridicule à ce sujet. On se moquait surtout des deux prisonniers, qui, dans leur simplicité, n'avaient pas caché la promesse que Prascovie leur avait faite de s'intéresser à eux, et on les félicitait d'avance sur leur bonne fortune.

Laissons maintenant cette région de peines et suivons notre intéressante voyageuse. Lorsque les deux amis qui l'avaient accompagnée la quittè-

rent, elle avait trouvé plusieurs jeunes filles qui faisaient la même route qu'elle jusqu'au village voisin, éloigné d'Ischim d'environ vingt-cinq verstes. Chemin faisant, elles furent accostées par une bande de jeunes paysans dont quelques-uns étaient à moitié ivres; ils descendirent de cheval sous prétexte de les accompagner : c'était à l'entrée d'un grand bois. Les voyageuses alarmées ne voulurent point s'y acheminer avec eux : elles avaient quelques provisions, et s'assirent au bord du chemin pour se restaurer, en priant les villageois de continuer leur route; mais il s'assirent avec elles, en déclarant vouloir partager leur déjeuner, et les accompagner ensuite jusqu'au village. Dans cette perplexité, Prascovie, pour éloigner ces importuns, crut pouvoir employer une petite ruse qui lui réussit. « Nous irions volon« tiers avec vous, leur dit-elle; mais nous de« vons attendre ici mes frères, qui nous amènent « des chariots pour nous transporter. » Les jeunes gens virent en effet dans l'éloignement deux chariots, que Prascovie avait aperçus avant eux; bientôt après ils remontèrent à cheval et disparurent. « C'était un petit mensonge, disait-elle en « racontant sa première aventure; mais il ne m'a « pas porté malheur. » Elle parvint heureusement au village où elle devait s'arrêter, et logea

chez un paysan de sa connaissance, qui la traita fort bien.

Le lendemain, à son réveil, la fatigue de la première marche qu'elle eût jamais faite se faisait vivement sentir. En sortant de l'*isba* [1] où elle avait passé la nuit, elle eut un moment d'effroi lorsqu'elle se vit toute seule. L'histoire d'Agar dans le désert lui revint à la mémoire et lui rendit son courage. Elle fit le signe de la croix, et s'achemina en se recommandant à son ange gardien. Après avoir dépassé quelques maisons, elle aperçut l'enseigne de l'aigle sur le cabaret du village devant lequel elle avait passé la veille; ce qui lui fit juger qu'au lieu d'avoir pris le chemin de Pétersbourg, elle revenait sur ses pas. Elle s'arrêta pour s'orienter, et vit son hôte qui souriait sur le pas de sa porte. « Si vous voyagez de cette manière, s'écria-« t-il, vous n'irez pas loin, et vous feriez peut-« être mieux de retourner chez vous. »

Cet accident lui arriva quelquefois dans la suite; et lorsque, dans son indécision, elle demandait le chemin de Pétersbourg, à l'extrême distance où elle se trouvait de cette ville, on se moquait d'elle,

[1] Maison de paysan, ordinairement composée d'une seule chambre, dont un énorme poêle occupe une bonne partie. Quoique l'isba réponde à peu près au mot de *chaumière*, il n'entraîne point cependant l'idée de misère. (*Note de l'Auteur.*)

ce qui la jetait dans un grand embarras. Prascovie, n'ayant aucune idée de la géographie du pays qu'elle avait à parcourir, s'était imaginé que la ville de Kief, fameuse dans la religion du pays, et dont sa mère lui avait souvent parlé, se trouvait sur le chemin de Pétersbourg : elle avait le projet d'y faire ses dévotions en passant, et se promettait d'y prendre un jour le voile, si son entreprise réussissait.

Dans la fausse idée qu'elle s'était formée de la situation de cette ville, voyant qu'on souriait lorsqu'elle demandait le chemin de Pétersbourg, elle demandait aux passants celui de Kief, ce qui lui réussissait plus mal encore.

Une fois, entre autres, se trouvant indécise sur le choix de plusieurs chemins qui se croisaient, elle attendait un *kibick* qui approchait, et pria les voyageurs de lui indiquer celui de ces chemins qui conduisait à Kief. Ils crurent qu'elle plaisantait. « Prenez, lui dirent-ils en riant, celui que vous « voudrez ; ils conduisent tous également à Kief, « à Paris et à Rome. » Elle prit celui du milieu, qui se trouva heureusement être le sien. Elle ne pouvait donner aucun détail exact sur la route qu'elle avait tenue, ni sur le nom des villages par lesquels elle avait passé, et qui se confondaient dans sa mémoire. Lorsqu'elle arrivait dans un ha-

meau peu considérable, elle était ordinairement bien accueillie par les maîtres de la première maison où elle demandait l'hospitalité; mais dans les gros villages, et lorsque les maisons avaient une bonne apparence, elle avait presque toujours de la peine à trouver un asile : on la prenait souvent pour une aventurière de mauvaises mœurs, et ce soupçon si injuste lui donna de grands désagréments pendant son voyage.

Quelques marches avant d'arriver à Kamouicheff, un violent orage la surprit en chemin, comme elle achevait avec peine une des plus longues journées qu'elle eût encore faites. Elle redoubla de vitesse pour atteindre les premières habitations qu'elle ne croyait pas être fort éloignées; mais un tourbillon de vent ayant renversé un arbre devant elle, la frayeur lui fit chercher un refuge dans un bois voisin. Elle se plaça sous un sapin entouré de hauts buissons, pour se préserver de la violence du vent. La tempête dura toute la nuit; la jeune fille la passa sans abri dans ce lieu désert, exposée aux torrents de la pluie, qui ne cessa que vers le matin. Lorsque l'aube parut, elle se traîna jusqu'au chemin, exténuée de froid et de faim, pour continuer sa route. Heureusement un paysan qui passait eut pitié d'elle et lui offrit une place sur son chariot. Vers les huit heures du matin,

elle arriva dans un grand village. Le paysan, qui ne devait pas s'y arrêter, la déposa au milieu de la rue et continua sa route. Prascovie pressentait qu'elle serait mal reçue : les maisons avaient une bonne apparence. Cependant, pressée par la fatigue et la faim, elle s'approcha de la fenêtre basse auprès de laquelle une femme de quarante à cinquante ans triait des pois, et la pria de la recevoir chez elle. La villageoise, après l'avoir examinée quelques instants d'un air de mépris, la renvoya durement.

En descendant du chariot qui l'avait amenée, Prascovie était tombée dans la boue, et ses habits en étaient couverts. La cruelle nuit qu'elle venait de passer dans la forêt, ainsi que le manque de nourriture, avaient sans doute aussi altéré ses traits, et lui donnaient un aspect défavorable. La malheureuse fut rejetée de toutes les maisons où elle se présenta. Une méchante femme, à la porte de laquelle, vaincue par la fatigue, elle s'était assise, et qu'elle conjurait de la recevoir, la força par des menaces de s'éloigner, en lui disant qu'elle ne recevait chez elle ni les voleurs ni les coureuses. La jeune fille, voyant une église devant elle, s'y achemina tristement. « Du moins, se disait-elle, « on ne m'en chassera pas. » La porte s'en trouva fermée; elle s'assit sur les marches qui y condui-

saient. Des petits garçons qui l'avaient suivie, et qui s'étaient attroupés autour d'elle lorsque la femme la maltraitait, continuèrent à l'insulter et à la traiter de voleuse. Elle demeura près de deux heures dans cette situation pénible, se mourant de froid, d'inanition, priant Dieu de l'assister et de lui donner la force de supporter cette épreuve.

Cependant une femme s'approcha pour l'interroger. Prascovie raconta l'affreuse nuit qu'elle avait passée dans le bois ; d'autres paysans s'arrêtèrent pour l'entendre. Le *starost* [1] du village examina son passe-port, et déclara qu'il était en règle : alors la bonne femme attendrie lui offrit sa maison; mais lorsque la voyageuse voulut se soulever, ses membres étaient tellement engourdis qu'on fut obligé de la soutenir. Elle avait perdu un de ses souliers, elle montra son pied nu et ses jambes enflées. Une pitié générale succéda bientôt aux indignes soupçons qui l'avaient fait maltraiter. On la plaça sur un chariot ; et les mêmes enfants qui l'avaient insultée quelques moments auparavant s'empressèrent de la traîner, et la conduisirent ainsi chez la villageoise, qui la reçut avec beaucoup d'amitié, et chez laquelle elle passa

[1] *Starost*, de l'adjectif *stari*, vieux ou ancien, est en Russie ce que sont les maires en France, les *schultz* ou baillis en Allemagne. (*Note de l'Auteur.*)

plusieurs jours. Pendant ce temps de repos, un paysan charitable lui fit une paire de bottines; enfin, lorsqu'elle eut recouvré sa santé et ses forces, elle prit congé de la bonne femme, et continua son voyage, qu'elle poursuivit jusqu'à l'hiver, s'arrêtant plus ou moins dans différents villages, selon que la fatigue l'y obligeait et d'après l'accueil qu'elle recevait des habitants. Elle tâchait, pendant le séjour qu'elle y faisait, de se rendre utile, en balayant la maison, en lavant le linge ou en cousant pour ses hôtes. Elle ne contait son histoire que lorsqu'elle était déjà reçue et établie dans la maison. Elle avait remarqué que lorsqu'elle voulait se faire connaître au premier abord, on ne la croyait pas et qu'on la prenait pour une aventurière. En effet, les hommes sont généralement disposés à se roidir lorsqu'ils aperçoivent qu'on veut les gagner. Il faut les toucher sans qu'ils s'en doutent, et ils accordent plus volontiers leur pitié que leur estime. Prascovie commençait donc par demander un peu de pain; puis elle parlait de la fatigue dont elle était accablée, pour obtenir l'hospitalité; enfin, lorsqu'elle était établie chez ses hôtes, elle disait son nom et racontait son histoire. C'est ainsi que, dans son pénible voyage, elle faisait peu à peu le cruel apprentissage du cœur humain.

Souvent des personnes qui l'avaient rejetée, la voyant s'éloigner en pleurant, la rappelaient et la traitaient fort bien. Les mendiants, accoutumés aux refus, y paraissent peu sensibles; mais Prascovie, quoique placée par le sort dans une situation déplorable, n'avait point encore été, avant son voyage, dans le cas d'implorer la pitié; et, malgré toute sa force d'âme et sa résignation, elle était navrée des refus, surtout lorsqu'ils provenaient de la mauvaise opinion que l'on prenait d'elle.

Le bon effet qu'avait produit, dans la circonstance dont nous venons de parler, l'exhibition de son passe-port, l'engagea dans la suite à le montrer lorsqu'elle désirait obtenir plus de faveur de ses hôtes : elle y était qualifiée de fille de capitaine; ce qui lui fut utile en plusieurs occasions. Cependant elle avouait que le malheur d'être repoussée lui était arrivé rarement, tandis que les traitements d'humanité et de bienveillance qu'elle avait éprouvés étaient innombrables : « On s'i-
« magine disait-elle dans la suite, que mon
« voyage a été bien désastreux, parce que je ne
« raconte que les peines et les embarras dans
« lesquels je me suis trouvée, et que je ne dis
« rien des bons gîtes que j'ai rencontrés, et dont
« personne ne désire savoir l'histoire. »

Parmi les situations pénibles de son voyage,

il en est une dans laquelle la jeune fille crut sa vie menacée, et qui mérite d'être connue pour sa singularité.

Elle marchait un soir le long des maisons d'un village, pour chercher un logement, lorsqu'un paysan qui venait de lui refuser très-durement l'hospitalité la suivit et la rappela. C'était un homme âgé, de très-mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'isba qu'une femme âgée, et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte et poussa les guichets des fenêtres. En la recevant dans leur maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil : elles avaient un air si étrange, que Prascovie éprouvait une certaine crainte, et se repentait de s'être arrêtée chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairé que par des esquilles de sapin enflammées plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait souvent lorsqu'elles étaient consumées. A la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle.

Enfin, après quelques minutes de silence : « D'où venez-vous ? » lui demanda la vieille.

« — Je viens d'Ischim, et je vais à Pétersbourg.

« — Oh! oh! vous avez donc beaucoup d'argent « pour entreprendre un si grand voyage?

« — Il ne me reste que quatre-vingts kopecks « en cuivre, répondit la voyageuse intimidée.

« — Tu mens! reprit la vieille; oui, tu mens! On « ne se met pas en route pour aller si loin avec si « peu d'argent! » La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. « De Tobolsk à « Pétersbourg avec quatre-vingts kopecks, disait-elle; c'est probable vraiment! » La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes, et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quelques pommes de terre, et dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher. Prascovie, qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle où elle devait passer la nuit[1], laissant en bas, à leur portée, ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de comp-

[1] Les poêles russes sont très-grands, et les paysans, n'ayant point de lit dans ce pays, couchent tout habillés, soit sur les bancs qui règnent dans toute l'enceinte de leur cabane, soit sur le poêle, qui est la place la plus spacieuse et en même temps la plus chaude. (*Note de l'Auteur.*)

ter son argent et pour s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation. « Elle a encore de l'argent sur « elle, disaient-ils, elle a sûrement des assigna- « tions[1]. J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon passé « à son cou, auquel pend un petit sac ; c'est là où « est l'argent. » C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passeport, qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent à parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de temps en temps n'étaient pas faits pour la rassurer. « Personne ne l'a vue entrer chez « nous, disaient les misérables ; on ne se doute pas « même qu'elle soit dans le village. » Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instants de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout à coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait pas d'argent ; mais

[1] Les monnaies d'or et d'argent étant très-rares en Russie, on ne se sert ordinairement que de la monnaie de cuivre ou *kopecks*, dont 100 font un rouble en papier, et d'assignations. Ces assignations sont des billets de 5, 10, 25, 50 et 100 roubles, qui, avec les kopecks, sont les seuls signes monétaires d'un usage habituel. (*Note de l'Auteur.*) — Le terme *d'assignation* est ici pour d'*assignat*.

l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière : on examina le sac du passe-port, on lui fit ouvrir les mains; enfin, le vieux couple, voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante, et plus encore la crainte de la voir se renouveler, la tinrent longtemps éveillée. Cependant lorsqu'elle reconnut à leur respiration bruyante que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à son mari, un air plus naturel et plus affable. Elle voulait partir ; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au *chtchi* [1], dont elle lui servit une bonne portion : pendant ce temps, le mari soulevait une trappe du plancher sous lequel était le seau du *kvas* [2], et lui en servit une pleine cruche.

[1] Soupe russe faite avec des choux aigres et de la viande salée. (*Note de l'Auteur.*)

[2] Petite bière faite avec de la farine de seigle. (*Note de l'Auteur.*

Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt ; et, voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être une voleuse ; mais qu'elle pourrait voir en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des voleurs. Enfin Prascovie prit congé d'eux, ne sachant trop si elle leur devait des remercîments, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de leur maison.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même en apprenant qu'au lieu de quatre-vingts kopecks qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Ses hôtes en avaient ajouté quarante.

Prascovie aimait à redire cette aventure, comme une preuve évidente de la protection de Dieu, qui avait changé tout à coup le cœur de ces malhonnêtes gens. Quelque temps après, elle courut un danger d'une autre espèce et qui l'effraya beaucoup. Comme elle avait un jour une longue traite à faire, elle partit à deux heures du matin de la station où elle avait couché. Au moment de

sortir du village, elle fut attaquée par une troupe de chiens qui l'entourèrent. Elle se mit à courir, en se défendant avec son bâton, ce qui ne fit qu'augmenter leur rage. Un de ces animaux saisit le bas de sa robe et la déchira. Elle se jeta à terre en se recommandant à Dieu. Elle sentit même avec horreur un des plus obstinés appuyer son nez froid sur son cou pour la flairer. « Je pensais, di-
« sait-elle, que celui qui m'avait sauvée de l'orage
« et des voleurs me préserverait aussi de ce nou-
« veau danger. » Les chiens ne lui firent aucun mal ; un paysan qui passait les dispersa.

La saison avançait ; Prascovie fut retenue près de huit jours dans un village par la neige, qui était tombée en si grande abondance, que les chemins étaient impraticables aux piétons. Lorsqu'ils furent suffisamment battus par les traîneaux, elle se disposait courageusement à continuer sa route à pied ; mais les paysans chez lesquels elle avait logé l'en dissuadèrent et lui en firent voir le danger. Cette manière de voyager devient alors impossible aux hommes même les plus robustes, qui périraient infailliblement égarés dans ces déserts glacés, lorsque le vent chasse la neige et fait disparaître les chemins.

Son bonheur amena dans ce village un convoi de traîneaux, qui conduisaient des provisions à

Ékatherinembourg pour les fêtes de Noël. Les conducteurs lui donnèrent une place sur un de leurs traîneaux. Cependant, malgré les soins que ces braves gens prenaient d'elle, ses habits n'étant pas assortis à la saison, elle avait bien de la peine à supporter la rigueur de l'hiver, enveloppée dans une des nattes destinées à couvrir les marchandises. Le froid devint si violent pendant la quatrième journée, que, lorsque le convoi s'arrêta, la voyageuse, transie, n'eut pas la force de descendre du traîneau. On la transporta dans le *kartchma*[1], auberge isolée à plus de trente verstes de toute habitation, et où se trouvait la station de la poste aux chevaux. Les paysans s'aperçurent qu'elle avait une joue gelée, et la lui frottèrent avec de la neige, en prenant le plus grand soin d'elle; mais ils refusèrent absolument de la conduire plus loin, et lui représentèrent qu'elle courrait le plus grand danger en s'exposant à voyager sans pelisse par un froid si vif, et qui ne manquerait pas d'augmenter encore. La jeune fille se mit à pleurer amèrement, prévoyant qu'elle ne trouverait plus une occasion aussi favorable et d'aussi

[1] Les *kartchma* sont de grands hangars couverts où s'arrêtent les voyageurs, comme dans les *caravansérails* de l'Orient et les *ventas* d'Espagne : excepté le toit, on n'y trouve que ce qu'on y apporte. (*Note de l'Auteur.*)

bonnes gens pour la conduire. D'autre part, les maîtres du kartchma ne paraissaient pas du tout disposés à la garder, et voulurent à toute force qu'elle partît avec ceux qui l'avaient amenée. Dans cette position embarrassante, se voyant déçue de l'espoir qu'elle avait d'aller jusqu'à Ékatherinembourg en sûreté, elle s'abandonnait dans un coin de la chambre à toute la vivacité de sa douleur.

Ses conducteurs furent touchés de sa situation ; ils se cotisèrent pour lui acheter une pelisse de mouton, qui dans le pays ne coûte que cinq roubles ; malheureusement il ne s'en trouva point à vendre : aucun des habitants de cette ville isolée ne voulut faire le sacrifice de la sienne, parce qu'il était difficile de la remplacer. Les paysans offrirent jusqu'à sept roubles à une fille de l'auberge, qui les refusa. Dans cette perplexité, un des plus jeunes conducteurs proposa tout à coup un expédient des plus singuliers, et qui permit à Prascovie de profiter de leur bonne volonté. « Nous lui « prêterons, dit-il, tour à tour nos pelisses, ou bien « elle prendra la mienne une fois pour toutes, et « nous changerons entre nous à chaque verste. » Ils y consentirent tous avec plaisir. On fit aussitôt le calcul de la distance et du nombre de fois que les pelisses devaient être changées. Les paysans

russes veulent savoir leur compte, et se laissent difficilement tromper. La voyageuse fut placée sur un traîneau, bien enveloppée dans sa pelisse. Le jeune homme qui la lui avait cédée se couvrit avec la natte dont elle s'était servie jusqu'alors, et, s'asseyant sur ses pieds, se mit à chanter à tue-tête et ouvrit la marche. L'échange des pelisses se fit exactement à chaque poteau des verstes, et le convoi parvint très-heureusement et très-vite à Ékatherinembourg.

Pendant toute la route, Prascovie ne cessa de prier Dieu pour que la santé de ses conducteurs ne souffrît pas de leur bonne action.

En arrivant à Ékatherinembourg, Prascovie logea dans la même auberge que ses conducteurs. L'hôtesse, apprenant de ces derniers une partie des aventures de la jeune fille, et jugeant, d'après leur récit, qu'elle était sans argent, lui fit aussitôt l'énumération des personnes de la ville qui passaient pour être les plus généreuses, et lui conseilla de s'adresser à elles pour obtenir leur protection et les secours nécessaires pour le long voyage qu'elle avait à faire. Elle loua beaucoup, entre autres, une dame Milin, du caractère le plus obligeant, qui faisait beaucoup de bien aux pauvres, et dont la bonté était connue de toute la ville. Les gens de l'auberge confirmèrent la vérité

de ce portrait. Lors même que la voyageuse n'aurait pas compris l'intention de l'hôtesse, elle aurait été forcée de chercher un autre gîte. L'auberge était ce qu'on appelle en russe *postoaïleroï dvor* (maison de repos)[1]. Elles sont ordinairement formées d'un vaste hangar pour les chevaux, qui n'a que le toit pour couverture, et dans l'angle duquel est une serre chaude qui en occupe la quatrième partie. Les voyageurs s'arrangent comme ils peuvent dans cette pièce unique, dont le plancher sert de lit à ceux qui ne peuvent avoir de place sur le poêle. Le lendemain, Prascovie sortit d'assez bonne heure, dans l'intention de se rendre chez madame Milin ; mais, suivant son habitude, elle commença par aller à l'église, où se trouvait plus de monde qu'elle n'en avait jamais vu rassemblé. C'était un dimanche. La ferveur qu'elle mit à ses prières la fit autant remarquer que le sac et le costume qu'elle portait, et qui annonçait une étrangère voyageuse. Au sortir de l'église, une dame lui demanda qui elle était. Prascovie satisfit à sa demande en quelques mots, et, se disposant bientôt à la quitter, lui fit part de l'in-

[1] Le *postoaïleroï dvor* est la dénomination que prennent les auberges dans les lieux habités, tandis qu'elles s'appellent plus modestement *kartchma* lorsqu'elles sont isolées sur les grandes routes. (*Note de l'Auteur.*)

tention où elle était d'aller demander l'hospitalité à madame Milin, dont tout le monde lui avait appris la bienfaisance et l'humanité. Elle parlait à madame Milin elle-même, qui entendait ainsi son éloge d'une manière qui ne pouvait lui être suspecte de flatterie. Cette bonne dame, avant de se faire connaître à la voyageuse, voulut s'amuser un instant de son embarras. « Cette dame « Milin, dit-elle, qu'on vous vante tant, n'est « pas aussi bienfaisante que vous l'imaginez. Si « vous voulez m'en croire et venir avec moi, je « vous procurerai un bien meilleur gîte. »

D'après tout le bien qu'on lui avait dit de madame Milin à l'auberge, Prascovie prit une mauvaise idée de sa nouvelle connaissance : elle la suivit sans oser refuser et sans accepter sa proposition. « Au reste, lui dit madame Milin, voyant « qu'elle ralentissait le pas, si vous tenez si fort « à vous rendre chez cette dame, voici sa maison « à deux pas d'ici : entrons chez elle, vous verrez « comment vous y serez reçue ; mais promettez-« moi que, si l'on ne vous y retient pas, vous « viendrez avec moi. » Prascovie, sans répondre, entra dans la maison, et s'adressant aux femmes de madame Milin, leur demanda si leur maîtresse était chez elle. Les femmes, étonnées de cette question faite en présence de leur maîtresse elle-

même, ne répondirent rien. « Puis-je voir ma-« dame Milin? répéta la voyageuse. — Mais, dit « enfin une des femmes, la voilà! » Prascovie, en se retournant, vit madame Milin qui ouvrait les bras pour la recevoir. « Oh! je savais bien « que madame Milin n'était pas une méchante « femme, » dit la jeune fille en lui baisant les mains. Cette petite scène fit le plus grand plaisir à sa bienfaitrice.

Elle envoya chercher son amie, madame G***, aussi bonne et aussi charitable qu'elle, pour lui recommander la jeune voyageuse, et pour aviser ensemble aux moyens de lui être utile. Après le déjeuner, et lorsque Prascovie se fut un peu familiarisée avec ses nouvelles protectrices, elle leur raconta dans le plus grand détail l'histoire malheureuse de ses parents, et ne leur cacha pas le projet extraordinaire qu'elle avait formé d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père.

Madame Milin, sans trop croire au succès de son entreprise, ne l'en détourna pas ; mais les deux dames résolurent de la retenir jusqu'au printemps. Le froid était devenu excessif. La voyageuse elle-même voyait l'impossibilité de continuer sa route pendant la rigueur de la saison ; et les dames, qui voulaient la garder, ne lui parlèrent

point encore de ce qu'elles avaient le pouvoir de faire, et de ce qu'elles firent en effet plus tard, pour l'aider dans son entreprise.

Prascovie se trouvait bien heureuse chez elles. Les caresses et la noble familiarité de ces personnes distinguées avaient un charme tout nouveau pour elle ; aussi le souvenir du temps fortuné qu'elle passa dans leur société ne sortait point de sa pensée. Lorsque dans la suite elle racontait cette partie de son histoire, le nom chéri de madame Milin amenait toujours dans ses yeux des larmes de reconnaissance.

Cependant sa santé se trouvait fort ébranlée : la nuit désastreuse qu'elle avait passée dans la forêt lui avait laissé un rhume violent que les grands froids n'avaient fait qu'augmenter. Elle profita de son séjour à Ékatherinembourg pour se soigner, et surtout pour apprendre à lire et à écrire. Cette circonstance de sa vie donnerait une bien mauvaise idée de ses parents, pour avoir négligé jusqu'à ce point l'éducation de leur unique enfant, si la pensée d'un exil éternel ne leur avait peut-être fait envisager comme inutile, ou même dangereuse, toute instruction pour leur fille, destinée en apparence à vivre dans les dernières classes de la société. Cette profonde ignorance, et l'abandon total dans lequel elle avait vécu jusqu'a-

lors, rendent plus extraordinaire encore l'essor généreux de son âme. Quoi qu'il en soit, Prascovie, occupée en Sibérie des travaux domestiques, avait absolument oublié le peu de lecture qu'elle avait apprise dans sa première enfance. Elle se mit à l'étude avec toute l'ardeur et la force de son caractère, et fut en quelques mois en état de comprendre un livre de prières que lui avaient donné ses protectrices; l'on était souvent obligé de l'arracher à cette occupation. Le plaisir qu'elle éprouvait, en trouvant dans ces prières les sentiments naturels de son cœur développés et exprimés d'une manière si claire et si touchante, lui faisait désirer vivement l'instruction. « Combien « les gens du monde sont heureux! disait-elle; « comme ils doivent prier Dieu de bon cœur, « étant si bien instruits de leur religion, avec tant « de moyens d'exprimer leur dévotion, et tant de « sujets de reconnaissance envers la Providence « pour les faveurs dont elle les a comblés! »

Madame Milin souriait à ces réflexions de la jeune fille; mais elle pensait que rien ne devait être impossible à une piété si vraie, à des prières si ardentes. Cette pensée persuada, plus que toute autre chose, les deux charitables dames qu'il fallait la favoriser dans ses projets, et l'abandonner à la Providence, qui semblait la protéger si visi-

blement. Madame Milin et son amie n'avaient rien négligé jusqu'alors pour la dissuader, et lui avaient fait les offres les plus obligeantes, les plus avantageuses, pour la retenir auprès d'elles ; mais rien n'avait pu l'ébranler. Elle se reprochait même le bien-être et le bonheur dont elle jouissait à Ékatherinembourg. « Que fait mon père « maintenant, tout seul dans le désert, tandis que « sa fille s'oublie ici au milieu de toutes les dou- « ceurs de la vie? » Telle était la question que ne cessait de s'adresser Prascovie. Ces dames se décidèrent donc à lui donner les moyens de continuer sa route. Au retour du printemps, madame Milin, après avoir pourvu à tout ce dont elle pouvait avoir besoin, arrêta pour elle une place sur un bateau de transport ; elle la mit sous la garde d'un homme qui se rendait à Nijni pour des affaires de commerce, et qui était habitué à ce voyage difficile.

Avant de passer les monts Ourals, qui séparent Ékatherinembourg de Nijni, on s'embarque sur les rivières qui sortent de ces mêmes montagnes et qui se portent vers le nord. On voyage par eau jusque dans le Tobol, que l'on quitte ensuite pour s'approcher des montagnes.

Le passage n'est ni bien haut ni très-difficile. Lorsqu'on l'a franchi, l'on s'embarque de nou-

veau sur les eaux qui descendent dans le Volga. Prascovie, n'ayant pas les moyens de se procurer une voiture et de voyager en poste, profita d'une des nombreuses embarcations qui portent en Russie le fer et le sel par la Tchoussovaïa et la Khama.

Son conducteur lui épargna tous les embarras de ce long voyage, qu'elle n'aurait pu faire seule sans courir de grands dangers ; mais son malheur voulut que cet homme tombât malade en traversant les défilés, et fût contraint de s'arrêter dans un petit village sur les bords de la Khama : elle fut donc encore livrée à elle-même et privée de tout appui. Elle fit heureusement le trajet jusqu'à l'embouchure de la Khama dans le Volga. Depuis ce lieu, le bateau, remontant le fleuve, était tiré par des chevaux. La voyageuse éprouva dans ce dernier trajet un accident qui lui fit courir les plus grands dangers. Pendant un de ces violents orages qui sont très-fréquents dans ces contrées, les bateliers, voulant éloigner la barque du rivage, poussèrent avec force une grande rame, qui servait de gouvernail, du côté où plusieurs personnes étaient assises sur le bord du bateau, et n'eurent plus le temps de la retirer : trois passagers, au nombre desquels était Prascovie, furent renversés dans le fleuve. On les retira aussitôt, et la jeune

fille ne fut point blessée ; mais la honte qu'elle éprouvait de changer de vêtements devant tout le monde fit qu'elle les laissa sécher sur elle : un violent rhume fut la suite de cet accident, qui eut une influence malheureuse sur sa santé.

Les dames d'Ékatherinembourg, qui avaient chargé son conducteur de faire les arrangements nécessaires pour la continuation de son voyage depuis Nijni, ne l'avaient recommandée à personne dans cette ville, où Prascovie n'avait pas l'intention de s'arrêter : elle se trouva donc, à son arrivée, sans connaissances et sans protection. Les bateliers la déposèrent sur le bord du fleuve avec son petit équipage, qui était devenu plus volumineux par les soins de madame Milin.

En face du pont où l'on débarque ordinairement sur le rivage du Volga, se trouvent une église et un couvent de religieuses situés sur une éminence. Elle s'y achemina pour faire ses prières accoutumées, se proposant d'aller ensuite chercher un gîte quelque part dans la ville.

En entrant dans l'église, qui lui parut déserte, elle entendit, au travers de la grille, les chants des religieuses qui achevaient leurs prières du soir, et regarda cette circonstance comme de bon augure. « Un jour, se disait-elle, si Dieu favorise mes « vœux, je serai de même cachée sous le voile,

« n'ayant plus d'autre occupation que celle de « remercier la Providence de ses faveurs. »

Lorsqu'elle sortit de l'église, le soleil se couchait : elle s'arrêta quelque temps sous la porte, frappée de la belle vue qui se présentait à ses regards. La ville de Nijni-Novogorod, située au confluent de deux grands fleuves, l'Okha et le Volga, offre, du point où elle se trouvait, un des plus beaux sites que l'on puisse contempler : son étendue lui paraissait immense et lui inspirait une espèce de crainte.

En partant d'Ischim, Prascovie ne s'était représenté que les dangers physiques qu'elle pouvait courir : elle était préparée d'avance à braver la faim et les froids les plus rigoureux, la mort elle-même ; mais depuis que la société commençait à lui être connue, elle entrevoyait des obstacles d'un autre genre, contre lesquels tout son courage ne pouvait la soutenir. Après avoir échappé au désert, elle pressentait cette affreuse solitude des grandes villes, où le pauvre est seul au milieu de la foule, et où, comme par un horrible enchantement, il ne voit autour de lui que des yeux qui ne regardent pas et des oreilles sourdes à ses plaintes.

Depuis qu'elle avait connu les dames d'Ékatherinembourg, un nouveau sentiment des bienséances, et un peu d'orgueil peut-être, lui rendaient plus

pénibles les démarches auxquelles l'obligeait sa situation. « Hélas! disait-elle, où trouverai-je des « amies comme celles que j'ai quittées? Me voilà « maintenant à plus de mille verstes d'elles. Que « deviendrai-je en arrivant à Pétersbourg, lorsque « j'approcherai du palais impérial, moi qui trem- « ble de me présenter ici dans une misérable au- « berge? »

Ces réflexions s'offrirent avec tant de force à son esprit, que, pour la première fois, un profond découragement s'empara d'elle et lui arracha des larmes. Le souvenir de son père qu'elle avait abandonné, peut-être inutilement, la remplit de regrets et de terreur. Mais bientôt elle se reprocha sa faiblesse et son manque de confiance en Dieu; elle en demanda pardon à son ange gardien : « Et ce fut lui, sans doute, disait-elle en « parlant de cette circonstance de sa vie, qui « m'inspira la pensée de rentrer dans l'église pour « demander à Dieu le courage que j'avais perdu. »

En effet, elle rentra précipitamment pour implorer le secours du ciel. Une religieuse se trouvait dans ce moment près de la porte pour la fermer : frappée du mouvement subit de la jeune étrangère, qui ne l'aperçut pas, ainsi que de la ferveur qu'elle mettait à ses prières, elle l'aborda pour l'interroger et l'avertir qu'il était l'heure de

fermer l'église. Prascovie, un peu déconcertée, lui raconta naïvement la cause de sa brusque rentrée dans le temple, lui fit part de la répugnance qu'elle avait d'aller chercher un asile dans une auberge, et finit par la supplier de lui en accorder un dans le couvent, ne fût-ce que dans les cloîtres. La portière lui répondit qu'on ne logeait pas les étrangers dans le couvent, mais que madame l'abbesse pourrait lui donner quelques secours. « Je n'en demande pas d'autre qu'un asile pour « cette nuit, répliqua Prascovie en montrant « une bourse qui contenait quelque argent. Des « dames charitables m'ont donné les moyens de « me passer d'aumônes pour quelque temps, et « je ne demande que la protection du couvent « pour cette nuit. Demain, je continuerai ma « route. »

La religieuse consentit à la conduire chez l'abbesse. La respectable supérieure était en prières lorsqu'elles entrèrent dans sa chambre : la portière s'arrêta près de la porte, et se mit à genoux ; Prascovie l'imita, et pria Dieu de lui rendre l'abbesse favorable. Lorsque celle-ci eut fini son oraison, elle s'approcha de la jeune fille, qui restait à genoux, et la releva avec bonté. Prascovie lui dit son nom et le but de son voyage ; elle

montra son passe-port et demanda l'hospitalité pour la nuit, ce qui lui fut accordé.

Bientôt entourée de plusieurs religieuses amenées par la curiosité dans l'appartement de l'abbesse, elle répondit aux interrogations multipliées qui lui furent faites, et raconta les aventures pénibles de son voyage avec tant de simplicité et une éloquence si naturelle, qu'elle fit répandre des larmes aux dames qui l'écoutaient et leur inspira le plus vif intérêt. On la combla de caresses et de soins; l'abbesse la logea dans son propre appartement, et forma dès lors le projet de la retenir au couvent et de la compter au nombre de ses novices.

Prascovie s'était proposé depuis longtemps de prendre le voile si son entreprise réussissait. On a vu précédemment que, jusqu'à son arrivée à Ékatherinembourg, elle avait cru que la ville de Kief était sur le chemin de Pétersbourg. C'était dans cette ville qu'elle s'était promis de faire ses vœux dans la suite : elle espérait voir en passant les fameuses catacombes, honorer les reliques des saints qu'elles renferment[1] et s'arrêter une place pour

[1] Les catacombes de Kief sont de vastes galeries souterraines attenantes à la cathédrale, desservies par les religieux d'un ancien et riche couvent. On conserve dans ces souterrains une immense quantité de saints grecs, dont les corps intacts, exposés à la véné-

l'avenir dans une des maisons religieuses de cette ville.

Ayant reconnu son erreur, elle ne fit aucune difficulté de choisir le couvent de Nijni pour sa dernière retraite ; mais elle le promit seulement à la supérieure, et, comme on la pressait d'en faire le vœu formel, elle refusa. « Sais-je moi-même, ré-« pondit-elle, ce que Dieu exige de moi? Je veux, « je désire sincèrement finir ici mes jours ; et, si « telle est la volonté de la Providence, qui pourra « s'y opposer? »

Elle consentit à demeurer quelques jours à Nijni pour se reposer et pour chercher les moyens de se rendre à Moscou ; mais bientôt elle se ressentit de ses fatigues, et tomba dangereusement malade. Depuis sa chute dans le Volga, elle avait une toux profonde qui l'incommodait beaucoup. Une fièvre ardente ne tarda pas à se déclarer ; cependant, quoique les médecins eux-mêmes désespérassent de sa vie, elle n'eut jamais aucune inquiétude. « Je ne « crois point, disait-elle, que mon heure soit encore « venue, et j'espère que Dieu me permettra d'a-« chever mon entreprise. » Elle se remit en effet,

ration des fidèles, sont recouverts de riches habits qui laissent voir les visages, les mains et les pieds. Les chairs desséchées ont à peu près la couleur et la solidité du bois d'acajou. (*Note de l'Auteur.*)

quoique très-lentement, et passa le reste de la belle saison au couvent. Dans l'état de faiblesse où elle était encore, elle ne pouvait continuer son voyage à pied, moins encore sur des chariots de poste : n'ayant aucun moyen de se procurer une voiture commode, elle se vit obligée d'attendre le *traînage*[1] pour avoir la possibilité de se rendre à Pétersbourg sans éprouver la fatigue des voitures ordinaires. Elle suivit pendant ce temps les offices et la règle du couvent avec une assiduité qui retarda peut-être son rétablissement, et elle se perfectionna dans ses études. Cette conduite acheva de lui gagner l'estime de l'abbesse et des religieuses, qui prirent pour elle la plus véritable affection, et ne doutèrent point qu'elle n'accomplît un jour sa promesse de revenir prendre le voile dans leur couvent.

Enfin, lorsque les chemins d'hiver furent établis, elle partit pour Moscou, en traîneau couvert, avec des voyageurs qui faisaient la même route. L'abbesse, n'ayant pu lui faire abandonner son entreprise, lui donna une lettre de recommandation pour une de ses amies, mademoiselle de S***, à Moscou, et l'assura qu'elle pourrait toujours regarder sa maison comme un refuge cer-

1 On appelle ainsi l'époque où les chemins commencent à être praticables pour les traîneaux. (*Note de l'Auteur.*)

tain, dans lequel elle serait reçue en fille chérie, quel que fût le succès de son voyage.

Prascovie arriva dans cette dernière ville sans embarras et sans accidents. Mademoiselle de S*** eut pour elle beaucoup d'égards et de soins, et la retint quelques jours pour lui chercher un compagnon de voyage jusqu'à Pétersbourg.

Elle partit avec un marchand, qui voyageait avec ses propres chevaux, et qui demeura vingt jours en chemin. Outre les lettres de recommandation qui lui avaient été remises par les dames d'Ékatherinembourg, elle en reçut une de mademoiselle de S*** pour madame la princesse de T***, personne respectable et très-âgée. Telles étaient ses ressources lorsqu'elle arriva dans la capitale, vers le milieu de février, environ dix-huit mois après son départ de Sibérie, avec autant de courage et d'espoir qu'elle en avait le premier jour de son voyage.

Elle logea chez son conducteur, sur le canal d'Ékatherinsky, et fut quelque temps comme perdue dans cette grande ville, avant de savoir ce qu'elle devait entreprendre, et comment remettre ses lettres de recommandation : ce qui lui fit perdre un temps précieux.

Le marchand, occupé de son commerce, ne songeait guère à elle; il s'était cependant chargé

de trouver la demeure de la princesse de T*** ; mais avant d'avoir accompli sa promesse, il fut obligé de partir pour Riga, laissant Prascovie sous la garde de sa femme, qui la traitait fort bien, sans pour cela lui être d'aucun secours pour ses projets.

La lettre de madame de G*** était adressée à une personne qui logeait de l'autre côté de la Néva. Comme l'adresse en était bien détaillée, Prascovie, quelques jours après le départ du marchand, se mit en chemin avec son hôtesse pour Vassili-Ostrof [1]. Mais la Néva était ébranlée, la débâcle des glaces approchait, et la police ne permettait plus le passage. Elle revint donc au logis, désolée de ce contre-temps. Dans l'embarras où elle se trouvait, un des habitués de la maison du marchand lui conseilla, très-mal à propos, de donner une supplique au sénat pour obtenir la révision du procès de son père, et s'offrit de trouver un écrivain pour la rédiger. Le succès de celle qu'elle avait adressée au gouverneur de Tobolsk la décida. On lui fit écrire une supplique très-mal conçue et n'ayant pas la forme requise, sans lui donner la moindre notion sur la manière dont elle devait être présentée. Ce projet ne lui permit pas

[1] L'île de Basile, située quartier de la rive droite de la Néva. (*Note de l'Auteur.*)

de remettre avec l'activité nécessaire ses lettres de recommandation, qui auraient pu lui être bien plus utiles.

Munie de sa supplique, notre intéressante solliciteuse se rendit un matin au sénat, monta le grand escalier, et pénétra jusque dans une des chancelleries; mais elle se trouva fort embarrassée parmi tant de monde, ne sachant à qui s'adresser. Les secrétaires, dont elle s'approchait avec sa supplique, lui jetaient un coup d'œil, et se remettaient froidement à écrire; d'autres personnes qui la rencontraient dans la chambre, au lieu de l'écouter ou de recevoir sa supplique, se détournaient d'elle, comme on ferait d'un meuble ou d'une colonne qui barre le chemin. Enfin un des invalides, gardes de la chancellerie, qui traversait rapidement la salle, l'ayant rencontrée, se détourna sur la droite pour passer, tandis que Prascovie en faisait autant du même côté pour lui faire place, de manière qu'ils se heurtèrent rudement. Le vieux garde, de mauvaise humeur, lui demanda ce qu'elle voulait. La jeune fille lui présenta sa supplique, en le priant de la donner au sénat. Cet homme, la croyant une mendiante, pour toute réponse la prit par le bras et la mit à la porte. Elle n'osa plus rentrer, et demeura le reste de la matinée sur l'escalier, dans l'intention de présenter sa supplique au premier séna-

teur qu'elle rencontrerait. Elle vit plusieurs personnes descendre de voiture et monter l'escalier, ayant des étoiles sur la poitrine : elles avaient toutes une épée, des bottes et un uniforme ; quelques-unes avaient des épaulettes. Elle pensa que c'étaient des officiers et des généraux, attendant toujours de voir arriver un sénateur, qui, d'après l'idée qu'elle s'en était formée, devait avoir quelque chose de particulier qui le ferait reconnaître, et n'offrit sa supplique à personne. Enfin, vers trois heures après midi, tout le monde s'écoula; et Prascovie, se voyant seule, se retira la dernière, fort étonnée d'avoir vu tant de monde au sénat sans rencontrer un sénateur. A son retour elle fit part de son observation à la marchande, qui eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'un sénateur était fait comme un autre homme, et que ceux qu'elle avait vus étaient précisément les sénateurs auxquels elle aurait dû remettre sa supplique.

Le lendemain, à l'heure de la rentrée du sénat, elle se trouva sur l'escalier, et présenta son écrit à tous les arrivants pour ne pas manquer les sénateurs, sur la nature desquels il lui restait encore quelques doutes; mais personne ne voulut le recevoir. Elle vit enfin arriver un gros monsieur avec un cordon rouge, un uniforme rouge, une

étoile de chaque côté de la poitrine, et l'épée au côté. « Pour cette fois, se dit à elle-même la sol-
« liciteuse, c'est un sénateur, ou il n'y en a point
« dans le monde ! » Elle s'approcha de lui et lui présenta son papier, en le suppliant de vouloir bien lui donner cours : comme elle barrait le chemin, un laquais du sénateur l'écarta doucement du passage; et son maître, croyant qu'elle demandait l'aumône, lui dit : « Dieu vous bénisse! » et monta l'escalier.

Prascovie retourna pendant plus de quinze jours au sénat sans obtenir plus de succès. Souvent, fatiguée de rester debout dans un escalier froid et humide, elle s'accroupissait sur une des marches pour réchauffer ses pieds glacés, cherchant dans la physionomie des passants et des employés quelques signes de compassion et de bienveillance, qu'elle y aurait certainement trouvés s'ils avaient connu sa situation.

Telle est la constitution de la société dans les grandes villes : la misère et l'opulence, le bonheur et l'infortune se croisent sans cesse, et se rencontrent sans se voir; ce sont deux mondes séparés qui n'ont aucune analogie, mais entre lesquels un petit nombre d'âmes compatissantes, marquées par la Providence, établissent des points rares de communication.

Un jour, cependant, un des employés, qui l'avait sans doute remarquée précédemment, s'arrêta près d'elle, prit la supplique, et sortit de sa poche un paquet de papiers. La malheureuse conçut un instant d'espoir; mais le paquet était une somme d'assignations, parmi lesquelles il en prit une de cinq roubles, la mit dans la supplique, et rendant le tout à la suppliante, rentra dans l'appartement et disparut. Prascovie, toute déconcertée, serra l'assignation et se retira. « Je suis sûre, disait-elle un jour à son « hôtesse, que si un frère de madame Milin se « trouvait parmi les sénateurs, il aurait pris « ma supplique sans me connaître. »

Les fêtes de Pâques, pendant lesquelles le sénat ne s'assemble pas, lui donnèrent quelque repos : elle en profita pour faire ses dévotions. En se livrant à ce pieux exercice, elle renouvela ses prières pour le succès de son entreprise; et telle était la sincérité de sa foi, qu'après sa communion elle revint persuadée qu'on prendrait sa supplique au sénat, la première fois qu'elle s'y présenterait; ce qu'elle n'hésita point d'annoncer à la marchande comme une chose certaine. Cette dernière était bien loin de partager son espérance, et lui conseillait d'abandonner cette voie : cependant, comme le jour

de la rentrée du sénat elle avait des affaires au quai Anglais, voyant Prascovie s'acheminer à pied, elle lui offrit de la conduire en *droschky*[1]. « Je ne sais, lui disait-elle en chemin, comment « vous n'êtes pas découragée de tant de dé- « marches inutiles ! A votre place, je laisserais « là le sénat et les sénateurs, qui ne feront ja- « mais rien pour vous; c'est tout comme, ajou- « ta-t-elle en lui montrant la statue de Pierre « le Grand qui se trouvait près d'elle, c'est « tout comme si vous offriez votre supplique à « cette statue que voilà : vous n'en obtiendrez « rien de plus.

« — J'espère, répondit Prascovie, que ma foi « me sauvera. Aujourd'hui je ferai ma dernière « démarche au sénat, et l'on prendra sûrement « ma supplique. Dieu est tout-puissant. Oui, « ajouta-t-elle en descendant du droschky, Dieu « est tout-puissant, et peut, si telle est sa vo- « lonté, forcer cet homme de fer à se baisser et « à prendre ma supplique. » La marchande, à ces mots, fit un grand éclat de rire, et Prascovie, revenue de son enthousiasme, en rit elle-même; cependant elle n'avait exprimé que sa pensée.

[1] Petite voiture basse sur quatre roues; elle remplace l'usage du cabriolet chez nous. (*Note de l'Auteur.*)

Tandis qu'elle examinait la statue, sa compagne lui fit observer que le pont de la Néva, qui était tout près, était replacé ; des voitures sans nombre se rendaient à Vassili-Ostrof et en revenaient. « Avez-vous la lettre de recommanda-« tion pour madame de L*** ? lui demanda-t-elle. « Je ne suis pas pressée, et je puis vous conduire « à sa porte. » Il était de bonne heure encore, et Prascovie y consentit. Elles passèrent le pont : le fleuve, qui n'était quinze jours auparavant qu'une plaine de glaçons mouvants, dégagé maintenant de toutes ses neiges et couvert de vaisseaux et d'embarcations de toute espèce, la surprit agréablement. Tout était en mouvement autour d'elle ; le temps était superbe, elle sentait redoubler son courage, augurant bien de la visite qu'elle allait faire. « Il me semble, dit-elle en embrassant sa con-« ductrice, que Dieu est avec moi et qu'il ne « m'abandonnera pas. »

Elle trouva madame de L*** déjà prévenue de son arrivée par une lettre d'Ékatherinembourg, et reçut d'obligeants reproches lorsqu'on apprit qu'elle était depuis si longtemps à Pétersbourg. La réception affectueuse et cordiale qu'elle éprouvait lui rappela vivement la maison et la société de madame Milin. Lorsque la connaissance fut

faite et la familiarité bien établie, Prascovie développa le plan qu'elle avait formé pour obtenir la délivrance de son père, et conta les démarches infructueuses qu'elle avait déjà faites au sénat. M. de L*** examina sa supplique, et trouva qu'elle n'était pas dressée dans les formes.

« Personne mieux que moi, lui dit-il, n'aurait
« pu vous aider dans cette affaire : un de mes
« proches parents occupe un emploi d'assez
« grande importance au sénat; mais je vous
« avouerai, comme je le ferais à une ancienne
« connaissance et à une amie, que nous sommes
« brouillés depuis quelque temps. Cependant
« l'occasion est trop belle, et la brouillerie de trop
« peu d'importance, pour que j'hésite à faire les
« premiers pas. Nous voilà d'ailleurs au temps
« de Pâques, et je serai charmé que vous soyez
« la cause de notre réconciliation. »

On garda la jeune fille à dîner; plusieurs convives arrivèrent peu à peu, et lui témoignèrent le plus vif intérêt. Au moment où l'on allait se mettre à table, le parent dont on a parlé se présenta tout à coup dans la salle à manger, en disant : *Christos voscres,* suivant l'usage au temps de Pâques [1]. Il n'y eut point d'autre explication

[1] Il est d'usage en Russie d'embrasser ses amis et ses connaissances la première fois qu'on les rencontre dans la semaine

que les embrassements les plus sincères. M. de L***, profitant de la bonne disposition de son parent, lui présenta la jeune Sibérienne. On s'entretint de son affaire pendant le dîner, et tout le monde convint qu'en lui conseillant de s'adresser au sénat, on lui avait indiqué une mauvaise voie. La révision du procès de son père, en suivant toutes les formes de la justice, aurait pu durer bien longtemps : on pensait qu'il serait beaucoup plus avantageux de s'adresser directement à la bonté de l'empereur, et l'on promit d'en chercher les moyens avec le temps. Enfin, tous les convives l'avertirent de ne plus s'exposer aux aventures du sénat, dont le récit avait fort amusé la société. Vers le soir, madame de L*** la fit reconduire chez le marchand par son domestique.

En revenant chez son hôte, Prascovie admirait comment la Providence l'avait conduite chez M. de L*** au moment de la réconciliation des deux parents, et comme pour les lui rendre favorables ; et lorsqu'elle passa devant le sénat, elle se rappela la prière qu'elle avait faite à Dieu de ne plus y retourner qu'une fois. « Sa bonté, pensait-« elle, a fait plus que je ne lui avais demandé :

de Pâques : le plus empressé dit en embrassant : *Christos voscres* (le Christ est ressuscité), l'autre répond : *Voïstino voscres* (en vérité, il est ressuscité). (*Note de l'Auteur.*)

« car je ne serai plus obligée d'y retourner ; et
« cet homme de fer aussi m'a rendu service, par
« la grâce de Dieu, dit-elle en regardant la statue
« de Pierre le Grand : sans lui je n'aurais peut-
« être pas vu que le pont était rétabli ; je n'aurais
« pas fait la connaissance de ces bons amis qui
« m'ont promis leur secours, et par la protection
« desquels j'espère obtenir la liberté de mon
« père. »

Telles étaient les réflexions de Prascovie, dont la foi la plus vive dirigeait et soutenait toutes les démarches. Cependant, malgré tout l'intérêt que prenaient à elle ses amis de Vassili-Ostrof, son bonheur devait avoir une autre source.

L'hôte de Prascovie, revenu depuis quelques jours de Riga, avait été surpris de la trouver encore chez lui, et s'était mis aux enquêtes pour trouver la maison de la princesse de T***, pour laquelle la jeune fille avait une lettre de recommandation ; cette dame, prévenue aussi de l'arrivée prochaine de la jeune voyageuse, l'attendait chez elle. Le marchand la vit et reçut l'ordre d'amener Prascovie. Celle-ci quitta la maison qu'elle avait habitée pendant deux mois, et surtout sa bonne hôtesse, avec beaucoup de regrets ; mais la protection d'une grande dame favorisait tellement

ses espérances, que ce puissant intérêt l'emporta bientôt sur sa tristesse.

Lorsqu'elle arriva chez la princesse avec son conducteur, le portier lui ouvrit la porte. Prascovie, le voyant tout galonné, crut que c'était encore un sénateur qui sortait de la maison, et lui fit la révérence : « C'est le portier de la princesse, » lui dit à voix basse le marchand. Arrivée au haut de l'escalier, le portier donna deux coups de sonnette dont elle ne comprit pas bien la raison ; mais comme elle avait vu quelquefois des sonnettes à la porte des boutiques, elle pensa que c'était une précaution contre les voleurs. En entrant dans le salon, elle fut intimidée par l'air de cérémonie et par le silence qui y régnaient : jamais elle n'avait vu d'appartement si orné, et surtout si bien éclairé. La société était nombreuse et disposée en groupes : les jeunes gens jouaient autour d'une table dans un coin de la chambre, et tous les regards étaient fixés sur elle. La vieille princesse était à une partie de boston avec trois autres personnes ; dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle lui ordonna de s'approcher. « Bonjour, mon « enfant, lui dit-elle. Avez-vous une lettre pour moi? » Malheureusement Prascovie avait oublié de la préparer, et fut obligée de tirer un petit sac

de son sein et d'en sortir péniblement la lettre. Les jeunes personnes présentes chuchotaient et riaient tout bas. La princesse prit la lettre et la lut avec attention. Pendant ce temps un des partners, qui avait arrangé son jeu et que cette visite ennuyait fort, jouait impatiemment des doigts sur la table en regardant la nouvelle arrivée qui venait troubler son plaisir, et qui crut reconnaître en lui le gros monsieur qui avait refusé sa supplique au sénat. Lorsqu'il vit la princesse replier sa lettre, il dit d'une voix formidable : « Boston! » Prascovie, déjà déconcertée, voyant qu'il la regardait fixement, crut qu'il lui adressait la parole, et lui répondit : « Que vous plaît-il, monsieur? » ce qui fit rire tout le monde. La princesse lui dit qu'elle était charmée de connaître sa bonne conduite et son amour pour ses parents : elle promit de lui être utile ; et, après avoir dit quelques mots en français à une dame de sa maison, elle la congédia d'un signe de tête.

Pendant les premiers jours qu'elle passa chez sa nouvelle protectrice, Prascovie se trouva fort isolée et fort embarrassée ; elle aurait préféré être revenue chez ses amis de Vassili-Ostrof, ou même chez le marchand. Cependant, après quelques jours, elle fut plus à son aise dans la maison, et fit connaissance avec les personnes qui l'habi-

taient. Les domestiques étaient aussi obligeants que leur maîtresse était bonne et généreuse. Elle mangeait à la table de la princesse, que son grand âge et ses infirmités empêchaient souvent de paraître, et n'avait jamais l'occasion de lui parler en particulier. Bientôt les personnes de la société s'accoutumèrent à sa présence et ne s'occupèrent plus d'elle. La jeune étrangère avait souvent fait parler à la princesse du but de son voyage et de ses espérances ; mais soit que cette dame en regardât le succès comme impossible, soit que les personnes qui s'étaient chargées de lui parler l'eussent négligé, ses prières n'eurent aucun résultat, et toutes ses espérances étaient uniquement fondées sur la protection de ses amis de Vassili-Ostrof, qu'elle voyait assez souvent.

Pendant qu'elle était encore chez son premier hôte, un officier de la chancellerie, M. V***, secrétaire des commandements de S. M. I. l'impératrice-mère, lui avait conseillé de présenter une requête pour obtenir des secours, et s'était chargé lui-même de la faire parvenir. M. V***, croyant secourir un pauvre ordinaire, lui avait destiné cinquante roubles, et lui fit dire de passer chez lui. Elle s'y présenta le matin lorsqu'il était en ville, et fut reçue par madame V***, qui l'accueillit amicalement, et qui entendit le récit de ses

aventures avec autant de surprise que de plaisir. La jeune fille était enfin sur la route qui devait la conduire bientôt à l'accomplissement de tous ses vœux. Madame V*** la pria d'attendre le retour de son mari ; et, dans la longue conférence qu'elles eurent ensemble, cette dame sentit redoubler l'intérêt qu'elle avait conçu au premier abord pour Prascovie.

Lorsque les personnes d'un vrai mérite, lorsque les âmes bonnes se rencontrent pour la première fois, elles ne font point connaissance : on peut dire qu'elles se reconnaissent comme de vieux amis, qui n'étaient séparés que par l'éloignement ou l'inégalité des conditions.

Dans la première heure que Prascovie passa chez cette dame, elle reconnut avec transport cet accueil simple et cordial qui ne l'avait jamais trompée dans ses espérances, et pressentit son bonheur; elle trouvait dans son cœur plus de confiance qu'elle n'en avait jamais éprouvé. Ses prières, écoutées par la bienveillance et soutenues par l'espoir, eurent toute la chaleur qui devait en assurer le succès.

A son retour, M. V*** partagea les sentiments de son épouse, et ne voulut point offrir à la jeune fille le secours qu'il lui avait destiné sans la connaître. Comme il devait retourner à la cour in-

cessamment, il promit de la recommander à Sa Majesté, si le temps et les affaires le permettaient, et la pria de dîner chez lui, pour recevoir sa réponse.

L'impératrice[1] ordonna que Prascovie lui fût présentée le même soir, à six heures. La voyageuse ne s'attendait point à tant de bonheur. Lorsqu'elle en reçut l'assurance, elle pâlit et fut prête à se trouver mal. Au lieu de remercier M. V***, elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes. « O mon Dieu! s'écria-t-elle, je n'ai « donc pas mis en vain mon espoir en vous! » Pleine du trouble qui l'agitait, et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à son nouveau protecteur, elle baisait les mains de Mme V***. « Vous seule, lui disait-elle, êtes digne de faire « agréer mes remercîments à l'homme bienfai- « sant dont j'attends la délivrance de mon père! »

Vers le soir, sans rien changer à son costume simple, on donna quelques soins à sa toilette, et M. V*** la conduisit à la cour. En approchant du palais impérial, elle pensait à son père, qui lui en avait représenté l'entrée comme si difficile. « S'il me voyait maintenant! disait-elle à son « conducteur; s'il savait devant qui je vais pa-

[1] *Marie-Feodorovna*, seconde femme de l'empereur Paul, morte en 1828. C'était une princesse de Wurtemberg.

« raître, quelle joie n'éprouverait-il pas! Mon
« Dieu, mon Dieu, achevez votre ouvrage! »

Sans faire la moindre demande sur la manière dont elle devait se présenter, ni sur ce qu'elle devait dire, elle entra sans trouble dans le cabinet de l'impératrice. Sa Majesté la reçut avec sa bonté connue et l'interrogea sur les circonstances de son histoire, qu'elle désirait connaître, d'après le précis que lui en avait fait M. V***. Prascovie répondit avec une assurance modeste, comme aurait pu le faire une personne possédant l'usage du monde. Elle parla du but de son voyage; persuadée de l'innocence de son père, elle ne demanda point sa grâce, mais la révision de son procès. Sa Majesté loua son courage, sa piété filiale; elle promit de la recommander à l'empereur, et lui fit remettre aussitôt trois cents roubles pour ses premiers besoins, en attendant de nouveaux bienfaits.

Prascovie sortit du palais tellement pénétrée de son bonheur et de la bonté de l'impératrice, que, lorsqu'à son retour Mme V*** lui demanda si elle était contente de sa présentation, elle ne put répondre que par un torrent de larmes.

Pendant son absence, une dame de la maison de la princesse de T***, ne la voyant pas revenir depuis le matin, interrogea le domestique qui

l'avait accompagnée, et apprit de lui qu'il l'avait vue monter en voiture avec M. V*** pour se rendre à la cour : on était donc informé de sa présentation. Lorsqu'elle rentra, vers les neuf heures du soir, elle fut aussitôt, et pour la première fois, appelée au salon : le succès qu'elle venait d'obtenir avait opéré une petite révolution dans l'esprit de tout le monde. Son bonheur fit le plus grand plaisir à ses amis, et parut en faire davantage encore aux personnes qui ne lui avaient témoigné jusqu'alors que de l'indifférence. On observa qu'elle avait une jolie tournure et de beaux yeux. Lorsqu'elle raconta les promesses de Sa Majesté, et les espérances qu'elle en avait conçues pour la délivrance de son père, on trouva cela tout naturel et fort aisé. Plusieurs des membres de la société s'offrirent généreusement de parler au ministre en sa faveur et de la protéger; enfin, le contentement parut général, et le joueur de boston, après que les remises [1] furent achevées, donna lui-même des marques sensibles d'intérêt.

Elle se retira bientôt dans sa chambre pour se mettre en prières, et pour remercier Dieu des faveurs inattendues qu'elle venait d'en recevoir.

[1] Espèce d'amende.

Son bonheur lui ôta pendant plusieurs heures le sommeil qui l'avait fuie si souvent pour des causes bien différentes.

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, et que le souvenir de tout ce qui s'était passé la veille rentra dans sa mémoire, elle fit un cri de joie : « N'est-ce pas un songe trompeur qui m'abuse? « est-il bien vrai que j'ai vu l'impératrice? qu'elle « m'a parlé avec tant de bonté? » Les transports de sa joie augmentaient à mesure que ses idées plus claires se débarrassaient des vapeurs du sommeil. Elle s'habilla promptement; et, afin de s'assurer encore de la réalité des événements de la veille, elle courut aussitôt ouvrir un tiroir dans lequel se trouvait l'argent qu'elle avait reçu par ordre de Sa Majesté.

Quelques jours après, l'impératrice mère lui fit assigner une pension, et voulut bien elle-même la présenter à l'empereur et à l'impératrice régnante[1], qui l'accueillirent aussi favorablement. Elle reçut de leur générosité un présent de cinq mille roubles, et des ordres furent donnés pour la révision du procès de son père.

Le vif intérêt qu'elle inspira bientôt à M. de K***, ministre de l'intérieur, ainsi qu'à toute sa

[1] Alexandre Ier et Élisabeth-Alexéievna, fille du grand-duc de Bade.

famille, aplanit toutes les difficultés. Cet homme respectable possédait deux avantages qui se trouvent rarement réunis dans les personnes en place, le pouvoir et le désir d'obliger; et plus d'une fois les services qu'il aimait à rendre prévinrent les démarches des malheureux. M. de K*** mit toute l'obligeance qui lui était naturelle à terminer la révision du procès dont il était chargé; et depuis ce moment, l'intéressante solliciteuse n'eut plus aucune inquiétude sur son sort à venir. Connue à la cour et favorisée du ministre, Prascovie voyait avec plus de surprise encore que de joie l'empressement subit que le public lui témoignait. Les ministres étrangers et les personnes les plus considérables de la ville voulurent la voir, et lui donnèrent des marques de bienveillance.

La princesse Y*** et Mme W*** lui assurèrent l'une et l'autre une pension de cent roubles.

Cette faveur générale n'influa point sur sa manière d'être, et ne lui donna jamais le moindre mouvement de vanité. Elle avait dans le monde cette assurance que donne la simplicité, j'oserai dire cette hardiesse de l'innocence, qui ne croit pas à la méchanceté des autres.

L'étude approfondie du monde ramène toujours ceux qui l'ont faite avec fruit à paraître

simples et sans prétentions, en sorte que l'on travaille quelquefois longtemps pour arriver au point par où l'on devrait commencer. Prascovie, simple en effet et sans prétentions, n'avait besoin d'aucun effort pour le paraître, et ne se trouvait jamais déplacée dans la bonne société. Un jugement sain, un esprit juste et naturel suppléaient à son ignorance profonde de toute chose, et souvent ses réponses inattendues et fermes déconcertèrent les indiscrets.

Un jour, quelqu'un l'interrompit au milieu de son récit, en présence d'une nombreuse assemblée, et lui demanda pour quel crime son père avait été condamné à l'exil. A cette question peu délicate, un profond silence annonça la désapprobation de la société. La jeune fille, jetant sur l'indiscret un regard plein d'une juste et froide indignation : « Monsieur, lui répondit-elle, un père n'est « jamais coupable pour sa fille, et le mien est « innocent. »

Lorsqu'elle racontait les détails de son histoire, et développait sans y penser les qualités de son noble caractère, elle n'était jamais animée par l'enthousiasme qu'elle inspirait à ses auditeurs. Elle ne parlait que pour satisfaire aux demandes qu'on lui faisait. Ses réponses étaient toujours dictées par un sentiment d'obéissance, jamais

par le désir de briller ou même d'intéresser personne. Les éloges qu'on lui prodiguait excitaient son étonnement, et lorsqu'ils étaient outrés, ou même de mauvais goût, son mécontentement devenait visible.

Le temps qu'elle passa dans la capitale, en attendant le décret de rappel de son père, lui donna des jouissances innombrables. Tout était nouveau pour elle, tout l'intéressait. Les personnes qu'elle voyait fréquemment admiraient les jugements pleins de sens qu'elle portait sur les divers objets de ses observations. Deux dames de la cour, qu'elle avait prises dans une affection particulière, les comtesses W***, lui proposèrent un jour de voir l'intérieur du palais impérial, et s'amusèrent beaucoup de la surprise que lui causaient à chaque pas tant de richesses réunies et de si vastes appartements. Lorsqu'elle entra dans la magnifique salle de Saint-Georges, elle fit le signe de la croix, croyant entrer dans une église. Elle revit sans les reconnaître quelques salons qu'elle avait déjà parcourus lors de sa présentation, tant elle était alors préoccupée de sa situation et du sujet important qui l'y amenait!

Comme elle passait dans une grande pièce, l'esprit frappé par tant de merveilles, une des dames lui fit remarquer le trône. Elle s'arrêta tout

à coup, saisie de respect et de crainte. « Ah! c'est « donc là, dit-elle, le trône de l'empereur? Voilà « donc ce que je craignais si fort en Sibérie! » L'effroi que lui causait jadis cette idée, le souvenir des bienfaits de l'empereur, la pensée de la délivrance prochaine de son père, remplirent son cœur reconnaissant d'un trouble inexprimable. Elle joignait les mains en pâlissant. « Voilà donc, « répétait-elle d'une voix altérée, et prête à se « trouver mal, le trône de l'empereur! » Elle demanda la permission de s'en approcher, et s'avança toute tremblante, soutenue par ses deux conductrices, vivement touchées elles-mêmes de cette scène inattendue. Prascovie, à genoux au pied du trône, en baisait les marches avec transport et les mouillait de ses larmes. « O mon père, « s'écriait-elle, voyez où la puissance de Dieu « m'a conduite! O mon Dieu, bénissez ce trône, « bénissez celui qui l'occupe, et faites que ses « jours soient remplis de tout le bonheur dont il « m'a comblée! »

On eut quelque peine à l'entraîner dans un autre appartement; mais elle demanda bientôt à se retirer, fatiguée des vives émotions qu'elle venait d'éprouver, et l'on remit à un autre jour la visite du reste du palais.

Quelque temps après, les deux dames la con-

duisirent à l'Ermitage. Ce superbe palais, dont les richesses et l'élégance donnent l'idée d'une féerie, lui causa plus de plaisir que tout ce qu'elle avait admiré jusqu'alors. Elle voyait pour la première fois des tableaux, et parut prendre un grand plaisir à les examiner. Elle reconnut d'elle-même plusieurs sujets tirés de l'Écriture sainte; mais en passant devant un grand tableau de Luca Giordano, qui représente Silène ivre, soutenu par des bacchantes et des satyres : « Voilà, dit-elle, « un vilain tableau! Que représente-t-il? » On lui répondit que le sujet était tiré de la Fable. Elle demanda de quelle fable. Comme elle n'avait aucune idée de la mythologie, il eût été difficile de lui donner une explication satisfaisante. « Tout cela « n'est donc pas vrai? disait-elle. Voilà des hom- « mes avec des pieds de chèvre. Quelle folie de « peindre des choses qui n'ont jamais existé, « comme s'il en manquait de véritables! » Elle apprenait ainsi, à l'âge de vingt et un ans, ce qu'on apprend ordinairement dans l'enfance. Cependant sa curiosité ne la rendait jamais indiscrète : elle faisait rarement des questions, et tâchait de comprendre ou de deviner elle-même ce que ses observations lui présentaient de singulier et de nouveau.

Rien ne l'intéressait autant que de se trouver

dans une société de personnes instruites qui ne faisaient pas attention à elle, et d'entendre leurs discours : elle regardait alors tour à tour chaque interlocuteur à mesure qu'il parlait, et l'écoutait avec une attention particulière, n'oubliant rien de ce qu'elle avait entendu ou pu comprendre.

Lorsqu'elle était avec ses connaissances intimes, elle ramenait involontairement la conversation sur l'accueil bienveillant que lui avaient fait les deux impératrices. Elle rappelait avec sensibilité chacune de leurs paroles, et ne pouvait en parler sans que des larmes de reconnaissance vinssent humecter ses paupières : elle était heureuse alors d'entendre chacun enchérir sur les sentiments d'admiration qu'elle témoignait, et s'étonnait de ce qu'on n'en parlait pas assez souvent à son gré.

L'*ukase* du rappel de son père tarda cependant plus qu'elle ne s'y était attendue. Tandis que ses amis aplanissaient les difficultés de cette affaire, Prascovie n'oubliait point les deux prisonniers qui, lors de son départ d'Ischim, lui avaient offert de partager leur petit trésor avec elle. Souvent elle avait parlé d'eux aux personnes qui pouvaient influer sur leur sort; mais ses protecteurs lui avaient unanimement conseillé de ne pas ajouter cette démarche à celles qu'on faisait en faveur

de son père, et la crainte seule de nuire à la cause de ses parents avait pu l'empêcher de suivre ses bonnes intentions. Heureusement pour ces malheureux, la bonté de l'empereur lui donna l'occasion de leur être utile. Lorsque l'ukase définitif de la délivrance de son père fut expédié en Sibébérie, en lui faisant annoncer cette heureuse nouvelle, Sa Majesté chargea le ministre de lui demander si elle n'avait rien à désirer personnellement pour elle-même. Elle répondit aussitôt que si l'empereur voulait encore lui accorder une grâce après l'avoir comblée de bonheur par la délivrance de son père, elle le suppliait d'accorder la même faveur aux deux infortunés compagnons de ses parents. M. de K*** rendit compte à l'empereur de la noble reconnaissance qui portait la jeune fille à sacrifier les faveurs de Sa Majesté pour rendre service à deux hommes qui lui avaient offert quelques kopecks à son départ de la Sibérie. Son désir fut exaucé, et l'ordre de leur rappel partit quelques jours après celui qui concernait son père.

Ainsi le mouvement de générosité qui avait porté les deux hommes à secourir de leurs faibles moyens la voyageuse à son départ leur valut la liberté.

Prascovie, ayant obtenu tout ce qu'elle désirait, songea bientôt à remplir ses vœux, et repartit en

pèlerinage pour Kief. Ce fut en remplissant ce pieux devoir et en méditant sur tout ce que la Providence avait fait en sa faveur, qu'elle prit la détermination irrévocable de consacrer ses jours à Dieu. Tandis qu'elle se préparait à ce sacrifice et qu'elle prenait le voile à Kief, son père recevait, en Sibérie, la nouvelle inattendue de sa liberté; sa fille était partie depuis plus de vingt mois, et, par une fatalité inexplicable, ses parents n'avaient jamais reçu de ses nouvelles. Pendant cet intervalle, l'empereur Alexandre était monté sur le trône[1] : à son heureux avénement, un grand nombre de prisonniers avaient été rappelés; mais ceux d'Ischim n'étaient pas du nombre. Le sort de Lopouloff et de sa femme n'en était devenu que plus cruel. Privés désormais de tout espoir, ainsi que de la présence de l'enfant chéri qui les avait aidés à supporter la vie, ils étaient prêts à succomber sous le poids de leurs maux, lorsqu'un courrier du gouverneur de Tobolsk vint les tirer de cet abîme. Ils reçurent, avec l'ukase de leur délivrance, un passe-port pour rentrer en Russie et une somme d'argent pour leur voyage.

Cet événement, et les circonstances qui l'avaient amené, firent beaucoup de bruit en Sibé-

[1] Le 12 mars 1801, après l'assassinat dutsar Paul, son père.

rie. Les habitants d'Ischim, qui connaissaient Lopouloff, ainsi que les prisonniers qui se trouvaient dans le village, vinrent chez lui dès qu'ils en eurent connaissance. Ceux de ses anciens compagnons d'infortune qui tournaient en ridicule l'entreprise de Prascovie, ceux surtout qui lui avaient refusé les secours dont ils pouvaient disposer pour son voyage, auraient bien voulu maintenant y avoir contribué. Lopouloff reçut les félicitations de tout le monde avec reconnaissance ; et son bonheur aurait été complet, sans le regret qu'il éprouvait de laisser en captivité ses deux amis, dont il ignorait encore la bonne fortune.

Ces deux hommes, déjà vieux, étaient en Sibérie depuis la révolte de Pougatcheff, dans laquelle ils avaient été malheureusement impliqués dans leur jeunesse. Lopouloff s'était plus étroitement lié avec eux depuis le départ de sa fille ; eux seuls, parmi toutes ses connaissances, avaient pris un intérêt sincère au sort de la voyageuse. Pendant longtemps leurs entretiens ne roulaient que sur elle, et sur les chances heureuses ou malheureuses qu'ils prévoyaient tour à tour, suivant que la crainte ou l'espérance les agitait. Lopouloff offrit de leur laisser une partie des secours qu'il avait reçus ; mais ils n'acceptèrent pas son offre. « Nous n'en avons pas besoin, dit l'un d'eux, et

« j'ai encore la pièce d'argent que votre fille a « refusée à son départ. »

Il n'entrait dans ce refus aucune jalousie ; mais un profond découragement accablait ces deux infortunés, depuis la nouvelle qui les séparait de leur unique ami. Ils se rappelèrent la promesse que leur fit, en partant, Prascovie, de s'intéresser à eux : persuadés, ainsi que tous les habitants d'Ischim, d'après mille bruits qui couraient dans le public, de la faveur sans bornes qu'elle avait obtenue, ils se crurent oubliés ; et n'osant se plaindre à son père, ils renfermaient en leur cœur le sombre chagrin qui les dévorait.

La veille du jour où Lopouloff devait les quitter, ils voulurent prendre congé de lui pour n'avoir pas la douleur d'assister à son départ : ils sortirent de chez lui à neuf heures du soir, et se retirèrent le cœur navré de toutes les douleurs que les hommes peuvent supporter sans mourir.

Après leur départ, Lopouloff et sa femme pleurèrent longtemps sur le sort de leurs deux amis. « Sans doute, disaient-ils, notre fille ne les a pas « oubliés ; peut-être encore, avec le temps, ob« tiendra-t-elle leur grâce : nous l'engagerons à « faire de nouvelles démarches en leur faveur. » Avec ces idées consolantes, ils se couchèrent pour être prêts à partir le lendemain de bonne heure.

Ils étaient à peine endormis, qu'ils entendent frapper fortement à la porte ; le même *feldiègre* [1] qui leur avait apporté la bonne nouvelle, n'ayant pas trouvé le capitaine *ispravnik* [2] auquel était adressée la dépêche, et connaissant leur logement, revenait avec la grâce des deux amis. Lopouloff se leva précipitamment pour le conduire chez eux.

Les deux malheureux s'étaient retirés dans le plus affreux désespoir. En rentrant dans leur chaumière déserte, ils s'assirent sur un banc dans l'obscurité, et gardèrent un profond silence. Que pouvaient-ils se dire? Ils avaient perdu toute espérance, et l'exil éternel pesait maintenant sur eux avec une nouvelle force.

Depuis deux heures ils souffraient à la fois leurs maux présents et ceux que leur présageait un sombre avenir, lorsque la lueur d'une lanterne vint éclairer tout à coup la petite fenêtre de leur réduit : ils écoutent; plusieurs personnes marchent et parlent auprès de la chaumière. On frappe ; une voix amie et bien connue se fait

[1] Mot tiré de l'allemand, qui signifie *chasseur de campagne*. Les *feldiègres* sont un corps avec des grades et un habit militaires : ils remplissent en Russie les fonctions de courrier d'État et de cabinet. (*Note de l'Auteur.*)

[2] Les capitaines *ispravniks* ont à peu près les mêmes fonctions que celles de nos sous-préfets. (*Note de l'Auteur.*)

entendre : « Amis ! ouvrez ! Grâce ! grâce aussi « pour vous ! Ouvrez ! »

Aucune langue ne peut décrire une semblable situation. Pendant quelques minutes on n'entendit que des phrases entrecoupées : « Grâce ! L'empe-« reur ! Que Dieu le bénisse ! Que Dieu soit loué ! « Qu'il comble de ses faveurs la bonne Prascovie, « qui ne nous a pas oubliés ! » Jamais habitation humaine n'avait renfermé des êtres plus heureux ; jamais il n'exista de passage plus rapide du comble de l'infortune au bonheur le plus inespéré.

Le capitaine ispravnik, ayant appris, en rentrant chez lui, qu'un feldiègre le cherchait, courut lui-même chez les deux amis, et décacheta la dépêche, qui contenait deux passe-ports pour eux et une lettre de Prascovie à son père. Elle écrivait qu'après avoir obtenu cette nouvelle grâce elle n'aurait osé solliciter encore des secours pour le voyage de ses anciens compagnons ; mais que Dieu y avait pourvu en récompense de l'offre généreuse qu'ils lui avaient faite lors de son départ de Sibérie : elle avait joint à sa lettre la somme de deux cents roubles en assignations.

Cependant elle attendait à Kief, avec la plus vive impatience, la nouvelle du retour de son père ; il lui semblait, en faisant le calcul du temps, qu'il aurait pu lui écrire.

En prenant le voile à Kief, elle n'avait point l'intention de s'y fixer, voulant s'établir pour toujours dans le couvent de Nijni [1], comme elle l'avait promis à l'abbesse : elle écrivit à cette dernière lorsque ses dévotions furent achevées, et partit bientôt après pour se rendre près d'elle. Cette bonne supérieure l'attendait avec impatience, et ne lui avait point appris l'arrivée de son père pour lui réserver une surprise agréable. Lopouloff et sa femme étaient à Nijni depuis quelque temps. Prascovie, en arrivant, se prosterna aux pieds de l'abbesse, qui s'était rendue à la porte du monastère, avec toutes ses religieuses, pour la recevoir. « N'a-t-on point de nouvelles de mon père? de« manda-t-elle aussitôt. — Venez, mon enfant, « lui dit la supérieure ; nous en avons de bonnes ; « je vous les donnerai chez moi. » Elle la conduisit le long des cloîtres et du couvent sans rien ajouter. Les religieuses gardaient le silence, et leur air mystérieux l'aurait inquiétée, sans le sourire de bienveillance qu'elle voyait sur tous les visages.

En entrant chez l'abbesse, elle trouva son père et sa mère, auxquels on avait également caché son arrivée. Dans le premier moment de surprise qu'ils

[1] Les religieuses, en Russie, ne font point vœu de clôture. *(Note de l'Auteur.)*

éprouvèrent en voyant leur fille chérie en habit religieux, et pressés à la fois par un sentiment de reconnaissance et de douleur, ils tombèrent à genoux devant elle. A cette vue, Prascovie fit un cri douloureux, et se mettant elle-même à genoux : « Que faites-vous, mon père? s'écria-t-elle ; c'est « Dieu, Dieu seul, qui a tout fait! Remercions sa « providence pour le miracle qu'elle a opéré en « notre faveur. » L'abbesse et ses religieuses, touchées de ce spectacle, se prosternèrent elles-mêmes, et réunirent leurs actions de grâces à celles de l'heureuse famille.

Les plus tendres embrassements succédèrent à ce mouvement de piété ; mais d'abondantes larmes roulaient dans les yeux de la mère lorsqu'elle les fixait sur le voile de sa fille.

Le bonheur dont jouissait la famille Lopouloff depuis sa réunion ne pouvait être de longue durée. L'état religieux qu'avait embrassé Prascovie condamnait les vieux parents à vivre séparés de leur fille, et cette nouvelle séparation leur paraissait plus cruelle encore que la première, parce qu'elle était alors sans espérance. Leurs moyens ne leur permettaient pas de s'établir à Nijni ; sa mère avait des parents à Vladimir qui les invitaient à se rendre auprès d'eux : la nécessité les contraignit à prendre ce dernier parti. Après avoir passé

huit jours dans une alternative continuelle de joie et de tristesse, troublés dans leur félicité par la pensée de leur éloignement prochain, ils songèrent à partir pour leur nouvelle destination ; la bonne mère surtout était inconsolable. « A quoi nous a « servi, disait-elle, cette liberté tant désirée ? « Tous les travaux, tous les succès de notre fille « chérie n'étaient donc destinés qu'à l'arracher « pour toujours de nos bras ! Que ne sommes-nous « encore en Sibérie avec elle ! » Telles étaient les plaintes de la malheureuse mère.

C'est une grande douleur à toutes les époques de la vie de se séparer pour toujours de ses proches et de ses amis ; mais combien cette destinée est plus affreuse encore lorsque l'âge pèse déjà sur nous, et que nous n'attendons plus rien de l'avenir !

En prenant congé de ses parents, dans l'appartement de la supérieure, Prascovie leur promit d'aller leur faire visite à Vladimir, dans le courant de l'année ; ensuite la famille, accompagnée de l'abbesse et de quelques religieuses, se rendit à l'église. La jeune novice, quoique aussi sensible que sa mère à cette douloureuse séparation, se montrait plus forte et plus résignée et cherchait à l'encourager. Cependant, pour prévenir les transports de sa douleur dans les derniers moments,

après avoir prié quelques instants avec elle au pied des autels, elle s'éloigna doucement, entra dans le chœur, où se trouvaient les autres religieuses, et parut au travers de la grille. « Adieu, « mes bons parents, leur dit-elle ; votre fille ap- « partient à Dieu, mais elle ne vous oubliera pas. « Père chéri, mère tendre, faites, faites le sacri- « fice que Dieu vous commande, et qu'il vous bé- « nisse mille fois ! » Prascovie, trop émue, s'appuya contre la grille ; des larmes longtemps retenues couvrirent son visage. La malheureuse mère, hors d'elle-même, s'élança vers sa fille en sanglotant : l'abbesse fit un signe de la main ; au même instant un rideau fut tiré. Les religieuses entonnèrent le psaume : *Heureux les hommes irréprochables dans leur foi qui marchent dans la loi du Seigneur!* On entraîna Lopouloff et sa femme à la porte de l'église, où leur voiture les attendait : ils avaient vu leur fille pour la dernière fois.

La nouvelle religieuse s'assujettit sans peine à la règle austère du couvent : elle mettait à l'exécution de ses devoirs la plus grande exactitude, et gagna de plus en plus l'estime et l'affection de toute la communauté ; mais sa santé, qui s'affaiblissait visiblement, ne pouvait supporter la vie pénible que son nouvel état exigeait d'elle : sa poitrine était attaquée. Le couvent de Nijni,

construit sur une montagne battue par les vents, était dans une situation défavorable pour ce genre de maladie. Après qu'elle eut passé un an dans cette maison, les médecins lui conseillèrent de changer de séjour.

L'abbesse, que des affaires appelaient à Pétersbourg, résolut d'emmener avec elle Prascovie. Outre l'espoir de favoriser par ce voyage le rétablissement de sa santé, la bonne dame pensait avec raison que la réputation de sa novice, et l'affection que tout le monde lui portait dans la capitale, seraient utiles aux intérêts du couvent. Prascovie devint une solliciteuse aussi active que désintéressée. Mais, se conformant aux ordonnances qu'exigeait d'elle son nouvel état, elle ne se répandit point dans la société comme la première fois, et vit seulement les personnes que la reconnaissance et l'amitié lui faisaient un devoir de cultiver.

A cette époque, ses traits étaient déjà fort altérés par l'étisie prononcée qui la minait sourdement; mais, dans cet état même de dépérissement, il eût été difficile de trouver une physionomie plus agréable et surtout plus intéressante que la sienne. Elle était d'une taille moyenne, mais bien prise; son visage, entouré d'un voile noir qui couvrait tous ses cheveux, était d'un bel ovale.

Elle avait les yeux très noirs, le front découvert, une certaine tranquillité mélancolique dans le regard et jusque dans le sourire.

Elle connaissait la nature et tous les dangers de sa maladie : toutes ses pensées étaient tournées vers un autre monde qu'elle attendait sans impatience, comme une vaillante ouvrière qui a fini sa journée et qui se repose en attendant la récompense qui lui est due.

Quand les affaires de l'abbesse furent terminées, les deux religieuses se disposèrent à retourner à Nijni. La veille de son départ, Prascovie sortit pour prendre congé de quelques amis qui lui avaient envoyé leur voiture. En entrant dans leur maison, elle trouva sur l'escalier une jeune fille assise sur les dernières marches, et dans le costume de la plus grande misère. La mendiante, la voyant suivie d'un laquais à livrée, se leva péniblement pour lui demander l'aumône, et lui présenta un papier qu'elle tira de son sein. « Mon « père est paralytique, lui dit-elle, et n'a d'autres « secours que l'aumône que je reçois ; je suis moi-« même malade et bientôt je ne pourrai plus l'ai-« der. » Prascovie prit le papier d'une main empressée et tremblante : c'était une attestation de pauvreté et de bonne conduite donnée par le prêtre de la paroisse. Elle se souvint aussitôt du

temps malheureux où, assise sur les marches de l'escalier du sénat, elle sollicitait vainement la pitié du public. La ressemblance qu'elle voyait entre le sort de cette pauvre fille et celui qu'elle avait elle-même éprouvé l'émut profondément : elle lui donna le peu d'argent qu'elle avait, et lui promit d'autres secours. Les personnes dont elle allait prendre congé s'empressèrent, à sa recommandation, de faire du bien à cette infortunée, et devinrent, depuis cette époque, les protecteurs de son père.

Avant de partir de Pétersbourg, elle avait demandé la dispense de la loi qui défend aux novices de faire leurs vœux définitifs avant l'âge de quarante ans : elle ne négligea rien pour obtenir cette grâce, qui lui fut toujours refusée.

En retournant à Nijni, l'abbesse s'arrêta quelques jours à Novogorod, dans un couvent de religieuses, dont la règle moins austère et la situation auraient été convenables à la santé de la pauvre novice. Celle-ci s'était particulièrement liée, au couvent de Nijni, avec une jeune compagne qui avait une sœur dans le couvent de Novogorod où elle se trouvait maintenant. Pendant le séjour que Prascovie fit auprès d'elle, cette dernière s'efforça de gagner son amitié; elle lui apprit que sa sœur avait obtenu de changer de monastère et de venir

à Novogorod, et lui conseilla de l'y accompagner. L'abbesse, qui voyait sa novice chérie dépérir sous ses yeux, y consentit elle-même, malgré la tendre affection qu'elle lui portait, et fit, en arrivant à Nijni, toutes les démarches nécessaires.

Prascovie quitta bientôt son ancien monastère, emportant avec elle les regrets sincères de toute la communauté et des personnes de la ville qui l'avaient connue. Elle employa les deux premiers mois de son séjour à Novogorod à faire construire une petite maison de bois, contenant deux cellules pour elle et son amie, parce qu'il ne s'en trouva point de vacante à leur arrivée, et fut très-contente de son nouvel asile. Ses compagnes, qui la connaissaient déjà personnellement, regardèrent son entrée dans leur couvent comme une faveur particulière du ciel, et s'empressèrent de remplir pour elle les devoirs trop pénibles qui ne s'accordaient pas avec sa santé. Ces soins, et la tranquillité dont elle jouissait, prolongèrent ses jours jusqu'en 1809.

Déjà les médecins, depuis longtemps, désespéraient de sa vie ; mais, quoiqu'elle-même en eût fait le sincère sacrifice, elle ne croyait point encore sa fin prochaine. C'est sans doute par un bienfait de la Providence que, dans cette cruelle maladie pour laquelle il n'est plus de remède,

la vie semble se ranimer et donner quelques moments d'espoir à l'être qu'elle va bientôt abandonner, comme pour lui cacher les approches de cette heure terrible que personne ne doit connaître.

Prascovie, la veille de sa mort, se promena quelque temps dans les cloîtres avec moins de fatigue qu'à l'ordinaire : enveloppée chaudement dans une pelisse, elle s'assit à la porte du couvent. Le soleil d'hiver semblait la ranimer; l'aspect de la neige brillante lui rappelait la Sibérie et les temps écoulés. Un traîneau de voyageurs passa devant elle et s'éloigna rapidement : l'espérance fit encore palpiter son cœur. « Le printemps pro-
« chain, dit-elle à son amie, si je me porte mieux,
« j'irai faire une visite à mes parents à Vladimir,
« et vous m'accompagnerez, n'est-ce pas? » En disant ces mots, le plaisir brillait dans ses yeux, mais la mort était sur ses lèvres. Sa compagne tâchait de lui montrer un visage riant et de retenir ses larmes prêtes à couler.

Le lendemain, 8 décembre, jour de la fête de sainte Barbe, elle eut encore la force d'aller à l'église pour communier; mais le soir, à trois heures, elle se trouva plus mal et se plaça sur son lit sans se déshabiller, pour prendre du repos. Plusieurs religieuses étaient dans sa cellule,

et, ne la croyant pas en danger, parlaient haut et riaient entre elles dans le but de l'amuser ; cependant la présence de tant de monde la fatiguait. Lorsqu'elle entendit le son de la cloche qui les appelait aux prières du soir, elle les engagea à aller à l'église, en se recommandant à leurs prières. « Aujourd'hui, leur dit-elle, vous prierez « encore Dieu pour ma santé, mais dans quel- « ques semaines vous prierez pour le repos de « mon âme. » Son amie resta seule dans la cellule. Prascovie la pria de lui dire les prières du soir, comme elle en avait l'habitude, et pour accomplir sa tâche jusqu'à la fin. La religieuse, à genoux, près de son lit, se mit à chanter doucement les prières; mais, après les premiers versets, la malade lui fit signe de la main en souriant. Son amie s'approcha d'elle, et pouvait à peine l'entendre. « Ma chère amie, lui dit-elle, ne « chantez plus, cela m'empêche de prier : récitez « seulement. »

La religieuse se remit à genoux; pendant qu'elle psalmodiait les prières, la mourante faisait de temps en temps des signes de croix. La nuit devint sombre.

Lorsque les religieuses revinrent avec de la lumière, Prascovie n'existait plus. Sa main droite

était restée sur sa poitrine, et l'on voyait, à la disposition de ses doigts, qu'elle était morte en faisant le signe de la croix.

FIN DE LA JEUNE SIBÉRIENNE.

PREMIERS ESSAIS

PROSPECTUS

DE

L'EXPÉRIENCE AÉROSTATIQUE

DE CHAMBÉRY[1]

Ce fut une belle époque pour l'esprit humain que celle où les papiers publics nous dirent : « L'homme peut enfin s'élever et se soutenir dans les airs. » Dans ce premier moment où l'étonnement et l'admiration ne nous laissaient pas même assez de sang-froid pour entrevoir des objections, toutes les têtes fermentèrent : on ne vit que *ballons,* on ne parla que *ballons.* Depuis le physicien en titre jusqu'au dernier artisan, tout le monde voulut lancer le sien ; les enfants

1 Ce *Prospectus* et la *Lettre* qui suit ont été publiés, en deux brochures séparées, par l'auteur, et sous le voile de l'anonyme, en 1784, à Chambéry. Ils ont été réédités pour la première fois par M. Jules Philippe, député de la Haute-Savoie (Annecy, 1874, in-8° de 66 pp.).

même apprirent à prononcer *aérostat, gaz, baudruche,* etc.; et tandis que la renommée publiait en Europe chaque nouvel essai aérostatique, une nation aimable, idolâtre de tout ce qui lui appartient, et qui ne s'informe pas, avant de décerner ses apothéoses, s'il y aura des incrédules chez les nations voisines, prodiguait aux inventeurs tout ce que la reconnaissance publique exaltée par l'admiration peut inventer de plus flatteur. Distinctions personnelles, éloges de toute espèce bustes, médailles, inscriptions, etc., elle n'oubliait rien pour les rassasier de gloire et porter aux générations les plus éloignées l'histoire de cette découverte et le nom de ses auteurs.

Il est vrai qu'après les premiers accès de cette fièvre aérostatique, la voix aigre de la critique s'est fait entendre au milieu des clameurs de l'admiration; mais si l'enthousiasme de nos voisins a pu faire sourire de temps en temps le philosophe de sang-froid, que faut-il penser de cette espèce de dédain avec lequel certaines gens ont accueilli cette découverte? Ou nous nous trompons fort, ou il y a bien moins de philosophie dans la conduite des critiques que dans celle des enthousiastes.

Rendons justice aux premiers spectateurs de ces brillantes expériences; jamais peut-être l'en-

thousiasme ne fut plus pardonnable ; la machine aérostatique nous semble à tous égards digne des honneurs du fanatisme, et peut-être n'est-il pas au pouvoir de l'homme de l'envisager froidement. Il y a dans cette expérience, indépendamment de toute idée d'utilité, quelque chose d'imposant qui subjugue les sens et commande l'admiration. *L'art de naviguer*, ou même *de s'élever* dans les airs, ne passait plus de nos jours que pour une chimère, destinée, comme le mouvement perpétuel, à l'amusement de quelques cerveaux creux : rien ne paraissant plus visiblement au-dessus des forces humaines, la tentative seule jetait sur les téméraires un vernis de ridicule ; et l'opinion publique déterminée par le sort de tous les *Icares passés,* croyait leur faire honneur en les plaçant un peu au-dessus des insensés.

Et voilà que tout à coup, contre l'attente universelle, dans le fond d'une province, et sans respect pour les calculs de tant de grands hommes qui démontraient la folie de l'entreprise par *a* moins *x,* MM. de Montgolfier [1] s'em-

[1] La première expérience publique faite par les frères Montgolfier eut lieu, le 5 juin 1783, sur la grande place d'Annonay, en présence des États du Vivarais. Elle fut répétée le 27 août suivant, sous la direction du physicien Charles, au Champ de Mars, à Paris.

parent de la découverte, et font pâlir l'envie avec leur toile et leur fumée.

Qu'on se transporte par la pensée au château de la Muette, dans ce moment où deux hommes intrépides (que l'injuste Renommée ne place peut-être pas assez au-dessus de leurs successeurs) disaient pour la première fois : « Coupez les cordes ! » et, les premiers de leur espèce, suspendus à une frêle machine, planaient sur les têtes de cent mille spectateurs palpitants[1], — on pardonnera tout aux premiers élans de l'admiration.

Grand philosophe ! dont l'œil tout à la fois perçant et sévère voit toutes les faiblesses humaines et n'en pardonne aucune, daignez froncer cet auguste sourcil à l'aspect seul d'un ballon ; songez quelquefois combien vous seriez porté à l'enthousiasme public, si vous en étiez l'objet, et souvenez-vous que l'orgueil national est comme l'amour paternel : il faut savoir leur pardonner quelques enfantillages.

[1] C'est Pilâtre de Rozier (et non, comme on pourrait le croire, l'un des Montgolfier) qui s'éleva du château de la Muette, près Paris, le 21 novembre 1783, en compagnie du marquis d'Arlandes, major dans un régiment d'infanterie. Ils furent les premiers voyageurs aériens. L'expérience paraissait offrir tant de dangers que le roi n'avait d'abord permis de la tenter qu'avec deux condamnés aux galères.

Mais à quoi servent les ballons? — Écoutez, illustres critiques! c'est parce que nous ne le savons pas que nous faisons des ballons pour l'apprendre. Contemporains des premiers globes électriques, vous auriez sans doute conseillé de les briser, comme vous voudriez maintenant brûler nos ballons : car, cette électricité, qui nous a conduits aux paratonnerres et aux belles expériences de MM. Cavallo, Ledru, Quinquet, Bertholon[1], etc., cette électricité, qui va bientôt se lier à d'autres phénomènes pour révéler peut-être les plus grands secrets de la nature, ne fut longtemps qu'une merveille stérile. En général, toute découverte qui apprend à l'homme des faits dont il ne se doutait pas, ou qui l'investit de forces nouvelles, doit être accueillie avec transport, parce qu'avec ces forces ou ces connaissances, il peut voyager à travers une région inconnue aux générations passées, et que c'est pour lui le comble de l'imprudence et même du ridicule de dire hardiment : « Je ne veux point

[1] Des quatre savants cités trois, en effet, se sont beaucoup occupés d'électricité : Tibère Cavallo, physicien napolitain ; Pierre Bertholon, médecin lyonnais, et Nicolas-Philippe Ledru, qui s'est rendu fameux comme prestidigitateur sous le nom de *Comus*. Quant à Quinquet, c'est un fait bien connu qu'il s'est approprié l'invention de la lampe à courant d'air et à cylindres, due au docteur Argand, de Genève.

visiter ce pays, je n'ai rien à y voir ; » sans savoir ce qu'il peut y chercher, et bien moins ce qu'il peut y trouver sans le chercher.

Ces réflexions nous ont déterminés à former une souscription destinée à procurer au public une expérience aérostatique. Le ballon que nous faisons construire, et auquel nous avons cru pour de bonnes raisons devoir donner une forme parfaitement sphérique, portera trois personnes ; son diamètre sera de 55 pieds : il contiendra par conséquent 87,143 pieds cubes d'air raréfié, et déplacera un poids de 7,625 livres d'air atmosphérique (en négligeant des fractions insensibles). Nous ne disons rien de la force avec laquelle le ballon s'élèvera, attendu que nos idées sur le poids total dont nous le chargerons ne sont pas encore bien arrêtées ; mais cette force (abstraction faite du poids) étant de 3,812 livres, on sent assez que nous sommes à l'aise pour toutes nos dispositions.

La machine sera faite et chargée suivant les principes des inventeurs. L'hémisphère supérieur sera couvert d'un filet ou réseau fixé seulement au pôle du ballon, et dont toutes les mailles viendront se nouer autour d'un cordage solide, qui servira de *zone* ou d'*équateur :* l'expérience ayant montré que cette partie ne devait point être formée en bois, et qu'en général il fallait éviter

de faire entrer des matières solides dans la construction des ballons, dont la perfection consiste surtout à pouvoir obéir librement à la pression du fluide qui les enlève. D'autres cordages, fixés à la zone par une de leurs extrémités, viendront saisir de l'autre la galerie d'osier, qui sera encore soutenue par le prolongement des *nervures* du ballon, espèce de cordes noyées dans les coutures des fuseaux, et qui rampent verticalement sur la surface de la machine comme les méridiens d'un globe.

Notre aérostat, autant que nous en pouvons juger dans ce moment, partira du 18 au 20 du courant, à moins que nous ne soyons contrariés par le temps dont la bizarrerie actuelle n'a rien d'égal : il s'élèvera du milieu de l'enclos du Buisson Rond [1], où nous trouverons toutes les commodités nécessaires, et dont les respectables possesseurs se sont prêtés à nos vues avec cette politesse qui regarde comme un bienfait l'occasion qu'on lui fournit de rendre un service.

Nous croirions inutile d'entrer dans de plus grands détails sur la partie mécanique de notre expérience, dont le public peut s'instruire par ses yeux. Ce que nous pouvons assurer en

[1] C'est aujourd'hui une belle promenade publique ; elle est située à l'est de la ville, au delà de l'Albane.

général, c'est que l'attention scrupuleuse qu'on apporte à toutes les parties de la construction, le zèle des personnes qui surveillent les ouvrages, et l'excellente qualité des matériaux doivent rassurer les esprits les plus timides. Ainsi nous espérons que notre entreprise ne sera point traversée ou rendue désagréable par de vaines terreurs, qui ne peuvent tenir devant le plus léger examen.

Il nous semble que tout amateur et même tout bon citoyen doit s'intéresser à l'exécution de cette belle expérience : au lieu d'envisager froidement ou de rabaisser une découverte intéressante, il est bien plus digne de vrais philosophes d'en répéter le procédé, de l'examiner dans tous les sens, et de se rendre, pour ainsi dire, *les airs familiers*.

On demande tous les jours si l'on parviendra à diriger les ballons? Sans doute on y parviendra, d'une manière plus ou moins parfaite ; et, suivant toutes les probabilités, le problème sera résolu par quelqu'un qui n'aura jamais dit : « Je le résoudrai. » Mais sera-ce donc en spéculant devant nos pupitres que nous parviendrons à perfectionner l'usage des ballons? Qu'il nous soit permis d'en douter. Honneur à la théorie! Mais quand elle ne s'appuie pas sur l'expérience, elle est sujette

à faire d'étranges chutes; et si l'on doit surtout s'en défier, c'est dans un genre où l'homme n'a jamais pu exercer ses forces; car il n'a point encore agi *sur l'air, en l'air*. Ce n'est pas que mille savants ne nous démontrent habilement du coin de leur feu tout ce qui est possible dans ce genre, tout ce qui ne l'est pas, tout ce qui doit arriver, etc.; laissons-les dire, et faisons des ballons: l'usage nous apprendra des choses que les plus profondes méditations ne nous auraient jamais révélées. Il faut absolument que nous nous accoutumions à monter dans un *ballon* comme dans une *berline;* et ce que les gens de mauvaise humeur appellent *répétition inutile, dépense folle,* etc., est cependant le seul moyen d'arriver au grand but vers lequel tous les yeux sont actuellement tournés. C'est en l'air que les auteurs de tant de pamphlets majestueusement intitulés : *Moyen de diriger les ballons,* deviendraient *peut-être* modestes, à force de honte; c'est *en l'air* que nous apprendrons certainement si l'on peut s'aider de *l'action de l'air,* ce qui est fort douteux, ou seulement de *l'action sur l'air,* ce qui est très-probable; c'est *en l'air* que nous apprendrons à nous servir avantageusement de cette dernière force. Enfin, une expérience de six mille ans nous ayant suffisamment convaincus

qu'en fait de découvertes, nous avons bien peu de grâces à rendre aux raisonnements *antécédents,* il y a beaucoup de sagesse à se mettre modestement *sur le chemin* du hasard.

Quant à nous, nous n'avons point la hardiesse de parler de moyens de direction. Peut-être avons-nous fait un beau rêve sur ce sujet; mais, sans rappeler ce que nous avons tenté, nous annonçons seulement qu'on a fait les plus grands efforts pour montrer le parti qu'on peut tirer de la machine de MM. de Montgolfier, chargée à leur manière, pour la maintenir en l'air très-longtemps, et convaincre le public que, si elle a éprouvé jusqu'à présent quelques succès équivoques, il faut l'attribuer uniquement à des vices de construction ou à d'autres causes sur lesquelles il serait inutile de s'appesantir.

Nous songeons même avec une vraie satisfaction que le ballon de Chambéry sera un nouvel hommage à MM. de Montgolfier, dont la voix publique a pu nous parler tous les jours, tout le jour, sans nous fatiguer un instant, parce qu'il ne lui est jamais arrivé de les nommer sans nous parler de leur modestie.

Mais ce qui nous occupe sur toutes choses, c'est d'exciter par un spectacle frappant le goût des sciences, et surtout celui de la physique

expérimentale; c'est de favoriser, d'accélérer dans notre patrie une certaine fermentation qui se fait sentir dans tous les esprits, et qui ne nous paraît pas moins intéressante pour être un peu tardive, car nous aimons à croire qu'une virilité retardée annonce un tempérament robuste. Nous désirons que tout jeune homme, en voyant cette masse imposante se déployer pompeusement et s'élever dans les airs, se dise à lui-même qu'il peut prétendre à la même gloire; que la même carrière est ouverte à ses efforts; qu'il faut bien se garder de dire : « Tout est trouvé, » et que l'intelligence dans son vol infini ne redoute qu'une barrière, — la paresse.

L'invention des ballons est encore un beau sujet de méditation et d'encouragement pour les hommes de toutes les classes et de tous les pays. Que la nature est admirable dans la distribution de ses dons! Avec quelle attention cette bonne mère nous avertit de temps à autre qu'elle ne déshérite aucun de ses enfants! Quand le génie de la physique voulut enfin apprendre à l'homme qu'il pouvait devenir le rival des oiseaux, *il n'alla point chez vous,* Messieurs de Londres et de Paris; mais pour opérer son prodige, il alla chercher les prédesdinés, où? — Dans Annonay!

Chose étrange! Si l'on passe en revue ces

grandes inventions, ces procédés admirables des arts qui nous ont soumis l'univers, on trouve que nous ne devons rien, ou presque rien, aux savants en titre. Réunis le plus souvent dans les grandes villes, environnés de tous les secours que l'instruction, les arts, l'ambition, et surtout les richesses peuvent prêter au génie, on les voit expliquer, corriger, analyser, perfectionner ; mais ils ne savent rien ajouter à la puissance humaine ; et tandis que l'orgueilleuse théorie calcule ou rêve doctement dans les Académies, l'expérience, loin des capitales et de leurs lycées, enfante ses miracles chez l'amateur modeste parfaitement inconnu avant de devenir immortel.

Il semble que la découverte dont nous parlons est particulièrement faite pour humilier les savants d'Europe. Que leur manquait-il pour y parvenir? Rien ; car tous nos physiciens à gros livres connaissaient la principale qualité des gaz ; tous voyaient les nues se balancer dans les airs, et la fumée s'élever de leurs foyers ; tous avaient pu lire Borelli[1], qui s'exprime sur la nautique aérienne comme MM. de Montgolfier, quand ils rendirent compte de leur procédé. Il semble même que dans ces derniers temps le destin, pour lutiner quel-

[1] Alphonse Borelli, médecin napolitain du dix-septième siècle.

ques-uns de ces Messieurs, s'amusait à mettre la chose si près de leurs yeux qu'ils ne pussent pas la voir; et tandis que, pour arriver à la découverte, il leur suffisait, pour ainsi dire, d'y penser, une main un peu moins fatale, mais tout aussi infaillible que celle qui effraya le roi d'Assyrie, écrivait sur les murs de leurs laboratoires : « Je t'ai trouvé léger. »

Livrons-nous donc avec confiance à cette physique expérimentale, la seule vraie, la seule utile; ne négligeons point les calculs, les théories savantes, mais connaissons aussi le prix d'une certaine pratique investigatrice, qui ne passe légèrement sur rien, qui *furette* sans cesse dans l'univers, s'arrête devant les moindres objets, remue, pèse, décompose tout ce qu'elle peut apercevoir, et, prenant la raison par la main, tâtonne encore dans les ténèbres en attendant la lumière; joignons même aux spéculations les procédés des arts, et ne croyons pas déroger en quittant quelquefois une formule d'algèbre pour prendre la lime et le rabot.

C'est en vain que nous prétexterions le défaut de secours, l'éloignement des grandes villes, la nullité des provinces : ces considérations ne doivent point nous décourager. Sans doute les talents semblent naître et s'accumuler dans les

capitales ; mais le talent n'est fait que pour commenter le génie, et le génie naît partout.

Ces réflexions qui pénètrent les souscripteurs feront sans doute la même impression sur l'esprit de leurs jeunes concitoyens ; c'est en leur faveur qu'à la place des récits froids et inanimés des gazettes, nous voulons leur procurer les mêmes sensations qui ont tant agité nos voisins. Nous nous estimerions heureux si le spectacle pompeux d'une des plus grandes merveilles de la physique moderne pouvait, en passant des yeux à l'intelligence, échauffer leur âme, y développer le germe des grandes choses et leur donner une idée vive et pénétrante des jouissances et de la gloire que savent procurer les sciences.

Tels sont les motifs qui nous ont principalement déterminés dans une entreprise qui pourrait paraître au premier coup d'œil quelque chose d'inutile.

Éloignés cependant d'un vain charlatanisme, nous ne nous dissimulerons point qu'en rendant hommage aux sciences, nous comptons pour beaucoup le motif d'agrément. La science est belle, sans doute :

> Mais, croyez-nous, le plaisir a son prix !

Considéré seulement du côté du spectacle,

quel autre peut être comparé à celui d'un grand aérostat qui s'élève et vole majestueusement, chargé de plusieurs voyageurs? L'homme est affamé de sensations vives; eh bien! nous en préparons au public d'un genre inconnu jusqu'à nos jours; et si l'on joint à l'intérêt naturel de la chose une foule d'agréments qui en seront la suite et qu'il est aisé de pressentir, on conviendra que le jour de l'expérience devra être écrit au nombre de ceux où l'art aura su le plus amuser notre existence.

Mais l'idée du spectacle que nous projetons nous conduisant par un penchant invincible à ce qui doit en former le principal ornement, nous ne finirons point sans faire à la plus belle moitié de la société un hommage particulier de notre expérience. C'est surtout aux dames que nous consacrons cette entreprise; c'est elles que nous assurons des précautions scrupuleuses que nous avons prises pour que le plaisir de l'expérience ne puisse être acheté par un malheur, pas même par le plus léger inconvénient. Nous pouvons les assurer que l'expérience aérostatique exécutée avec prudence n'entraîne nul danger; qu'elle n'effraye que les yeux, et que, quand un sylphe malfaisant viendrait dans les airs renverser le réchaud, le ballon serait toujours un

parasol de 55 pieds de diamètre qui nous ramènerait les voyageurs sains et saufs.

Mais, comme il est important de prendre des précautions d'avance contre un excès de sensibilité, aussi honorable pour les dames qu'il serait décourageant pour les navigateurs aériens, nous les invitons à jeter de temps en temps un coup d'œil sur nos travaux, dont la partie la plus essentielle ne saurait avoir de meilleurs juges. Puisqu'elles savent encore allier aux qualités qui font les délices des cercles toutes celles de la *femme forte*, nous ne leur parlerons point une langue inconnue en les priant de venir admirer la force de notre toile écrue, l'égalité et le *mordant* des différents *points de couture*, la rondeur des *ourlets*, et nos immenses fuseaux assemblés *à surjets*, jetant au dehors deux vastes *remplis*, qui vont s'unir pour recevoir et fixer sous une *couture rabattue* des cordes souples et robustes, fières de supporter cette galerie triomphale, d'où l'homme, perdu dans les nues, contemple d'un seul regard tous les êtres dont son génie l'a fait roi.

Après tant de précautions, nous avons droit d'attendre que le voyage aérien ne causera à nos dames que cette douce émotion qui peut encore embellir la beauté. Ainsi, nous ne voulons ab-

solument ni cris, ni vapeurs, ni évanouissements : ces signes de terreur, quoique mal fondés, troubleraient trop cruellement de galants physiciens ; et les trois voyageurs qui ne manqueront point, en quittant la terre, d'avoir encore l'œil sur ce qu'elle possède de plus intéressant, seraient inconsolables si leurs trois lunettes achromatiques, braquées sur l'enclos, venaient à découvrir quelque joli visage en contraction.

Les modernes Astolphes armés comme l'ancien, mais pour tout autre usage, d'un bruyant cornet, l'emboucheront en prenant congé des humains, pour crier d'une voix ferme et retentissante : « Honneur aux dames ! » Mais ils se flattent un peu que cette formule des anciens tournois amènera la douce cérémonie qui terminait ces brillantes fêtes, et qu'à leur retour sur terre, on ne leur refusera point l'accolade.

Les gens sévères nous blâmeront-ils d'avoir ainsi perdu de vue la physique et les découvertes pour contempler si longtemps des êtres qui n'ont rien de commun avec les ballons que de faire tourner les têtes ? — Non, sans doute ; et nous craignons même qu'on ne voie dans toute notre galanterie qu'une politique fine, qui marche à son but par une voie détournée, en intéressant au succès de ses vues une des grandes puis-

sances de l'univers. Au fond, cette *attraction* en vaut bien une autre ; et dans la noble ambition qui nous anime de favoriser le goût des sciences par tous les moyens possibles, pourquoi ne mettrions-nous pas les Grâces du parti des Muses?

A Chambéry, ce 1er avril 1784.

LETTRE

DE M. DE S...

A M. LE COMTE DE C...,

Officier dans la L... des C... [1]

CONTENANT

UNE RELATION

DE L'EXPÉRIENCE AÉROSTATIQUE

DE CHAMBÉRY

E sale inverso il ciel, via più leggiero
Che 'l girifalco a cui lieva il cappello
Il mastro a tempo, e fà veder l'augello.

ARIOSTO, *Orlando furioso*, IV, 46.

Je me hâte, mon cher comte, de mettre fin aux alarmes que vous aurez sans doute conçues sur le sort de notre pauvre ballon. Après les malheurs du 22 avril [1784], avec quelle impatience n'aurez-vous pas attendu dans votre paisible château la nouvelle d'une expérience plus heureuse; mais peut-être sera-t-il nécessaire, avant de vous faire part de nos succès, de

[1] Officier dans la Légion des Campements.

revenir sur cette triste journée du 22. On a dit que notre ballon était mal construit; on a dit qu'il n'avait jamais pu s'enfler; on a dit que, sans respect pour les premiers éléments du calcul, nous avions essayé de lui faire porter trois, quatre, cinq, et jusqu'à sept personnes; on a dit... Eh! que n'a-t-on pas dit? Puisqu'on mentait dans l'enclos du Buisson Rond, on peut bien croire que la vérité n'était pas fort respectée à vingt ou trente lieues de nous. Au reste, désirez-vous quelques détails rapides sur ce fâcheux événement? Vous allez être satisfait.

D'abord, nous nous étions promis à nous-mêmes que le ballon serait construit, lancé et monté par des citoyens; en conséquence, nous refusâmes expressément le secours de quelques étrangers experts qui nous offraient leurs bras, et nous les remerciâmes de leur bonne volonté, sans vouloir en profiter. De plus, parmi cette foule d'ouvriers, d'artistes et d'amateurs qui ont concouru à l'entreprise, une seule personne avait vu lancer un ballon portant des hommes; et cette personne n'avait pu assister au second essai. En sorte que nous nous étions environnés volontairement de toutes les difficultés qu'entraîne l'inexpérience, uniquement pour avoir le plaisir de les vaincre. Ce trait de vanité nationale (la seule bonne, par

parenthèse) nous a valu une petite humiliation passagère. La théorie la plus réfléchie ne pouvant suppléer parfaitement au défaut d'expérience, quelques-uns de nos aperçus se trouvèrent faux : le filet pesa beaucoup plus que nous ne l'imaginions ; nous comptions sur une galerie de 250 livres, elle pesa le double. Ce n'est pas tout : le ballon, hissé avec trop de précipitation, se trouva enflé dans dix minutes, et ce fut là une faute capitale ; car, si l'on se presse trop, la raréfaction est beaucoup moins parfaite, ou peut-être faut-il l'attendre avec beaucoup plus de patience que nous n'en montrâmes dans cette occasion. Cependant, le public, trop fatigué par l'attente et trop avide du spectacle, demandait l'élévation, et par malheur, ces deux sentiments gagnaient l'estrade. Pour comble d'infortune, les ouvriers avaient dîné : après un assez grand nombre de manœuvres inutiles, on imagine de soulever la galerie dans l'espérance qu'on établirait ainsi un courant d'air capable de déterminer le départ. On entoure la galerie, on l'élève à force de bras ; le câble était retiré ; on transporte la machine au bord de l'estrade : autre faute qui nous approchait de la dernière. Alors je ne sais quelle chaleur inexplicable s'empare de toutes les têtes : mille voix s'élè-

vent à la fois ; on ne s'entend plus. En vain M. Tiollier, dont le zèle égale les talents, avertit qu'on va tout perdre ; un ouvrier s'écrie dans un style qu'il n'est pas possible de bien rendre : « Jetons-le bas ! Peut-être il partira. » Ce beau conseil est suivi : l'infortuné ballon, au lieu d'être *lancé*, est *jeté ;* et fidèle aux lois sacrées de la gravitation, il va tomber sur le pré au pied de l'estrade. Dans sa chute, il rencontre un clou énorme planté imprudemment dans le mât. Le clou s'engage dans le filet et en fait sauter vingt mailles. Cette secousse prodigieuse fit tomber le ballon de côté ; et ce fut là ce qui nous fit craindre un moment pour un des voyageurs qui se trouvait au-dessus du foyer par la chute oblique de la galerie. Cependant il n'arriva rien de malheureux. Les secours furent prompts, et les cordes coupées lestement, le ballon, débarrassé de son pesant attirail, s'éleva seul et fut bientôt renversé par le poids du filet : il ne perdit à ce jeu que sa doublure de papier et une portion de deux ou trois fuseaux brûlés un peu au-dessous de l'équateur.

Jugez maintenant, mon cher ami, de l'excellence de tant d'épigrammes à la glace décochées contre le ballon de Chambéry ! Nous nous sommes trompés sur quelques points, et c'est tout : voyez

le grand miracle! Nous avons fait aussi bien et même mieux que le renard de La Fontaine :

> D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
> Puis enfin il n'y manqua rien.

Après le succès malheureux de la première expérience, les souscripteurs, loin de se décourager, s'empressèrent de former les fonds nécessaires pour réparer l'aérostat; et ils se promirent bien de profiter de leurs fautes pour s'assurer une réussite complète. En conséquence, on commença par supprimer le filet qui recouvrait l'hémisphère supérieur du ballon ; c'était d'abord une économie de poids considérable, car cette lourde coiffure ne pesait pas moins de 180 livres. Pour suppléer au filet, on doubla les deux nervures ; ce qui portait les cordes au nombre de 48, force suffisante pour maintenir la forme du globe, et s'opposer à l'expansion du fluide intérieur. Ensuite, on pensa à la galerie : lors de la première expérience, elle pesait près de 500 liv. et n'avait pas cependant la force nécessaire. Pour obtenir tout à la fois plus de solidité et plus de légèreté, on fit construire un grand cercle de bois de frêne ayant pour diamètre l'ouverture du ballon, et l'on y fixa solidement, à distances égales, deux espèces de paniers formés des débris de l'ancienne galerie ; ces paniers, assez semblables à deux tri-

bunes, avaient 11 pieds de longueur extérieure et 9 seulement à l'intérieur : ils suivaient la forme du cercle, et on les avait divisés par des tringles de fer en trois *cases* égales, dont celle du milieu était destinée au voyageur et les deux autres aux provisions ; le tout, avec les ferrures, pesait environ 300 liv. Quant à la forme du ballon, nous ne voulûmes rien y changer, parce qu'en effet la forme sphérique est incontestablement la plus avantageuse. Vous ne sauriez croire combien on nous a chicanés sur cet article. De tous côtés on nous accablait de prophéties sinistres, et l'on nous prouvait par de beaux arguments que la rondeur parfaite d'un grand ballon s'opposerait à son ascension. Si l'événement ne nous dispensait pas de répondre à ces Messieurs, nous leur conseillerions de construire incessamment un aérostat en forme de fuseau de 20,000 pieds de longueur, avec lequel ils pourraient aisément *percer* l'air et s'en aller droit à la lune déboucher une de ces bouteilles visitées par feu Astolphe[1].

Quand toutes les formes seraient indifférentes, il conviendrait toujours de se déterminer pour la sphérique, eu égard à l'excellence intrinsèque de

[1] Personnage du *Roland furieux*, d'Arioste.

cette forme si fort célébrée par la docte antiquité :

> Aristote, Monsieur, PÉRI MÉTÉÔRÔN,
> Dit fort bien...

N'allez pas, s'il vous plaît, me dire comme le Dandin de Racine :

> Je prétends
> Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.

Tant pis pour vous, mon cher, si vous ne respectez pas les anciens ; croyez qu'il faut toujours en venir là. Si je désirais vous exposer une idée du philosophe de Stagire :

> C'est que l'autorité du Péripatétique
> Prouverait que la forme...

Si cependant cette érudition vous ennuie, je suis prêt à finir ; mais j'ai peine à croire que vous comptiez pour rien le témoignage de tout ce que l'antiquité a produit de plus illustre. Je ne vous parle pas seulement d'Aristote ; mais Thalès et Pythagore, cités dans de très-gros livres, Ptolémée, Cléomède, Cicéron, Plutarque, Alfarage[1], tous, en un mot, s'accordent à regarder la figure ronde comme quelque chose de merveilleux ; tous la donnent pour l'emblème de la perfection, et

[1] Savant arabe du dixième siècle, appelé aussi en français *Aboul farage*. Son véritable nom est Alfarabi.

le divin Platon avoue dans le *Timée* « qu'on ne peut rien comparer à cette forme étonnante, qui renferme en elle-même toutes les autres formes. »

Vous voyez, Monsieur le comte, qu'indépendamment de toute autre considération, un simple motif de respect nous aurait déterminés pour la forme que nous avons adoptée. Nous songeâmes d'ailleurs :

Que toutes les parties d'un ballon sphérique n'étant que la répétition d'un modèle unique, le travail était fort aisé et devenait pour les ouvriers, au bout de quelques jours, une opération mécanique qui laissait craindre peu de défauts ;

Que, dans la forme sphérique, la masse croissant en plus grande proportion que la surface, il n'y avait pas à balancer ;

Qu'il était plus aisé de gonfler uniformément le ballon, nulle forme ne favorisant davantage l'action d'une force quelconque également distribuée dans toutes les parties de la masse ;

Et que la moindre hauteur du ballon et le rapprochement du centre de gravité le rendaient moins susceptible d'oscillations dangereuses.

Supposé que ces dernières raisons ne paraissent pas convaincantes par elles-mêmes, en les joi-

gnant aux précédentes, elles ne manqueront pas de faire beaucoup d'impression ; d'ailleurs, elles acquièrent une certaine force par l'événement. Car enfin, ce ballon de 55 pieds en tous sens, qui portait une galerie de 300 liv., un foyer de 80, deux hommes, et plus de 300 liv. de provisions, *et qui par conséquent ne pouvait pas partir*, est cependant parti le 6 du courant, à la face du ciel, de la terre et du duché de Savoie. Nous croyons donc pouvoir exiger de nos détracteurs qu'ils se contentent de cette démonstration de faits qui nous paraît bonne et qui est à leur portée.

Revenons, s'il vous plaît, à notre narration. Je vous disais, je crois, qu'on s'était empressé de réparer les ravages causés par le feu. Les couteaux des sauveurs du ballon en avaient causé d'autres ; mais le zèle des souscripteurs et l'activité des ouvriers qui travaillaient jour et nuit permirent d'annoncer le départ pour le mardi 4. En effet, le ballon, parfaitement réparé, fut en place au jour marqué ; mais le vent du nord-est, qui soufflait sans relâche, ne permit pas d'exécuter l'expérience ; et deux jours de suite, le public impatient se retira, après avoir passé tristement la journée à regarder l'estrade. Enfin, comme on avait remarqué que le vent soufflait

plus faiblement vers le lever du soleil, le mercredi soir, un des travailleurs, embouchant le porte-voix, annonça, par ordre des principaux directeurs de l'entreprise, que le ballon serait lancé le lendemain, à six heures du matin.

La grande curiosité du public était de connaître un des voyageurs qui ne se montrait point encore. Primitivement, l'aérostat devait être monté par le chevalier de Chevelu, qui était le moteur et le chef naturel de l'entreprise; et le public, dont il est fort aimé, aurait bien désiré le voir suivre son projet; mais la tendresse paternelle s'opposa au vœu général; et l'amour de la physique n'empêcha point un père alarme de défendre net à monsieur son fils de monter cetté voiture d'un nouveau genre. Les craintes du père et la soumission du fils les honorent l'un et l'autre; mais c'est avec le plus vrai chagrin que nous avons vu partir ce cher et aimable chevalier, sans avoir retiré de ses travaux et de ses peines incroyables d'autre fruit que le spectacle d'une expérience manquée. Nous espérons au moins que la nouvelle du succès le consolera de tout.

Vous sentez bien que notre bouillante jeunesse offrait autant de voyageurs que de têtes; mais, pour prévenir les inconvénients qui auraient pu

résulter de la concurrence, on convint de s'en rapporter au choix de l'autre voyageur, qui demeurait en place : c'était M. Brun, jeune homme de beaucoup de talent, qui possède à vingt-quatre ans des connaissances très-étendues en mathématiques; bientôt il passe, avec l'agrément du roi, au service de S. M. le roi de Prusse. Nous souhaitons tous bien ardemment que ce premier pas soit pour lui un acheminement à la fortune.

M. Brun, privé de son premier compagnon, désirait vivement faire le voyage aérien avec le chevalier [de] Maistre, volontaire au régiment de la Marine, lequel, de son côté, en mourait d'envie ; mais le départ du régiment, fixé à l'heure même de l'expérience, et les terreurs paternelles rendaient encore la chose fort problématique. Il commença par se débarrasser du premier empêchement, en obtenant la permission de ne partir que dans l'après-dîner et d'aller joindre le corps à Montmélian. A l'égard des craintes du père, il fut résolu, en grand conseil, qu'à les supposer bien violentes (ce dont il était permis de douter un peu), il suffisait de se taire et de faire confidence du départ au moment de l'arrivée. Le projet ne fut décidément arrêté que

le mercredi à l'entrée de la nuit; et, de toute la famille du voyageur, une seule personne en fut instruite par hasard.

Les ouvriers passèrent la nuit du mercredi au jeudi auprès du ballon; et dès trois heures du matin, il était gonflé par un feu léger, mais constamment soutenu. Il y a même apparence que cette raréfaction graduelle fut cause en grande partie du succès de l'expérience. A six heures, le public se rendit dans l'enclos du Buisson Rond : tout était disposé pour le départ; le feu pétillait dans le fourneau, et les cordes bandées disaient : « Tout ira bien. »

M. Brun, en chemise sur l'estrade, donnait ses ordres; mais on ne voyait qu'un voyageur; le chevalier [de] Maistre, en uniforme, se croisait les bras et ne montrait aucun projet. Cependant M. Brun saute dans son panier, et son compagnon de voyage, faisant le tour du ballon, s'approche du sien et se déshabille. Il faut noter que, par la disposition des lieux, le public n'occupait guère que deux côtés de l'enclos; et le panier destiné au voyageur anonyme était placé dans une direction opposée à la foule : il put donc s'y jeter sans être aperçu de beaucoup de monde, et au lieu de se tenir debout, il s'y

coucha et se couvrit d'une toile. Dans ce moment, une des cordes qui suspendaient son panier sauta tout à coup, sans doute parce que le ballon commençait à s'élever insensiblement, et que la corde, n'ayant pas été scrupuleusement égalisée aux autres, se trouva trop courte et porta tout le poids. Mais, le voyageur s'étant assuré par un léger examen que les autres cordes suffisaient à sa sûreté, il ne jugea point à propos de perdre le temps en réparations inutiles et d'alarmer peut-être les esprits : alors, son frère[1], qui était sur l'estrade, toucha les cordes, lui dit un adieu laconique et vint se mêler à la foule. Enfin, l'instant désiré arrive, le grand câble avait disparu : le ballon, parfaitement gonflé, faisait des efforts visibles pour s'échapper ; tous les cœurs palpitent, toutes les lunettes sont en l'air.

On demande silence. M. Brun se tourne et tire un coup de pistolet. C'était le signal convenu. On lâche toutes les cordes : rien ne retient le ballon ; il quitte l'estrade ; son foyer brille à tous les yeux ; il est en l'air.

Tenterai-je de vous peindre la sensation uni-

[1] Joseph de Maistre.

verselle ? Non ! Il n'y a qu'un ange ou un sot qui puisse l'entreprendre. Mais vous, mon cher comte, qui réunissez à tant de talents celui de la peinture que vous possédez à un si haut degré de perfection, écoutez-moi. Broyez vos couleurs! Prenez votre toile, vos pinceaux : je veux vous offrir un modèle digne de vous. Voyez dans l'enclos ces jeunes personnes fixant des yeux humides sur ce ballon qui fuit comme la flèche. Peignez-moi cela! Faites-moi voir sur ces visages la pâleur de la crainte, l'extase de l'admiration et le sourire de la tendresse ; rendez-moi ce sentiment qui les suspend sur leurs siéges, et ce geste machinal qui va chercher le ballon dans les airs, qui le soutient, le dirige et lui défend de tomber sur les rocs. Allons, mon cher ami, courage! Soyez sublime, soyez vous-même! Et que votre tableau dise comme vos modèles : « Mon frère est là ! » — Mais vous allez me dire que vous n'êtes ni ange ni sot : continuons.

A quelques toises d'élévation, M. Brun se tourne sur l'enclos et salue l'assemblée avec beaucoup de sang-froid. Son compagnon, sentant qu'il était temps de quitter sa première attitude, se lève, prend le porte-voix, et fidèle aux promesses du *Prospectus,* il crie de toutes ses forces :

HONNEUR AUX DAMES! Mais il ne fut guère ouï que des hauteurs voisines : car, dans l'enclos, on pouvait dire presque au pied de la lettre :

Dieu, pour se faire ouïr, tonnerait vainement.

Dans ce moment, par le plus heureux hasard, le régiment de la Marine défilait le long des murs de Buisson Rond, qui bordent, comme vous savez, la grande route de Piémont. Le ballon passa précisément au-dessus du bataillon, et les tambours battirent aux champs.

Cependant, le globe s'élevait avec une rapidité prodigieuse, mais presque perpendiculairement, au grand déplaisir des voyageurs qui regrettaient bien une de ces bouffées de vent qui nous avaient tant impatientés précédemment. Arrivés à une très-grande hauteur, un léger courant les entraîne du côté de Challes, dans la direction nord-est du lieu du départ. Malgré ce malheureux calme qui avait duré douze minutes, et malgré la faiblesse du vent qui s'élevait, le bon état de la machine et la sécurité parfaite des voyageurs leur faisaient entrevoir un succès peut-être sans exemple. Mais, comme il faut toujours que, dans ces sortes d'occasions, on commette quelque faute par défaut d'expérience, on s'était trompé sur la quantité des combustibles nécessaires : 180 liv.

de bois paraissaient une provision suffisante. On était dans l'erreur, et cette erreur a rendu l'expérience beaucoup moins brillante.

D'abord, les voyageurs s'amusèrent à faire la conversation et à contempler la beauté du spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Durant cet accès d'admiration, le feu déclinait et le ballon baissait ; on crut même dans l'enclos qu'il allait toucher terre ; mais les voyageurs, s'apercevant qu'ils avaient baissé, ranimèrent le feu, et bientôt on les vit se relever. La plus haute ascension, marquée par les observateurs, fut de 506 toises[1] ; néanmoins (tout orgueil à part), les Argonautes aériens ont quelques doutes sur cette estimation. Assurément, rien n'égale la haute considération dont ils font profession pour les graphomètres et pour les tables des sinus ; mais quand ils songent que les signaux dont ils étaient convenus pour marquer l'instant où ils voulaient être lorgnés n'ont point été aperçus ; que l'un des observateurs s'est vu forcé par les circonstances d'observer presque perpendiculairement dans une position embarrassante ; quand ils se rappellent qu'ils ont vu au-dessous d'eux la

[1] C'est-à-dire de 986 mètres, estimation sur laquelle l'auteur a raison d'avoir des doutes, s'il est vrai que le ballon se soit élevé au-dessus des dents de Nivolet et de Granier.

Dent de Nivolet, celle de Granier[1] et le roc de Chafardon, ils croient (en attendant qu'on ait mesuré ces montagnes) s'être élevés au delà de 506 toises. Le baromètre ne pouvait décider cette question. « Faites seulement vos observations, dit le chevalier [de] Maistre à M. Brun; je me charge du feu. — Bon! dit ce dernier, j'ai cassé mon baromètre. » (On n'en avait embarqué qu'un ; n'en dites rien, au nom de Dieu !) « — Et moi, reprit son compagnon, je viens de casser le manche de ma fourche. »

C'était là un malheur d'importance, car au lieu de mettre les fagots tranquillement dans le foyer, il fallut les jeter, et le pauvre jeune homme, gêné par une pièce de fer placée en saillie sur le bord intérieur du panier, manqua son coup et perdit trois fagots.

Tandis que le ballon voyageait, la mère de M. Brun, qui n'avait pas eu le courage d'assister au départ, l'aperçut en l'air du milieu d'une place où elle passait par hasard. « Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, je ne verrai plus mon cher enfant! » Elle ne le vit que trop tôt, car les provisions manquaient aux deux phaétons. Pour plus grande sûreté, et sur l'avis du célèbre phy-

[1] La dent de Nivolet a 1,523 mètres de hauteur et celle de Granier 1,938.

sicien M. de Saussure, on avait réduit à deux le nombre des voyageurs; le filet était supprimé et la galerie allégée. On aurait pu augmenter considérablement la quantité des provisions. Le volume des fagots trompa les yeux; c'est à peu près la seule faute qu'on ait commise, mais elle était considérable. Furieux de se voir forcés de toucher terre avec un ballon parfaitement sain, les voyageurs brûlèrent tout ce qu'ils pouvaient brûler. Ils avaient une quantité considérable de boules de papier imbibé d'huile, beaucoup d'esprit-de-vin, des chiffons, un grand nombre d'éponges, deux corbeilles contenant le papier, deux seaux dont ils versèrent l'eau : tout fut jeté dans le foyer. Cependant le ballon ne put se soutenir en l'air au delà de vingt-cinq minutes, et il alla tomber à la tête des marais de Challes, à une demi-lieue en droite ligne de l'endroit du départ, mais après avoir éprouvé dans son cours deux ou trois déviations assez considérables. M. Brun ne manquera pas de donner les détails les plus circonstanciés sur le poids total de la machine et sur sa force ascensionnelle : ces détails établiront probablement qu'il y a beaucoup à rabattre de l'hypothèse qui suppose la raréfaction de l'air dans la proportion de 1 à 2. Mais je me tais sur tout ceci, ne voulant point four-

rager une province qui lui appartient à si juste titre.

Telle est, Monsieur, l'histoire fidèle de notre ballon, intéressant, peut-être, parce qu'il était supérieurement construit, parce qu'il s'est élevé avec une rapidité surprenante, parce qu'il ne portait que 44 ans, parce qu'il a été conduit avec assez de sang-froid et d'intelligence, et qu'il n'a pas souffert la plus légère altération. Vous comprenez cependant, mon cher ami, que tout ceci est écrit sans la moindre prétention. Je parle de ce qui nous intéresse, et je n'en parle qu'à nos concitoyens ; et si quelque coup de vent (que je suis loin d'invoquer) portait ces feuilles au delà de la frontière, qu'elles attestent au moins que nous avons répété avec plaisir une expérience intéressante, mais que nous n'attachons aucune espèce de gloire à faire aussi bien que d'autres.

A l'instant où le ballon toucha terre, un carrosse, conduit à toute bride, s'empara des voyageurs, et fut bientôt suivi de tous les autres. On revint à Buisson Rond : on fit monter les deux jeunes gens sur l'estrade où ils furent présentés au public, fêtés, couronnés par madame la comtesse de Cevin, par madame la baronne de Montailleur et par madame de Morand, dont les charmants visages payèrent de la meilleure

grâce la dette contractée dans le *Prospectus.* On remonta en carrosse : nos jeunes militaires trouvèrent plaisant de débusquer les cochers et de se mettre à leur place. Il fallait voir surtout le chevalier Galatée, avec une énorme moustache postiche, conduisant le carrosse des voyageurs. C'était une gaieté, un enthousiasme, une aimable folie dont on ne se forme pas d'idée. C'est dans ce bel équipage qu'on entra en ville, couronné de rubans et de feuillage, au bruit des tambours et des instruments : on parla beaucoup de *lauriers;* mais j'observai que les voyageurs y répugnaient (ils en trouveront ailleurs). Un grand nombre de personnes de tout rang, parmi lesquelles se trouvaient tous les souscripteurs, précédaient les carrosses. Tout le cortége reconduisit d'abord le chevalier [de] Maistre ; deux vieillards de vingt-cinq ans le tirèrent du carrosse et le portèrent sur leurs bras au Président, son père : il n'est pas nécessaire de vous dire que ce bon papa était déjà averti du départ et de l'heureuse arrivée du ballon. On se rendit ensuite chez M. Brun ; malheureusement, son père était absent ; mais que manque-t-il à la tendresse quand on possède une mère? Celle de M. Brun triompha du triomphe de son fils : elle reçut les compliments et les embrassades de tout le monde,

et surtout des dames qui ne pouvaient se lasser de contempler sa joie :

> O grand Dieu ! le cœur d'une mère
> Est un bel ouvrage du tien.

De chez M. Brun on se rendit chez S. E. monsieur le Gouverneur : les dames lui présentèrent les voyageurs ; il les reçut avec bonté, et même il fit la grâce au chevalier [de] Maistre de lui accorder un délai de deux jours pour se reposer et rejoindre à l'aise le régiment.

Un repas de quatre-vingt-dix couverts suivit toutes ces présentations. Il n'est pas possible de vous donner une idée de l'union et de la joie aimable et bruyante qui régnèrent dans ce *banquet* presque fraternel ; on y porta un grand nombre de santés à l'anglaise. Autant qu'il m'en souvient, voici l'ordre des *toasts :*

Le chevalier de Chevelu, qui manquait seul pour rendre la fête complète ;

Les deux voyageurs ;

Le président comte [de] Maistre, et M. et Mme Brun, qui avaient fourni incontestablement les premiers *matériaux* de la fête ;

S. E. monsieur le Gouverneur, qui avait bien voulu honorer de son nom la liste des souscrip-

teurs, et nous accorder encore pour deux jours l'un des voyageurs ;

MM. [de] Montgolfier, dont le génie nous avait procuré le magnifique spectacle du matin, et les plaisirs qui le suivaient ;

L'auteur du *Prospectus*, sans doute à cause de sa bonne volonté ;

Les dames qui étaient accourues les premières au secours des voyageurs, et les avaient favorisés des premières *accolades ;*

Le comte de Saint-Gilles, major du régiment des dragons de Piémont ; pour lui et pour les officiers de son corps, qui avaient pris un intérêt vraiment patriotique au ballon de Chambéry, et que nous voyions à table avec tant de satisfaction ;

Le chevalier Galatée, cocher de bonne maison et maître des cérémonies : âme de la fête.

Enfin, le comte de Saint-Gilles, ayant réclamé le silence, proposa une libation d'eau fraîche à l'honneur de l'*Hermite de Nivolet* [1], et cette propo-

[1] L'auteur du *Prospectus* se garde bien d'approuver cette libation : au contraire, il est fou de l'*Hermite*, qui est un homme d'esprit. Salut ! gloire ! paix ! bénédiction à tous les critiques passés, résents et futurs ! Y a-t-il rien dans l'univers de plus excellent que ce qui fait rire ? Au diable ces auteurs susceptibles qui jettent

sition fut acceptée avec de grands éclats de rire.

Après le repas, on se rendit en ordre à la porte du faubourg de Montmélian, où le ballon attendait les convives : on le ramena pompeusement sur deux chariots, aussi bien portant qu'au moment du départ, et on alla le déposer, au bruit des fanfares, dans le jardin d'Yenne : nouvel hommage au chevalier de Chevelu, qu'on n'oubliait pas un seul instant.

Cette journée fut terminée très-agréablement par un bal superbe, qui réunit tout ce que nous possédons d'aimable : assemblée charmante, où le plaisir, si souvent banni par la triste étiquette, tint ses états jusqu'à six heures du matin. Au-

les hauts cris à la moindre égratignure! La critique amuse, et partant elle est bonne, suivant le grand axiome :

Est-ce un malheur? Non, si c'est un plaisir.

L'*Hermite* aurait cependant dû avoir l'honnêteté d'adresser un exemplaire de sa lettre à l'auteur du *Prospectus*, qui le somme ici très-expressément de se faire connaître à lui dans huit jours, afin qu'il ait le plaisir de l'embrasser. S'il se refuse à cette invitation qui n'est ni un *lazzi*, ni une *inconséquence*, il s'expose visiblement à passer pour un *écriveur* discourtois.

N. B. L'auteur du *Prospectus* a demandé place pour cette note à celui de la *Relation*. (Note de l'Auteur.)

Après la publication du *Prospectus*, il parut à Chambéry une critique assez vive de l'entreprise sous la forme d'une lettre signée *Philalète, hermite de Nivolet*. Ce nom de guerre cachait le P. Domergue.

dessus de l'orchestre, oı voyait encore le chiffre du chevalier de Chevelu. Après les premières contredanses, les voyageurs entrèrent et furent présentés par mesdames de Cevin et de Montailleur, qui les avaient ramenés le matin : un nombre infini d'accolades leur prouvèrent que, même en descendant du ciel, on peut s'amuser sur la terre. Le rire était sur toutes les lèvres, la joie dans tous les cœurs; et chacun se retira pénétré de respect pour la physique et la folie.

Je ne me refuserai point, en finissant, le plaisir de vous dire que l'union, la joie et le bon ordre qui régnèrent dans nos fêtes, furent, en grande partie, l'ouvrage du comte de la Perrouse et du marquis de la Serraz, qui semblaient se multiplier pour montrer de tous côtés la politesse la plus attentive et la plus ingénieuse.

J'aimerais fort laisser courir ma plume, et vous nommer tout le monde; mais il faut se contenter de vous assurer en général que les voyageurs viennent de contracter une grande dette à l'égard du public : le tendre intérêt qu'il a daigné leur accorder les pénétrera, sans doute, de la plus vive reconnaissance. M. Brun, qui va porter ses talents sous un ciel étranger, se rappellera souvent la *journée du ballon;* et quand la famille de l'un des voyageurs aurait encore deux

patries, elle se hâterait de prêter serment de fidélité à celle qui a bien voulu l'honorer de tant de marques de bonté.

Adieu, mon très cher comte : pardonnez-moi cette *parlerie* patriotique, et croyez-moi avec une estime et une tendresse que vous connaissez depuis longtemps,

Tout à vous et pour toujours,

S...

Chambéry, 8 mai 1784.

POÉSIES DIVERSES

POÉSIES DIVERSES

LE PRISONNIER ET LE PAPILLON.

Colon de la plaine éthérée,
Aimable et brillant papillon,
Comment de cet affreux donjon
As-tu su découvrir l'entrée ?
A peine entre ces noirs créneaux
Un faible rayon de lumière
Jusqu'à mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.

As-tu reçu de la nature
Un cœur sensible à l'amitié?
Viens-tu, conduit par la pitié,
Partager les maux que j'endure?
Ah! ton aspect de ma douleur
Suspend et calme la puissance;
Tu me ramènes l'espérance,
Prête à s'éteindre dans mon cœur.

Doux ornement de la nature,
Viens me retracer sa beauté;
Parle-moi de la liberté,
Des eaux, des fleurs, de la verdure.

Parle-moi du bruit des torrents,
Des lacs profonds, des frais ombrages,
Et du murmure des feuillages
Qu'agite l'haleine des vents.

As-tu vu les roses éclore?
As-tu rencontré des amants?
Dis-moi l'histoire du printemps
Et des nouvelles de l'aurore;
Dis-moi si dans le fond des bois
Le rossignol, à ton passage,
Quand tu traversais le bocage,
Faisait ouïr sa douce voix?

Le long de la muraille obscure
Tu cherches vainement des fleurs!
Chaque captif de ses malheurs
Y trace la vive peinture.
Loin du soleil et des zéphirs,
Entre ces voûtes souterraines,
Tu voltigeras sur des chaînes
Et n'entendras que des soupirs.

Léger enfant de la prairie,
Sors de ma lugubre prison;
Tu n'existes qu'une saison:
Hâte-toi d'employer la vie.
Fuis! tu n'auras, hors de ces lieux
Où l'existence est un supplice,
D'autres liens que ton caprice,
Ni d'autre prison que les cieux.

Peut-être un jour dans la campagne,
Conduit par tes goûts inconstants,
Tu rencontreras deux enfants
Qu'une mère triste accompagne:

Vole aussitôt la consoler;
Dis-lui que son amant respire,
Que pour elle seule il soupire...
Mais, hélas! tu ne peux parler.

Étale ta riche parure
Aux yeux de mes jeunes enfants;
Témoin de leurs jeux innocents,
Plane autour d'eux sur la verdure.
Bientôt, vivement poursuivi,
Feins de vouloir te laisser prendre
De fleur en fleur va les attendre
Pour les conduire jusqu'ici.

Leur mère les suivra sans doute,
Triste compagne de leurs jeux;
Vole alors gaîment devant eux,
Pour la distraire de la route.
D'un infortuné prisonnier
Ils sont la dernière espérance:
Les douces larmes de l'enfance
Pourront attendrir mon geôlier.

A l'épouse la plus fidèle
On rendra le plus tendre époux;
Les portes d'airain, les verroux
S'ouvriront bientôt devant elle.
Mais, ah! ciel, le bruit de mes fers
Détruit l'erreur qui me console;
Hélas! le papillon s'envole...
Le voilà perdu dans les airs!

L'AUTEUR ET LE VOLEUR.

FABLE [1].

Aux enfers un célèbre Auteur
Arrivait avec un Voleur.
La gloire du premier avait rempli le monde,
Et l'on vantait partout sa science profonde ;
Mais il avait caché dans des livres fameux
D'un venin corrupteur le charme insidieux.
Sous les dehors légers de la plaisanterie,
Attaquant de sang-froid la morale et les mœurs,
Son talent trop vanté prépara les malheurs
Qui devaient après lui désoler la patrie.
Son compagnon, le long du grand chemin,
Aurait peut-être aussi mérité quelque gloire,
Si du bourreau le lacet inhumain
N'avait trop brusquement terminé son histoire.
Le couple voyageur à peine est présenté
Par les Parques inexorables
Que son destin est arrêté :
Un regard de Minos a jugé les coupables.

A son terrible tribunal,
Sans rien dire, on connaît et le bien et le mal ;
Et chaque criminel voit dans sa conscience
Son procès tout écrit ainsi que sa sentence.
De là sont à jamais bannis les avocats
Et les discours et les débats.

Au bout de deux chaînes pesantes
Qu'elle accroche aux voûtes brûlantes,

[1] Traduite, ou plutôt imitée, ainsi que la suivante, du célèbre poète russe Kryloff.

Mégère a bientôt suspendu
Deux grands chaudrons de fer fondu,
Qu'à l'ordre de Minos, de leurs mains parricides,
Remplissent d'eau les Danaïdes.
Les nouveaux venus, stupéfaits,
Se regardent, et font une laide grimace,
En voyant ces tristes apprêts.
Ils grimpent cependant, et vont prendre leur place.
Sous le Voleur on allume aussitôt
Un grand tas de bois sec de deux toises de haut,
Enduit de soufre et de bitume.
Déjà le bûcher fume ;
Il pétille, et la flamme entoure le chaudron,
Au grand déplaisir du larron,
Qui se repent d'avoir fureté sur la route.
Le tourbillon de feu monte jusqu'à la voûte.
Notre écrivain était mieux partagé :
Un petit feu prudemment ménagé
Réchauffait doucement le sire,
Qui voyait sans pitié son camarade cuire.
Mais, quelque temps après, l'eau commence à frémir,
Et le philosophe à gémir.
L'impitoyable Tisiphone
Ajoute un peu de bois : voilà l'eau qui bouillonne,
Le fond du pot devient brûlant.
L'Auteur soulève un pied, puis l'autre... Au même ins-
Vaincu par la douleur extrême, [tant,
Veut-il se plaindre, à chaque mot
La Furie ajoute un fagot ;
Tant qu'à la fin il s'emporte, il blasphème,
Et voit d'un œil plein de fureur
Le feu depuis longtemps éteint sous le Voleur.
« Eh quoi ! je subirai cet horrible supplice, »
Dit-il, « je brûlerai pendant l'éternité,

« Tandis que ce fripon prend un bain de santé !
« Des dieux (puisqu'il en est) où donc est la justice ? »
Ainsi le ciel est gourmandé
Par le philosophe échaudé,
Lorsque Alecton, pour venger cette injure,
Sort tout à coup de l'abîme profond :
Mille serpents composent de son front
L'épouvantable chevelure ;
Elle parle, et l'Auteur, muet à son aspect,
Reconnaissant sa muse, écoute avec respect :

« Misérable, oses-tu blâmer la Providence,
« Dont la juste vengeance
« Pour tes crimes passés te punit aujourd'hui ?
« Ceux de cet assassin ont fini comme lui,
« Lorsqu'il a terminé sa vie.
« Mais le nombre des tiens croît et se multiplie
« Avec tes coupables écrits,
« Qui vont de siècle en siècle égarer les esprits.
« Tes os depuis longtemps sont réduits en poussière,
« Et le soleil jamais ne rouvre sa carrière
« Sans éclairer encor mille crimes nouveaux,
« Fruits tardifs, mais constants, de tes affreux travaux.
« A tes contemporains trop dangereux exemple,
« Le fauteur tour à tour et l'ennemi des dieux,
« On te vit au théâtre être religieux
« Et profanateur dans le temple,
« Tu remplis l'univers du germe des forfaits
« Qui dans mille ans doivent éclore ;
« Et, lorsqu'ils auront vu leurs funestes effets,
« On les verra renaître encore.
« Souffre donc, malheureux, les tourments des enfers !
« Souffre jusques au temps où, dans tout l'univers,
« Tes livres corrupteurs auront cessé de nuire,
« Et lorsque les humains cesseront de les lire ! »

A ces mots, Alecton plonge le mécréant
Au fond de l'eau bouillante, et de son bras puissant
Referme pour toujours, frémissant de colère,
Le couvercle de la chaudière.

L'AMITIÉ DES CHIENS.

FABLE.

Aux rayons du soleil, deux chiens de bonne mine,
Couchés tout près de la cuisine,
Reposaient amicalement
Et discouraient, au lieu d'aboyer au passant.
Un chien bien élevé n'est méchant qu'à la brune ;
De là vient le proverbe : *Aboyer à la lune.*
Nos compagnons médisaient des humains
A qui mieux mieux, parlaient du sort des chiens,
Du cuisinier et de son avarice,
De certains maîtres sans pitié,
Du bien, du mal, enfin de l'amitié.
« Il n'est point, disait l'un, de mal que n'adoucisse
« Le tendre sentiment de deux cœurs bien unis ;
« Tout est plaisir pour des amis :
« Le bonheur est doublé, la peine est partagée ;
« Sans rien dire on jouit, rien qu'à se regarder.
« Mon âme serait soulagée,
« Et mon emploi me semblerait léger,
« Si, par exemple, ici nous vivions de la sorte.
« Destinés à garder tous deux la même porte,
« Affables l'un pour l'autre, empressés, généreux,
« Nous pourrions dans la paix couler des jours heureux;

« Ils le sont tous lorsque l'on s'aime !
« Qu'en penses-tu, Barbet ?
— Mais j'y songe moi-même, »
Reprit le camarade ; « au lieu de grommeler,
« De nous battre sans cesse et de nous quereller,
« Soyons amis, Briffaut, c'est moi qui t'en convie.
« Nous vivrons sans aigreur comme sans jalousie,
« Et nous ne verrons pas comment passe le temps ;
« Nous irons côte à côte attaquer les manants ;
« Ensemble on nous verra dormir et nous repaître,
« Jouer innocemment, caresser notre maître.
« Je me sens tout ému quand je pense à cela.
« Donne la patte, allons.
— J'y consens : la voilà.
« Je suis tout prêt moi-même à pleurer de tendresse. »
Et nos amis de s'embrasser,
De battre de la queue et de se caresser.
Mais, comme ils en étaient à hurler d'allégresse,
Le marmiton leur jette un os.
La trêve est expirée, adieu les bons propos !
Oreste furieux s'élance sur Pylade :
Il ne s'agit plus d'embrassade,
Nos deux amis jouant des dents ;
Avec peine un seau d'eau calme les combattants.

D'une telle amitié l'exemple chez les hommes
Se rencontre souvent dans le siècle où nous sommes,
Et cette fable au vrai nous peint beaucoup de gens.
Ils sont tout feu, tout flammes : on dirait des amants ;
Leur amitié sincère en proverbe est passée.
Mais jetez-leur un os, vous verrez leur pensée :
Tous leurs bons sentiments feront place aussitôt
A la tendresse de Briffaut.

VERS ADRESSÉS A LA PRINCESSE H. G.,

QUI SAVAIT FAIRE LA BARBE.

Aimable Hélène, quel caprice
A pu de vous faire un barbier?
Je crois démêler l'artifice
Qui vous fit prendre ce métier.
En vous appliquant à l'étude
Du bel art que vous cultivez,
Vous voulez prendre l'habitude
De mener les gens par le nez.
Hier, de votre apprentissage,
J'ai fait l'essai sans avoir peur :
Je craignais peu pour mon visage,
Mais je craignais tout pour mon cœur.
Votre heureux talent à Cythère
Paraîtrait dans un plus beau jour,
Car dans l'art d'aimer et de plaire
Vous feriez la barbe à l'Amour.

FIN.

TABLE.

	Pages.
Voyage autour de ma chambre..........................	1
Expédition nocturne autour de ma chambre..............	107
Le Lépreux de la cité d'Aoste.........................	197
Les Prisonniers du Caucase............................	235
La Jeune Sibérienne...................................	289
Premiers essais.......................................	389
Poésies diverses......................................	435

FIN DE LA TABLE.



